



Anna de Noailles

LES INNOCENTES
OU LA SAGESSE DES FEMMES

1923

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

PENDANT L'ABSENCE.....	3
CONTE TRISTE.....	9
DUO À UNE SEULE VOIX.....	34
PARMI LES LETTRES QU'ON N'ENVOIE PAS (AMOUR)..	42
L'IMPRUDENCE.....	55
LA PEUR D'ÊTRE INUTILE.....	60
L'ADIEU.....	79
LA MEILLEURE PART.....	86
LE CONSEIL DU PRINTEMPS.....	103
SECONDE LETTRE QU'ON N'ENVOIE PAS (DÉTRESSE)	113
L'EXHORTATION LETTRE DE LUI À ELLE.....	122
CELUI QUI N'AIME PAS ASSEZ.....	130
UNE ÉTUDE SUR LA PASSION.....	138
POUR SOUFFRIR MOINS... ..	155
ÉCLAIRCISSEMENT (LE SECRET).....	163
Ce livre numérique.....	166

L'important n'est pas d'être sage,
C'est d'aller au-devant des dieux !

PENDANT L'ABSENCE

... C'est un beau mystère, mon amour, qu'un visage qui, par son naturel, sa gravité, son enjouement, se donne l'air aux yeux de tous de s'allier à la vie présente, aux circonstances du moment, alors qu'enveloppé de son obsession il est éloigné de l'univers et s'en va sans cesse regoûter à un secret bonheur, – précis et limité comme la lune ronde sertie d'obscur indigo, – mais dont il se nourrit avec une infatigable répétition. C'est ainsi que par la mémoire et le délice je suis plongée dans notre heure heureuse, autant que le pigeon affamé dans son écuelle rayonnante de grains radieux. Je fais avec minutie et avec ordre ce repas de l'âme. Je revois la chambre où je t'attendais et où, malgré la certitude de ta venue, je croyais que tu ne viendrais pas. Non pas que je doutasse de ton amour, mais de tout ce qui est possible, de tous les moyens de se rejoindre et cette simplicité parfaite qui était que tu arrivasses près de moi, je ne me la représentais plus. J'étais dans cette chambre avec le sentiment du désert et du délaissement infini. Tout m'était devenu hostile, inaccoutumé : les sièges, le sofa, et moi-même, et mon vêtement grave et modeste. Je ne savais si je devais m'allonger pour un moment de repos ou bien inspecter cette pièce mi-obscur, où les meubles et la tapisserie, contemplés distraitemment, devaient m'être pourtant plus sacrés soudain qu'un port d'Orient pour le voyageur d'Europe qui, établissant sa carrière, aperçoit pour la première fois l'horizon dévolu désormais à sa destinée nouvelle.

Je pressais sur moi mon manteau, sachant instinctivement que ces tissus accumulés sur le cœur représentaient ma défense, ma négation, ma force contre toi, et ma solitude aussi, l'obstacle à notre unité.

L'esprit comme essoufflé de minute en minute, je m'éten-
dis enfin sur un canapé, et là, immobile, glacée, l'âme comme
frappée d'un poignard, j'expirai dans l'accélération d'une mort
rapide, je t'oubliais, je ne te souhaitais plus, je renonçais à toi...
Et la porte s'ouvrit, et tu vins, et tu fus là. Dans l'ombre tu me
tendis ta main timidement, et moi aussi je t'offris la mienne
avec tristesse et confusion, et nous fûmes comme ceux qui vont
mourir, qui se confessent tout l'un à l'autre en silence, s'em-
parent spirituellement l'un de l'autre, et par anticipation se sont
tout avoué et tout pardonné.

Et c'est en effet un grand aveu et un grand pardon d'être
seuls ensemble, avec l'intention du bonheur, dans une chambre
secrète, fermée comme un tombeau. Fut-ce une minute heu-
reuse ? Je ne sais, nul mot ne peut convenir, mais il y a de la
majesté, et du désarroi sacré, et un calme funèbre aussi, dans
ces deux voix qui se parlent dignement encore, alors que l'âme
ne peut ignorer ce qu'il adviendra. Tu avais ajouté une goutte de
parfum de fleur à ta personne, et tandis que cet arôme de jardin
montait vers moi comme un fin rayon d'odeur satisfaisante, je
m'attendrissais à l'idée que tu avais cru pouvoir te parachever,
te surcharger de meilleur, t'environner de quelque agrément en-
core, toi si complet pour moi, si mystérieusement trop bien, et
dont un seul des cils brillants me transperce ardemment comme
la flèche plantée au cœur des saintes andalouses.

Et puis, après cette stupeur muette, embarrassée, balbu-
tante, tout nous devint naturel ; nous fûmes à l'aise et comme
sans émotion ; nous organisions de reposer côte à côte et de
respirer ensemble loin de tout l'univers. Nous étions tranquilles,
nous qui nous aimions tant, et pareils à des enfants qui, ayant
pu échapper par ruse à la vigilance des grandes personnes, ont

rejoint le coin préféré du parc, son ombre enchanteresse où se trouvent les arceaux du jeu de croquet, les cordages aériens de la gymnastique et la délicieuse balançoire, convoitée, défendue, enivrante. Dans cette chambre étroite et sombre, tant que tu fus près de moi, contre moi, miré en moi, oui, tout nous parut naturel. Nous n'eûmes pas ces grands bouleversements dont on parle dans les livres romanesques. J'étais, certes, éblouie par ton visage si proche et ton regard recouvrant le mien, et je me disais, pour la première fois de ma vie, que c'est bien beau les yeux, que c'est incroyablement beau, mais on est étourdi aussi par le soleil sans qu'il y ait là un miracle angoissant ; et s'il nous faut expier un jour ce simple et divin bonheur d'avoir pressé notre passion entre notre bras, je dirai que l'inimitié du sort excède ses droits, que nous fûmes sans torts et sans prétentions extrêmes, et non désignés pour la vengeance du destin. Nous n'avons voulu que ce baiser dont l'absence nous eût tués, nous n'avons pas mêlé à cette ineffable nécessité, à cet appétit céleste, les exigences désordonnées de l'esprit, les serments âpres, les cruautés de la jalousie ; non, mon amour, tu t'en souviens bien, au sein même de l'ardeur nous fûmes paisibles et reconnaissants.

Et puis il a fallu que tu partes pour te marier, pour ce mariage que je t'ai défendu de briser, et ce n'est point de cela que j'ai souffert, car j'étais sûre de toi contre ta fiancée, contre ta femme. Je t'ai prié d'être prodigue et bon pour cette jeune fille que tu avais choisie avant que je ne vinsse, et c'est bien exact que je la soutiens dans ton cœur, qui m'appartient. Mais par l'absence la mélancolie vient cerner peu à peu cette île de l'esprit où je te rejoignais. Nous fûmes heureux, je ne le sens que trop, toi aussi : alors qu'allons-nous devenir ? Combien de temps allons-nous être séparés ? Je tremble de compter les jours.

— Ô difficile saison de l'été, effusion de l'azur sans défaut, montagnes roses et grises, troupeau des arbres confondus, dormant heureux sous le réseau immense de la chaleur

d'argent, pétillante de bouillonnements, miel bas et stagnant des prairies herbues et fleuries, eau bleue des lacs, étalée comme une turquoise fondue, et appuyée à la géométrie baroque des rives, des roches, des épais roseaux, provocation de la nature, vous ne me touchez plus ! Je détourne de vous mon visage, qui a connu l'ombre étroite du bonheur, les ténèbres où se meuvent les gestes et les mots, où scintillent l'œil, la voix, l'interrogation haletante, l'assentiment sourd et sans restriction.

— Pauvres abeilles des jardins, agitées, cahotantes, ivres de passer votre anneau d'ambre à tout l'azur, qui portez un miel qui n'est point pour moi, qui n'est pas celui dont je puisse être enivrée, se peut-il que je vous aie autrefois tant aimées ? Je considère avec indifférence votre vol désordonné. Mon regard jadis bondissait avec vous et pénétrait les calices et le ductile éther : ruche d'azur aux alvéoles bienveillantes ; comme vous, je faisais alliance avec l'univers, qui est sans âme et sans dessein.

— Qu'attendais-je donc de vous, beaux jours de juillet et d'août, exaltés et rapides comme la danse ? de vous, routes blanches embuées de votre respiration diamantée ? de vous, maisons rustiques entrevues dans le lointain des gais feuillages et qui dispensiez la certitude du bonheur ? de vous, auberges joviales et courtoises, qui paraissiez déverser jusque sur les chemins l'heureuse provision des bahuts et du cellier ? Vous ne me troublez plus, cris des trains qui indiquiez toutes les routes, tous les désirs ! Que m'importent à présent l'espace et un surcroît de beauté, à moi qui possède par toi la surabondance ?

Et pourtant, tout mon être acquiesce-t-il à ce luxueux renoncement ? Je ne sais ! — Si tu m'accordes de t'avouer ma rêveuse faiblesse, j'eusse souhaité te mêler à mon romanesque turbulent. Sans doute mon désir eût été de poser tes pas et ton sceau en tous les lieux de la terre, comme pour m'emparer de ce sol éphémère pour l'homme, et me venger avec toi de ne pouvoir atteindre le secret des espaces altiers, devant qui veillent la nuit des milliers d'étoiles jalouses !

Si peu libre que tu sois, ne viendras-tu jamais ressentir ta solitude et la mienne en ces villes étrangères où, le matin, les vents légers, couleur de l'azur et pénétrés de soleil, ont un goût de pain blond qui réjouit le cœur ? Ne connaîtrai-je point avec toi ces midis de Rome, quand toute la ville, ébranlée de lumière, avec ses obélisques dressés dans les agrès du soleil d'or, semble le navire de l'amoureux Antoine s'en allant vers l'Égypte ? ni le dédale brasillant des rues de Naples, où, sur des fils électriques mollement jetés d'une maison à l'autre, on s'attend à voir glisser l'effréné Satyre, danseur de corde, d'une fresque de Pompéï ? N'écouterai-je pas avec toi cet accent fat et tendre des chanteurs du Pausilippe : voix caressante qui cherche le cœur, l'amollit, et le fait pencher de délices ? Que j'eusse aimé bondir, en te pressant à mon côté, dans ces carrioles ferrées qui traversent au galop, là-bas, les dalles défoncées des rues, arrosées en vain et qui fument de chaleur, cependant que le cri barbare, brutal, audacieux des cochers de Naples, ce « ha ! » stupéfiant de satisfaction et de jouissance, semble exciter encore la sournoise volupté, dans l'azur épandue ? Ne me consolerais-je pas, en toi, de toute espérance, dans Salerne, la ville haute, dont les ruelles tortueuses se trament comme les noires racines du lierre, tandis qu'à ses pieds, son petit port de marbre, figé de silence, rêve, le soir, sur l'huile incarnate de la mer endormie, comme la lune dans un ciel rose ?

Ne voudras-tu pas, mon amour, me restituer l'univers, – sauf dans cette chambre de l'attente, du doute et de la stupeur, où tu t'es glissé un jour avec cet air furtif et coupable de celui qui a volé un trésor, qui le dissimule et l'apporte dans l'insécurité et l'angoisse ? Ce bien dérobé que tu m'apportes, c'est en effet le monde immense et réduit dont je t'ai fait le détenteur.

Et il est vrai que ta viendras toujours vers moi chargé d'un trouble mystérieux, qui est l'incompréhension de ta personne, que tu ne peux plus concevoir désormais, pour l'avoir vue dé-

formée et agrandie jusqu'au divin dans mon œil ébloui et reconnaissant...

CONTE TRISTE

AVEC UNE MORALITÉ

Ce sont les pensées qui viennent comme posées sur des pattes de colombes qui apportent la tempête.

Nietzsche.

Le danger de l'amour n'est pas prévisible : il se compose dans le mystère, c'est-à-dire dans la clarté quotidienne, et non dans les ténèbres où, se défiant de lui, on pourrait le surveiller ; les secrets collaborateurs qui concourent à sa viabilité, et peut-être à sa perfection, ne sont pas d'espèce surprenante, – au contraire, leur présence est souvent bénigne et coutumière. Aussi naturellement que de légères nuées se groupent pour faire éclater la pluie, un visage habituel, un ciel d'été charmant, les battements d'un cœur qu'on était en droit de tenir pour mesurés, entrent soudain dans la confection de la catastrophe, – je veux dire du bonheur. Car la destinée, qui exige que l'être humain agisse, ne l'arrache pas à la quiétude aimable par des menaces, des roulements de tonnerre, un grand fracas de déluge et les couplets du chant de *la Carmagnole*, mais le séduit et le convainc pleinement par des artifices d'une délicatesse inouïe, comparables aux effluves d'un radieux silence.

Au seuil des paradis, à l'entrée de tout bonheur, aux portes des chambres heureuses, ne croyons-nous pas voir toujours cet énigmatique ange italien, qui a le doigt posé sur les lèvres, le regard engagé dans le splendide avenir, et, sous sa longue robe aux plis pesants, un pied qui déjà, – mais à peine, – se soulève, car le fallacieux promeneur sait bien que la persuasion et l'insistance sont immobiles : là est son charme, sa dangereuse magie.

Cet ange si doux, cet ange si coupable, il est pour moi le symbole de la tentation, riche en promesses de paix éblouissante et de tumultes engourdis. Est-il nécessaire d'indiquer que cette présence enchanteresse masque un affreux cortège de malheurs sordides ? ou, plus simplement, que sous des nuances si plaisantes habitent déjà la décomposition et le squelette ? ou, encore, que, pareille aux volubilis bleus qui fleurissent les balcons rouillés des villas Borromées, elle se fane, s'évanouit, et nous révèle qu'elle cachait le fer sous la fleur ; ainsi faisaient les héros grecs ! Mais il n'est pas, pour poignarder, que le fer aiguisé d'Harmodius et d'Aristogiton ; un lamentable aspect des choses suffit aussi à laisser évader le souffle de la vie.

Quittons à présent l'amère vision angélique pour une aventure tout humaine, dont elle ne voulait que nous donner l'avant-goût.

*** **

M^{me} L*** que nous appellerons Christine, avait une trentaine d'années ; si on lui eût demandé de raconter l'histoire de son enfance et de sa jeunesse, sans doute, malgré sa joviale humeur, l'eût-elle fait avec rêverie et mélancolie, parce que tout ce qui concerne leur passé confère aux femmes un ton de sincère noblesse, de gravité et de poésie. Leur mémoire, douée des habiletés d'un jardinier japonais, choisit et compose aisément un

bouquet pittoresque, où d'agréables détails suscitent l'approbation, et, réellement, chacune de ces anciennes petites filles se présente à nous avec des souvenirs qui l'honorent. Mais Christine possédait une santé sans défaut, aussi vivait-elle quotidiennement, activement, sans laisser monter en elle ces arpèges du temps aboli, si dangereux, puisque tout aussitôt ils appellent une neuve musique qui leur réponde. Ce jeu de harpes dans l'esprit, tel que l'on nous représente les suaves harmonies dont s'entourne le trône de Dieu, est bien certainement le démon responsable de la plupart des passions : Nostalgie qui tend les bras au Désir, dont elle se veut recouvrir !

Christine, de corps dispos, n'entendait point ces chants intérieurs ; avec confiance et ingénuité elle s'abandonnait à la force des jours, qui la portaient sans recevoir d'elle aucune impulsion.

Elle était extrêmement jolie pour ceux qui la déclaraient telle, et le paraissait moins à ceux à qui elle ne plaisait pas. Si naïve que semble cette affirmation, c'est toute l'histoire de la beauté des femmes. Elles s'étonneraient de savoir combien est aléatoire ce qu'elles croient être évident, inscrit sur les prunelles humaines comme sur les tables de la Loi. Ah ! si on leur disait que cette beauté qu'elles promènent avec un religieux sentiment de certitude et de précaution est niée légèrement par tous ceux qui l'apprécient différemment, elles en laisseraient choir de surprise leur charmant visage, précieuse porcelaine toujours soumise à l'expertise masculine, qui seule peut leur en confirmer l'indéniable valeur. Une secrète insécurité trouble les plus sûres d'elles-mêmes : aussi y a-t-il chez les femmes, au moment même de leur orgueilleuse ivresse amoureuse, une gratitude qui est comme l'apaisement d'être rassurées.

En étant si craintives elles se montrent sagaces : la beauté, plus indéfinissable que l'arôme, est pleine de déceptions pour les cœurs difficiles ; c'est pourquoi le visage de l'enfance et celui de la tragédie sont seuls sans défauts ; ils échappent au juge-

ment, car ils ne se soucient pas de nouer des relations avec les humains, mais, dans leur candeur ou leur détresse, ils ne se présentent qu'à la destinée.

La charmante Christine, si elle ne plaisait pas, eût pu déplaire à cause de quelques grâces acquises, qu'on devinait préparées par sa mère, qui, les tenant de sa famille, l'en avait revêtu à l'âge de la bonne tenue, qui est, pour les filles, celui de l'afféterie et de la séduction étudiée. Ainsi possédait-elle certaines intonations de voix, certains gestes de peur simulée, de politesse ou de surprise, qui par leur feinte faisaient songer au petit doigt arrondi de la gouvernante lorsqu'elle soulève à table et porte à ses lèvres, avec délicatesse, un verre de vin coûteux : sa dégustation, discrète et réfléchie, vise à nous renseigner sur ses passions et sa retenue ; c'est une porte accessoire, à peine visible, mais ouverte sur l'âme...

Deux grandes affections mettaient un poids solide dans la vie banale et gracieuse de la jeune femme. Elle aimait son mari, elle aimait une amie d'enfance. Sa personne salubre et sage se contentait du bienfait d'un double sentiment chaleureux. Elle devint veuve. La douleur qui l'accabla pesa sur elle comme une maladie, dont chacun, et elle-même, savait bien qu'elle guérirait... Au bout de quelques mois de ce violent malaise ressemblant à une grippe qui aurait choisi de tourmenter l'âme, Christine, languissante mais convalescente, se louait de son courage, de sa sensibilité, de son énergie. Il ne restait du défunt que les mérites de la survivante. Loyale et saine, Christine porta sa solitude conjugale comme ses robes de deuil, avec une gravité qui semblait la vouer corps et âme aux sombres couleurs, mais qui ne rompait pas avec l'élégance. Elle savait ce qu'on doit aux morts, – et, si l'on est actif, c'est peu de chose ! – elle savait ce que l'on doit à soi-même, et elle eût cru manquer à un devoir décent en négligeant sa personne. Sa vie continua donc, soigneuse et précise, sans beaucoup de changement ; elle visita plus fréquemment son amie d'enfance, et accepta de passer chez elle l'été qui s'annonçait. M^{me} de T***, que nous appellerons

Isabelle, avait les mêmes qualités que Christine : pureté certaine, imagination médiocre, façons inculquées par une mère sensible et gracieusement surannée.

Le trouble romanesque n'avait pas visité celle-ci plus que celle-là ; elles eussent pu échanger leurs images, étant toutes deux belles, aimables, jumelles de cœur, – pareilles à deux camélias frais et nets, aux découpures identiques. M. de T*** dont le nom sera Julien, demeurait fidèlement épris de sa femme. Il avait perdu en M. L*** un ami sûr et qu'il avait regretté ; mais, à la suite de cette absence qui ne devait point avoir de terme, le chagrin de chacun s'était fait si léger qu'il ne nécessitait pas de compensation. L'existence pleine et vaine de ces trois personnes agréables se poursuivait comme auparavant : raisonnable, affairée, reposante, un peu mêlée de littérature et d'art, sans néanmoins que ces dangereux éléments s'installassent au foyer. On les laissait pénétrer par distraction, par mollesse, comme on laisse ouverte trop tard, une nuit d'été, la fenêtre sur le jardin, où pourtant rôde la chauve-souris. On s'approche un peu de l'espace, on contemple la prodigieuse nue : c'est une seconde d'interrogation, de désarroi, de stupeur intriguée, de surprenant plaisir ; mais on s'en éloigne bientôt, on retrouve l'étroit réconfort colorié de la chambre, et l'on sait bien que le rôle assidu et prépondérant d'une fenêtre consiste à être fermée. Les invités de la nuit sont rares, qui ne s'arrachent pas brusquement à son énigmatique rendez-vous !

Donc la vie menaçait (nous disons « menaçait » pour faire plaisir à l'auteur), menaçait de rester paisible, étale, lorsqu'il advint quelque chose d'incroyable. Il n'advint rien. Mais c'est, sans doute, à ce moment où rien n'advenait que l'ange évoqué au début de ces pages traversa le salon où Julien se trouvait avec Christine, cependant qu'Isabelle, dans la pièce attenante, recevait le curé du voisinage. Un doigt posé sur les lèvres, les yeux dilatés par la vision du splendide avenir, son pied nu à peine soulevé, l'ange furtif était là de toute évidence, puisque, subitement, Julien, sans autre raison, s'aperçut que Christine

n'était plus seulement « la femme qui était l'amie de sa femme », mais une créature soudain révélée, mystérieusement respirante, suave, terrible et qui se taisait. Qui se taisait ! – Ah si les mots ont une part puissante de responsabilité dans les passions de l'amour, si leur torrent a entraîné jusqu'au délire et jusqu'à la mort les esprits submergés par leurs grondements écumeux, qui dira la foule immense des propos tenus par le silence ? Se taire ! L'homme qui se tait énonce ce fait : « Je viens seulement de m'apercevoir de votre présence. Je vous parlais parce qu'à mes yeux vous n'existiez pas ; mais, dès cet instant, je vous vois, aussi je me tais ; vous m'entendez bien ?... » Et la femme, en se taisant, déclare : « Nous nous taisons et je l'admets ; je vous ai tout à coup bien compris. Que ne vous exprimiez-vous plus tôt ! Doutez-vous de ma réponse ?... »

C'est sur ce mode que se taisaient le monsieur et la dame que venait de contempler malignement l'ange des destinées funestes. Que s'était-il passé d'autre ? Rien que d'habituel. Dans le salon, aux baies ouvertes, d'une maison de campagne, le ciel envoyait, à six heures du soir, ses chaudes bouffées d'air azuré ; les hirondelles, comme un peuple d'oiseaux en colère, se pourchassaient en criant sur la piste rose du cirque éthéré, et parfois s'enfonçaient plus avant dans la nue, d'un jet brusque et poignardant comme autant de couteaux légers. Un gramophone, sorte d'important moulin à café, avait, en effet, moulu consciencieusement la musique torréfiée des tangos mexicains ; le perfide glissement des tonalités graves aux tonalités aiguës n'avait pas manqué son but, qui est de pousser adroitement, comme un pion sur un damier, le désir et la douleur vague sur le cœur du monsieur distrait et de la dame attentive. Les deux étaient touchées. N'ayant pas l'habitude de songer, chacun sentit que l'autre songeait, et n'ayant pas de choix, d'indication, de cible pour la songerie, ils songèrent l'un à l'autre mutuellement, et se turent. Si insignifiants qu'ils fussent, dès ce moment-là le miracle s'empara d'eux : ils furent la proie du danger, ils appartenaient à l'instinct. Et leur plaisir – et leur malheur – commença.

Isabelle, dans le vestibule et puis sur le perron, avait salué le curé d'autant plus souvent que cette politesse sans contact était renouvelée chaque fois par l'excellent homme, comme s'il craignait de rompre brusquement un lien qui eût risqué, en son détachement invisible, de faire perdre l'équilibre à sa partenaire. Puis elle rentra gaiement dans le salon où sa destinée venait d'être changée.

— Petite minute, seconde indéfiniment divisée, dont le mince tranchant formidable s'était abattu sur Isabelle à son insu, et avait créé cette chose horrible : la transformation ! Il faut du temps pour que l'événement s'affirme et se meuve dans sa force devant les yeux enfin décillés ; mais, si terrible que soit la gigantesque certitude, rien n'est plus troublant que ce bref instant spontané où un grain de sable, apporté distraitemment par le vent, contenait l'amoncellement des obstacles, et parfois jusqu'à la forme même des tombeaux.

Les deux coupables, qui ne s'étaient rien dit, pauvres gens, — mais qui, percevant chacun la vie de l'autre, se sentaient coupables, — s'empressèrent auprès d'Isabelle, lui parlèrent tendrement comme à l'ordinaire ; c'était se croire libres encore, alors qu'ils étaient dévolus à la joueuse Nature. Quoi qu'ils fissent, ils tenaient compte l'un de l'autre, ils se conformaient l'un à l'autre, sous le franc regard d'Isabelle, et inconsciemment ils se concertaient pour la servir, comme deux musiciens qui s'appliquent moins à observer leur partition qu'à épier anxieusement, et avec compassion, la surdité du chef d'orchestre.

Julien, de jour en jour, puisait de neuves et abondantes délices dans le visage de Christine. La liqueur dorée de l'œil, sombre et long, qui lui semblait intentionnellement beau, déversait sur son cœur un tendre excédant de regard qui l'inondait de muette vanité ; les cheveux obscurs jaillissant d'un front clair le laissaient ravi et perplexe, comme devant un paradoxal problème ; toutes les grâces de Christine le comblaient, tel un don fait par elle à lui, volontairement, et il la bénissait pour tant de

générosité. Christine, se sentant aimée, eut cette immédiate reconnaissance, ce ploïement de l'âme devant le désir des hommes, qui est le témoignage du respect des femmes pour l'amour. La vénération qu'elles ont pour ce signe seul, qu'elles identifient rapidement avec celui qui en porte la marque éphémère, donne à leur acceptation spirituelle quelque chose de fatal, qui est également quelque chose de fortuit. Se voyant désirée avec une progressive ténacité, elle se sentit passionnément conquise. Quoi qu'on ait dit, la lutte de la femme contre l'homme n'est pas dans le sens de lui échapper, mais de lui appartenir infiniment plus que ne le réclament jamais les faibles mâles. La femme qui ne doute plus du désir qu'elle inspire ne cherche pas à se dérober, mais souhaite d'investir l'homme qui l'aime, de l'envahir, et comme de le traverser.

Certes, ce couple innocent n'en était pas ces divins excès qui, par leur frénésie, parviennent à interloquer la chance, et à la fixer quelque temps. Ainsi s'arrêta dans sa course, aux jours antiques, le soleil, sommé de le faire par un guerrier résolu, doué du sens de l'immédiat.

Bien au contraire, c'est ici que la médiocrité de nos deux héros va s'affirmer. S'ils eussent appartenu à l'espèce puissante, qui a des droits ; si, gorgés dès l'enfance d'espoir et de déceptions, ils eussent, comme il convient, repoussé avec une incrédule fierté l'idée du bonheur sans désavantages, que des projets accompagnent ; s'ils avaient puisé, sans délai, dans leur conscience instruite, la certitude qu'étant désignés pour l'ineffable agrément ils l'étaient aussi pour la misère, ils eussent limité la catastrophe annoncée par l'ange, et épargné le sort d'Isabelle. Mais, étant simples, probes, prévoyants, ils crurent au bonheur avec une prétention solennelle, et dressèrent les plans de l'avenir.

— Louons les êtres passionnés qui, eux, ne croient pas au bonheur ! Tout leur a enseigné l'inégal combat des souhaits avec les circonstances. L'explosion de son ivresse et de sa témérité

appartient à l'homme, il est le maître de l'instant, – qu'il s'en saisisse ! – mais rien ne lui est concédé du douteux lendemain. Non, les êtres passionnés ne croient pas au bonheur, mais ils croient à la grandeur de leurs immenses désirs, à la nécessité d'être, fût-ce une seule minute, assouvis ; ils ont confiance dans leur force, dans leur courage à souffrir, dans le malheur qu'on endort et qu'on trahit, et, sans rien espérer de la Fortune, ils parviennent parfois, dans leur sublime détresse, à confisquer tout l'univers au profit de leur indispensable plaisir. De tous les moyens dont l'esprit dispose pour s'attribuer une part du divin, pour capturer l'étendue, – et nous pouvons citer les mathématiques, l'astronomie, la science, la méditation, la poésie lyrique, – il n'en est pas de plus certain que celui qui rapproche deux visages haletants et deux corps éperdus. À eux se livre ce qui se refuse aux autres appels. Illusion et réalité après lesquelles il serait juste qu'on mourût !

Rien de tel ne pouvait concerner l'âme de Christine et de Julien. Désignés pour les petites vertus, ils agirent avec une droiture soucieuse et avec cette sorte d'honnêteté où se révèle l'extraordinaire présomption des êtres de peu de génie, scrupuleusement occupés d'eux-mêmes, et qui, impardonnable imprudence, croient gagner ainsi à leur cause le narquois, l'ironique avenir !

Convaincus désormais d'être nés l'un pour l'autre, et la pensée de s'appartenir secrètement ne devant pas effleurer leur esprit, qui, n'ayant nul don fastueux à échanger, ne pouvait s'ennoblir à leurs propres yeux que par un mesquin perfectionnement, ils résolurent de patienter, de manœuvrer selon une étroite morale, et de se parfaire. Sans doute uniraient-ils un jour leurs destinées ; ce dernier projet, buté au solide obstacle de la présence d'Isabelle, n'avait pas de net aspect en leurs pensées ; ils travaillaient petitement, d'heure en heure, à s'assurer de leurs goûts communs, de la délicatesse de leurs sentiments ; ils

s'appréciaient, chacun soi-même, et puis en groupe ; ils ne se reprochaient rien, se trouvant sans défaut devant leur conscience, où comparaissaient sans cesse leurs désirs dominés par une pure décision. Ils ne doutaient pas que leur labeur de fine menuiserie ne dût leur frayer un chemin aisé, qui les conduirait, intacts, à ce terme magnifique et raisonnable des choses qu'était, pour eux, le bonheur de Julien et de Christine.

Mais restait Isabelle, et c'était l'essentiel. Ils ne le pensaient pas. Comme au regard de tous ceux que l'amour possède, l'être sans passion paraissait enfantin, léger et comme diminué de vie, de besoins, d'intérêt. Dans leur douce ébriété, les chastes amants, promis l'un à l'autre, se persuadèrent qu'Isabelle ne serait pas lésée grièvement par le départ, d'ailleurs bien vaguement entrevu, d'un mari qui n'était plus – ô seule et toute-puissante légitimité ! – l'homme que l'on aime depuis cinq semaines, et qui semble une loi nouvelle dont se privait l'ordre de l'univers. Cependant ils étaient malheureux, sans appuis, sans direction ; et Isabelle, bien que tout ignorante, ne laissait pas d'être étonnée par leur perfectionnement. Elle voyait avec surprise se dissiper les défauts de son mari et de son amie, – défauts qui, autant que leurs vertus, les constituaient ; aspérités qui, en s'égalisant, faisaient hésiter et trébucher la marche habituelle de son esprit. Une gêne pesait sur tous. Christine estimait Isabelle ; elle l'estimait d'autant plus que ses scrupules allaient croissant, en même temps que l'emplissait son tendre délire. À force de s'étudier, elle parvint à se reprocher sa légère fourberie et la quiétude de son amie, qui en était une conséquence. Elle crut donc devoir l'avertir des sentiments qu'elle éprouvait, de ceux qu'éprouvait Julien, et des efforts qu'ils allaient tenter pour essayer d'entraver et, s'il se pouvait, d'abolir leur neuf amour.

Étrange minute que celle où une femme vient, par bonté, dire à une autre femme : « Vous n'êtes plus aimée ! » Criminelle innocence de la sincérité ! Quel prix attachent donc à leur conscience, à leur salut terrestre, les créatures qui, voulant s'accor-

der avec elles-mêmes, répandent d'une manière invisible le sang de leur prochain, et s'absolvent par cette pensée salubre : « C'était dur, mais il le fallait ! »

Il faut quoi ?

Il faut que la douleur, déesse démente et qui veut prendre sur le globe toute la place, soit sans cesse bornée, réduite, enchaînée. Il faut contraindre le malheur épandu, jusqu'à en faire une boule ronde, sombre et dure, tel un hérisson fermé, qui ne puisse plus s'appliquer et nuire qu'à votre propre cœur, – dont vous supporterez les tortures avec ivresse, si vous aimez ! Il faut obliger l'esprit qui faiblit à composer, fût-il hors d'haleine, un perpétuel décor, nombreux, varié, où se plairont vos compagnons menacés, rassurés, heureux, dupés !

Haïssant le mensonge, fourbe et fuyant renard de la forêt des mots, il vous faut l'accueillir, l'apprivoiser, le manier, le traîner à votre suite, ne le point quitter de l'œil. Il faut qu'indifférent, las, distrait, obsédé, vous aimiez pourtant, d'un abondant amour, ceux qui, atablés à votre forte existence, sont vos convives exigeants et stables. Par mille ruses il faut, sans qu'ils s'en aperçoivent, ne les quitter qu'un instant pour aller goûter dans la frénésie et la détresse le seul moment de la vie qui révèle sa nécessité et vaille la peine qu'on vive. Il faut surtout, dans les conjonctures les plus graves, au lieu de faire ce que l'on doit, – car que doit-on, que croit-on devoir, mon Dieu ? – il faut faire ce que l'on peut, humble aveu, modestie décente, et qui plaît aux Mores éternelles : ce que l'on peut, c'est-à-dire ce que peut en nous la Nature !

Enfin, il faut ne pas croire au bonheur, ne pas vouloir l'organiser, ne pas se mettre ainsi en dehors de l'immense décret d'infortune qui régit toute l'humanité. Traqué, blessé, rompu, ou bien même tout joyeux, il faut ne s'approcher que furtivement, et comme en fraude, de la félicité, qui est à la fois nymphe et cadavre : de là ce sanglot déçu du plaisir. Plaisir, où

l'on distingue qu'étreignant une vivante vous pleurez aussi une morte !

Qu'il est beau, au déclin de la vie, de pouvoir se dire : « Tout m'a tenté, et, comme j'étais brave, je n'ai refusé ni le risque, ni la joie, ni le malheur. Différent d'autrui, différent de tous, je semblais leur frère, cependant. Gardant pour moi la douleur, endurant le pire, j'ai ménagé des jours paisibles à ceux qui, sans le savoir, sans m'en remercier, ont vécu confortablement sous ma loi puissante et triste. »

*** **

Ce n'est évidemment pas ainsi que raisonnait Christine lorsqu'elle vint s'asseoir auprès d'Isabelle. Elle lui parla négligemment d'abord, ensuite trop précipitamment, de quelques futiles événements du jour, – elle essayait d'affermir sa voix, – et puis elle fit l'éloge de la franchise, et interrogea sur ce point les goûts d'Isabelle. Celle-ci mettait aussi la franchise au premier rang des vertus indispensables. Christine hasarda aussitôt qu'elle ne saurait vivre dans la dissimulation, que toutes ses facultés lui enjoignaient de ne jamais mentir, enfin elle avoua qu'elle aimait. Surprise d'Isabelle, bienveillante surprise ! Son amie était veuve, était libre, – et, d'ailleurs, quelle femme n'entend avec curiosité, avec joie et contentement, le nom divin de l'amour ? Mais la maladroite causeuse se fit alors un devoir de confier qu'elle aimait Julien, et qu'il l'aimait. Elle énonça ce fait affreux avec le calme malheureux mais implacable des personnes qui se savent agir bien, qui se sont tracé une ligne de conduite et semblent obéir à quelque commandement mystique, issu d'un confessionnal. Isabelle, pourtant, était déchirante à voir. On eût dit une personne arrachée à une longue hypnose et qui contemplait l'horreur du réel. Elle venait d'être dissociée de l'habitude : de là son dément regard. En effet, l'habitude n'est-elle pas la torpeur sacrée qui nous baigne de toutes parts ? Cli-

mats, croyances, devoirs, relations amicales, politesse, bonté, qu'êtes-vous d'autre que les formes éprouvées du tutélaire usage ?

L'épouse terrifiée, en proie à l'évanouissement, dut être transportée sur son lit ; et là, lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle se sentit soignée, secourue, encouragée par ses deux bourreaux corrects, consciencieux et sensibles : Christine et Julien. Elle n'eut pas, dans sa douceur, la force ni le besoin de les blâmer ; elle faisait partie de la combinaison du sort, – elle excédait, il est vrai, cette combinaison, mais pour l'instant elle y tenait un rôle important ; elle n'essaya pas de lui donner du tragique ; elle se modela sur ses sacrificateurs. Comme l'avaient été son mari et son amie, elle fut loyale, empressée, honnête.

— Que devons-nous faire ? leur demanda-t-elle.

— M'éloigner de vous deux, balbutia la confuse Christine, réfléchir. Je partirai demain, j'irai habiter Poitiers pendant quelques mois. Je n'écrirai pas à Julien. Puisse-t-il m'oublier, chère Isabelle, et te rendre cet entier bonheur que le hasard a troublé. Si je peux revenir près de vous deux, en retrouvant Julien guéri de notre amour, je serai trop heureuse !

Elle pleurait, et les nobles intentions jaillissaient sincèrement de sa douleur, car les larmes ont l'étrange pouvoir d'être le véhicule persuasif, exaltant, éphémère, de tout ce qui est impossible et inexécutable. Pareils aux fleuves dont parle Pascal, ce sont des chemins qui marchent, mais qui mènent où l'on ne pourra jamais aller.

— Que dois-tu faire ? demanda Isabelle, toujours bouleversée, ébahie et sage, en s'adressant à son mari.

— Chère amie, répondit-il, ce n'est pas sans un trouble pénible que j'ai senti mon amitié pour Christine se transformer en une affection plus vive, en un véritable amour, puis-je dire. La pensée de t'être infidèle, de te faire de la peine, eût été indigne

de moi comme de vous deux. Aussi allons-nous à présent, en pleine franchise, tenter de rétablir une situation devenue bien cruelle dans les formes du passé, *qui fut si heureux !*

Toutes les larmes redoublèrent. De même que la musique, par ses accents mineurs, indique que l'on se dirige vers les tristes sommets, les verbes ont des temps qui influent sur le tempérament, et le passé défini pénètre immanquablement au plus profond de la mélancolie...

Le plan convenu fut exécuté avec simplicité. Christine s'éloigna, vaillante mais accablée, et sembla, en prenant le train pour Poitiers, s'enfoncer dans le désert et affronter sans nulle arme défensive les dangers qui menacent les explorateurs. Isabelle, épuisée mais vaillante, endura le supplice de sentir la noblesse d'âme et l'énergie de sa rivale la diminuer elle-même. De plus, elle se séparait d'une amie qu'elle chérissait tendrement. Elle eut l'impression qu'avec Christine s'en allait le bonheur de sa maison, le bonheur et la paix, et cet équilibre menu, aussi total, baroque et soyeux que la toile de l'araignée à l'angle des murailles. Équilibre mystérieux que n'eût point rompu le secret adultère, mais que rompait l'honnêteté ! Julien, héros dans l'embarras, balbutiant et digne, figurait l'Amour, l'amour pour qui l'on souffre, pour qui l'on meurt. Ayant fait surgir des sentiments si vifs, il eût pu, dès cet instant, ne plus être, car une femme réellement amoureuse est quelqu'un qui s'éloigne aussitôt, graduellement et à jamais, de la cause initiale de son vertige. Quel rapport peut avoir avec le pauvre homme, incité par la nature à un rapide échange, l'incubation solitaire des femmes, leurs puissantes rêveries créatrices, et tout le noble désordre à l'édification duquel, désormais, elles vont s'employer ?

Motif indispensable, obligatoire support, l'amant est pourtant moins nécessaire aux femmes que l'amour, toujours autour d'elles latent ; sans cela comment supporteraient-elle les grandes intermittences de l'émotion précise ?

*** **

Ce qui se passa dès lors, tous les esprits clairvoyants l'ont prévu. Julien et Christine, figures agréables mais un peu communes, devinrent, à distance, l'un pour l'autre, flamboyants, immenses, chamarrés. Leur absence de lettres retentissait dans la maison comme des coups de gongs et de cymbales, et à toute heure, alors que le facteur n'aurait fait tinter la sonnerie de la porte que deux fois le jour. La pauvre Isabelle entendait bien à tout instant que les lettres n'arrivaient pas, et que Christine était absente, tant cette restriction et ce vide emplissaient la demeure, le jardin, l'espace ; elle se crut coupable, bien coupable, en voulant retenir pour soi un homme aussi important que son mari, – que son mari actuel et convoité ! Car c'est souvent la personne qui souffre davantage, et qui est toute pure, qui s'approche le plus près de la nature mystérieuse et accepte avec magnanimité son injustice.

« J'ai tort, pensait Isabelle, je m'impose, alors que je devrais m'effacer devant le respectable amour de deux êtres dont la droiture m'a été surabondamment prouvée. »

Une brumeuse atmosphère enveloppa ce couple, jadis joyeux. Isabelle et Julien passèrent leurs journées dans l'immense ennui de l'amitié et de la dissimulation. Leur intimité affectueuse se poursuivait, assoupie et douce, ou blessée soudain par de légers sursauts que provoquaient une parole, une intention, et qui voyageaient sur leurs cœurs à la manière incisive des ricochets. Parfois, essayant de rattraper ce qu'ils avaient eu ensemble de commun, ils causaient, ne cédant ni l'un ni l'autre à la tentation du silence, tenant bon, tâchant de se rejoindre dans leurs pensées, ajustant leurs arguments à tour de rôle, avec zèle et précision, comme au bord d'un étang où le poisson s'éloigne le pêcheur à la ligne rallonge une canne à pêche. En vain se donnaient-ils tant de peine. Ils sentaient s'appesantir sur eux l'absence du bonheur, dont ils ne connaissaient la privation que

pour l'avoir imaginé dissemblable de celui qu'ils goûtaient ensemble, pleinement, depuis douze années. Ils étaient redevenus pudiques ; en s'embrassant, le soir, au moment de se séparer, ils évitaient tacitement, mais avec une précaution peureuse, de familiers baisers, tant la nature retire son assentiment du mariage dès qu'elle le réserve pour d'autres fins.

Christine, dans sa retraite provinciale, éprouva pour Julien des ardeurs religieuses. Ses trente-cinq ans se résorbèrent pour ne lui en laisser que quinze. L'ingénuité d'une écolière s'était installée sur son visage. Une grande componction donnait de la contrainte à ses mouvements, elle parachevait son éducation, emportée dans une entreprise mystique. Son naïf aspect n'eût pourtant pas éveillé la moquerie, car elle avait retrouvé par amour toute la simplicité de l'enfance, et les enfants ne font pas rire. Obsédée silencieusement, elle se figura avec Julien en tout lieu, en toute occasion ; elle se voyait avec lui chez le pâtissier, dans le tramway, aux abords de la fraîche rivière, intéressée par la vitrine poétique du marchand d'écaillé, ou levant les yeux vers le porche fameux de la cathédrale romane, dont elle ne jugeait pas la beauté, mais où elle attachait son regard en y adjoignant celui que Julien avait laissé en elle. Sa tendresse la portait à croire qu'avec lui elle eût connu, d'heure en heure l'allégresse, et qu'à cette plénitude de la joie se serait associée une commodité parfaite. Tout en tressaillant de passion imaginative, elle éprouvait aussi la gravité qui préside à une prise de voile. Habitée par Julien comme s'il eût été peint dans sa tête, elle l'adaptait à toutes choses : elle l'adaptait à l'aube, nourrice du jour, si poignante quand elle infuse la clarté comme un lait à la chambre endormie ; elle l'adaptait au cri du coq éclatant dans un lointain jardin ; à l'heure terrassante de midi, quand les arbres fument de chaleur vers le ciel et que l'âme languit déconcertée, sans trouver sa guérison ; elle l'adaptait au scintillement de la nuit formidable, et, enfin, à la poésie vétuste, fleurant un peu le moisi, des courtines de son alcôve provinciale. Jamais elle n'avait été plus étroitement jointe à un corps humain, –

mais il était absent. Aussi, mal possédée par cette ombre désirée, dépérissait-elle lamentablement...

*** **

Seul Julien réfléchissait encore. Bien que son amour pour Christine fût irrité par la séparation, et qu'il en voulût à Isabelle de le frustrer d'une nouvelle révélation amoureuse, il réfléchissait parfois. Ses travaux, ses repas, son sommeil, son journal persistaient comme autant de serviteurs assidus à le retenir dans sa propre gaine, alors que ses deux compagnes avaient fait une évolution illimitée, et flottaient dans des buées. D'une manière confuse, il concevait qu'à son âge, partir pour le bonheur, cela offrait d'inquiétantes difficultés. Le bonheur, pays attirant, certes, d'un appel irrésistible, mais nulle part indiqué ! Sans horizon, sans gares, sans trains se dirigeant vers ces ineffables contrées, il ne voyait plus bien le lieu de départ, ni le lieu d'arrivée. C'est pourquoi d'aveuglants obstacles surgissaient devant l'esprit de Julien, car Julien n'était pas impétueux, aussi attendait-il beaucoup de choses du dehors. À la récitation de tels vers romanesques :

Si tu veux, faisons un rêve,
Montons sur un palefroi.

il eût vraiment cru à la nécessité d'un coursier, et se serait attendri à la pensée de voir Christine en longue jupe d'amazone ; – il ne savait pas que les cavalcades trépidantes sont tout intérieures, que les imaginations qui bondissent se rient des destriers, si bien que la chevauchée fameuse des Walküres est figurée suffisamment par des cris stridents et rauques, et par le fulgurant éclat des regards.

Néanmoins, l'amour de Julien pour Christine avait toutes les nuances que prend le désir chez un homme raisonnable. Il reconstituait perpétuellement devant ses yeux l'image de l'amie de sa femme, gracieuse, pondérée, dont il ne connaissait bien que le visage et les mains, — réserve qui l'émouvait comme émanant d'une suprême pudeur, dont il savait gré à Christine ; et aussitôt son imagination lui représentait cette même personne dans une attitude d'extrême liberté, précédée de gêne, de confusion, de réticences, mais qui aboutissait à l'abandon le plus dénoué, à celui du malade devant le chloroforme, du noyé devant la vague, — et il lui savait gré de ce désordre ardent. C'est à cette seconde image qu'il devait d'être faible, de donner moins de prise à la poigne familière de ses travaux, de ses repas, de son sommeil, de son journal, et de répondre avec une patience décroissante aux prévenances timides et soutenues de la pauvre Isabelle.

Tout allait au plus mal pour ces trois âmes de bonne volonté.

Un jour de novembre, Isabelle, voyant que la paix et le contentement ne s'installeraient plus auprès de sa cheminée, où fumait et marmonnait un triste premier feu, interrogea Julien sur ses intentions, et écrivit à Christine pour connaître le résultat de sa retraite. Aucun des amoureux n'avait contrevenu à la promesse échangée : ils ne s'étaient pas écrit. Pareils à un couple de nageurs qui ne rencontrent ni corde, ni bouée, ni barque secourable au cours de leur excursion maritime, au lieu de se reposer dans l'absence, ils avaient, chacun de son côté, battu l'eau de leurs bras, remué les jambes inconfortablement, afin de se maintenir à la surface d'un élément qui ne leur tendait aucun appui. Ce grand travail de la pensée les avait, à leur insu, engagés l'un à l'autre. Quand ils se revirent sous le regard d'Isabelle, qui avait convoqué la voyageuse, ils n'eurent point à se parler, à exposer leurs impressions : ils étaient unis, la distance silencieuse avait scellé leur secrète convention.

Isabelle consentit au divorce, courut même au-devant pour qu'au moins une priorité lui restât. Enfiévrée de chagrin et de fierté, elle ne fit aucune tentative pour imposer sa tristesse, elle dédaigna aussi, dans sa dignité blessée, d'appeler à soi, pour lutter, la gaîté, la salubre gaîté feinte, qui vivifie et aiguillonne ceux qui l'accueillent ; elle ne put se décider à ce difficile courage de l'enjouement, qui pourtant sait, seul, parfois, dissiper l'épaisse ténèbre amoureuse.

Julien et Christine, voyant que leurs essais de sacrifice avaient échoué, se résolurent à être heureux. Ils s'épousèrent. Isabelle, tombée un jour brusquement de la joie à la détresse imméritée, en était arrivée à ce point de résignation mélancolique où les nuances et l'accentuation ne se perçoivent pas : ainsi, dans les pays du Nord, ne distingue-t-on plus la température au-dessous d'un certain degré de froid. Elle fut donc malheureuse au point mort, ce qui lui donnait l'apparence de l'apaisement et de l'indifférence et la privait de tout concours extérieur.

Les nouveaux époux, satisfaits dans leur conscience et dans leurs goûts, se félicitèrent de partir pour le bonheur, de rajeunir, de naître, pour ainsi dire. Julien connut l'image seconde de ses rêveries, l'impudique image qui avait triomphé de ses habitudes, et pour laquelle il avait sacrifié le repos d'Isabelle. Cette image lui causa des émotions plus tendres que véhémentes, car il l'avait attendue longtemps, et parce qu'elle lui fut offerte tout d'abord au cours d'une impitoyable migraine acharnée sur Christine, qui la jetait, dévêtue, d'un bord à l'autre de son lit, comme se roule sur la grève la nymphe des tempêtes. Il ne contempla donc la volupté, pathétique agonie et tiède reflet de la mort, sur le visage de son amie, qu'après avoir surpris, parmi des traits si chers, les torpeurs de la syncope et les convulsions de la névralgie percutante.

Christine aimait tendrement Julien et lui fut reconnaissante de l'aider à l'aimer passionnément. Elle s'appliqua, avec une attention et un zèle excessifs, avec une dévotion de novice, à

connaître le bonheur, qu'elle obtint. Mais travers l'éclair infenable de cette ivresse, appelée et perdue presque ensemble, et dont elle pleurait enfantinement le cruel évanouissement, elle percevait qu'un contrat lui assurait la durée, ou du moins le renouvellement nombreux, de ces fêtes brèves et délirantes, dont bientôt le dieu serait absent, tout occupé qu'il est de servir la joie précaire et menacée.

Elle pressentit avec angoisse qu'elle tomberait des paradis du péché dans l'innocence du fidèle amour. Un jour qu'elle souffrait d'un rhume considérable, qui se prolongeait, elle s'étonna que le bonheur ne pût rien contre l'inflammation des narines et n'exorcisât pas l'éternuement. Elle douta des pouvoirs de Julien. Elle vit qu'il faisait appeler un docteur, elle comprit qu'il y a des cas où les hommes doivent être deux auprès d'une femme elle le regretta, elle ne s'était pas représenté ainsi le bonheur. La pluie et la neige fondante obscurcirent spécialement cet hiver dévolu à leur agrément, et Julien, bien qu'empressé d'habitude à la satisfaisante, laissait la saison agir sans s'interposer.

Bien certainement la jeune femme se fût soumise courageusement à ces contrariétés, si son mari eût bien voulu consentir à lui témoigner sans cesse le stupéfiant plaisir d'être à la première minute de leur mariage. Mais Julien lui-même passait avec les jours, comme tout le monde, comme toutes choses, et bien qu'il lui dît tendrement, un soir de juin : « Il y a six mois aujourd'hui, ma chérie, que j'ai le bonheur d'être votre époux », elle eut la révélation qu'elle n'était pas heureuse, qu'elle ne verrait plus en lui qu'un mari constant, passionné certes, mais non plus ce fou sans politesse et sans retenue, chaque fois méconnaissable, qui s'était pendant des semaines précipité à ses faibles genoux comme s'abat contre un mur de pierre un cheval emballé, et qui semblait, dans sa démence, prêt à toutes les excentricités, dont la fragilité éblouie de Christine recueillait le bénéfice. Un homme attentionné et tendre convenait parfaitement à Christine, mais ce serait le dernier, et elle-même le jugerait ridicule, elle le sentait bien, si, pour lui plaire, il lui répétait

encore dans deux ans, comme il l'avait fait si souvent, ce vers destiné par Victor Hugo à Cléopâtre :

Les rois mouraient d'amour en entrant dans sa chambre...

Soupir insensé, prêté par le génie aux amants indigents, et qui enivrait Christine d'orgueil et de sécurité.

*** **

Nous avons suffisamment marqué la déception et la douleur qui se saisirent de nos héros, sincères mais impies. À quoi bon les suivre davantage dans la voie de l'absolu où ils se crurent le droit de s'engager, mus par la vision et l'appétit d'un bonheur sans disgrâces ? Apitoyés par leur sort, nous ne leur adresserons pas cette sévère demande : « Comment aviez-vous donc cru que tout cela finirait ? » et nous nous bornerons à conclure par cette moralité :

MORALITÉ

Il n'est, certes, au pouvoir d'aucun humain de ne pas subir la présence de l'ange silencieux, porteur de paradis, qui, brusquement, à son heure, par caprice divin, met un terme à notre tranquillité et à notre ennui. Christine et Julien furent, en pleine innocence, surpris par ce visiteur subtil qui se dégage des paysages, des saisons débutantes et chaudes, comme aussi de la boîte vernie du gramophone, du midi de la vie, d'une palpitation du regard, d'un soupir soudain éloquent et du vide lui-même... Ils étaient, d'une manière indéniable, sans aucune force contre lui, mais il eût été souhaitable que leurs facultés les eussent inclinés vers la modestie, vers la bonté, si raisonnable toujours, et

qu'ils négligèrent gravement. Ah s'ils avaient été modestes, lui et elle, quelle voix leur eût pu dicter de souhaiter un bonheur tout frais et neuf, comme une primevère qui reluit de ses radicales carminées à son vert feuillage de velours, et que l'on transplante du jardin de son ami dans son jardin moins orné !

Modestes, ils se fussent aimés dans la discrétion, l'inquiétude, la présence parcimonieuse, le tremblement, le plaisir modique, la pauvreté. Ils auraient volé leurs minutes de joie misérablement, non pas comme vole le voleur réjoui qui pénètre astucieusement dans un splendide verger, mais comme vole, sous l'œil de Dieu, le mendiant courbé, tâtonnant, lequel ramasse, à la nuit tombante, au bas des arbres, dans la forêt, les minces branches délaissées qui le chaufferont si peu, si mal, et qui n'appartiennent à personne, car la forêt immense et le terrible amour n'appartiennent à personne. Modestes, ils se fussent reconnus inaptes à aborder le drame, réservé aux grands cœurs, qui ont fait un pacte viril avec la foudre et le silence.

Ils ne furent pas modestes, mais, ce qui est plus coupable, ils ne furent pas bons. S'ils eussent été bons, ils auraient spontanément, et dans un muet accord, renoncé à la morale apprise dont ils tenaient tout leur confort spirituel et leur fierté, à cette orgueilleuse morale qui ne songe qu'à soi, qui oppose à l'âme sa propre ombre exigeante ; – ils eussent créé à leur usage, et surtout aux fins du repos d'Isabelle, un code tout pitoyable, dans lequel il est écrit : « Tu mentiras. »

« Tu mentiras », – est-il écrit dans ce code de la sagesse et de la compassion humaines, – « car là est ton châtement et ton mérite. » Il est difficile et douloureux de mentir, tant l'homme est porté naturellement à une sincérité extrême ! Qui ne sait combien il lui est doux de parler de soi avec précision, abondance, exactitude ? Et puis l'homme est distrait, et la vérité peut échapper alors au plus discipliné d'entre les vigilants, et causer d'inattendus désastres. L'être humain ne rechercherait pas tant la folie de l'amour si elle n'était pour lui le lieu même de la sin-

cérité. Dire la vérité, c'est le propre de l'orgueil, l'affirmation du contentement de soi. À la passion, à l'étreinte, brève, terrassante, ennemie, – et qu'il convoite comme sa récompense unique, – l'homme préfère encore cette occasion de langueur que le désir épuisé lui fournit, et qui lui permet de parler de soi, de tout dire, de se raconter à l'espace, de se souvenir de sa petite enfance, de prévoir tout son futur. Une double biographie, alternée, chuchotante, entrecoupée de silences contemplatifs où la vérité est observée comme le sont les tableaux de maîtres par le copiste fidèle, monte, tel un chant épanoui, des lèvres des amants apaisés ! Ces propos si vrais, qui n'intéressent que deux êtres satisfaits, et parfois ne contentent finalement que le récitant, car il se peut que le compagnon songe ou sommeille, témoignent néanmoins que l'amour a touché son but, qui est de faire jaillir deux vérités suprêmes : le plaisir et la confession...

— Ô Mensonge, dieu sans attraits, si difficile à servir, protecteur infiniment bon, ne détournez pas votre visage de la pauvre foule des hommes ! Venez à leur secours quand, humblement et pleins d'interrogations, ils pressentent votre charité. Veillez particulièrement sur ceux qui, pervertis par la doctrine rassurante et brutale de la bonne foi, et toujours tentés de vous fuir, ne trouveront cependant qu'en vous la solution profitable !

— Formule de l'intelligence, inspirez les esprits sans promptitude ! Principe de l'activité qui invente et préserve, animez les cœurs lents et négligents ! Veillez, ô Mensonge, sur ceux qui mésestiment vos sagaces instructions. Repoussez les plaintifs arguments de nos consciences grossières, Maître infail-
libile de la délicatesse !

Veillez sur la fiancée radieuse, si contente de soi, qui, au dernier soir de sa vie innocente, inspecte dans sa chambre de jeune fille la robe de soie éblouissante, la fine couronne de cire, le voile de tulle brillant, – parure de son triomphe, – tandis que l'enfant de vingt ans qui va être son époux s'est réfugié une fois encore chez sa maternelle maîtresse, chez sa puissante amie, et

sanglote de jeunesse contre ce corps accueillant, dont il croit avoir creusé les contours de toute la force de sa tête, de ses genoux, de ses bras, par le poids de la véhémence et de la divine habitude ! Couché contre elle pour souffrir et pour oublier, il s'enfonce dans la douceur incurvée de l'épaule et de la hanche, délicieuses calangues de ses siestes heureuses et de son repos perdu ! Ah que la jeune fille si fière ne le sache pas !

— Veillez, Mensonge, sur les couples vieillissés qui, liés par la tendresse chenuée, se sentent chacun, – l'homme et la femme, – séduits soudain par un jeune visage, et sont menacés de détruire, dans un moment de stupide espérance, les antiques trésors de leur amitié nécessaire, alors qu'en observant vos règles ils ajouteront à leur vie et n'y supprimeront rien. Veillez bien, ô Mensonge, sur les amis et les amies, sur l'amante d'un père tentée par le fils, sur l'amante d'un fils tentée par le père, par le frère, – veillez sur cette mystérieuse loi de l'inceste spirituel, sur ce grand drame de la famille humaine et de la parenté, qui est tout logique, puisque l'attrait vertigineux, le choix sans rémission, l'enivrant détail sont partout réfractés !

— Ô Mensonge, vous qui êtes, sous un déguisement bien assujetti, la Vérité, ne consentez à retirer votre masque que de temps à autre, bien rarement, en faveur d'un de ces êtres atrocement privilégiés qui habitent les sommets de Prométhée, où la souffrance n'a pas de diminution ! Ne vous départez qu'à bon escient de votre austère prudence. Révélez-vous progressivement, et de lustre en lustre, à quelques-uns de ces humains prédestinés qui vous pressentent dans les transes, et qui ne trembleront pas d'épouvante devant votre nudité redoutable, qui est l'écorce du monde, qui a l'aspect du primitif chaos en même temps que du terme des choses !

— Ô Vérité sans voile, vous qui êtes ce qui est, divinité unique, – évidence, logique, destin, fatalité, – vous représentez l'immense arène où tout a combattu et combattra. Je vous contemple avec vénération, ô Vérité limpide : sang des justes, im-

ploration de tous ceux qu'on lèse, soupirs des calomniés, yeux hébétés de celui à qui l'on nuit, regard des novateurs, gémissements de l'espoir motivé et vaincu, angoisse de l'expérience différée, de l'exactitude qu'on méconnaît...

— Ô Vérité, promesse de tous les maux, certitude de l'agonie, annonciatrice de la mort, je vous vénère et je vous loue. Impétueuse, qui construisez l'avenir, mais qui, serrée parmi la foule des causes et des circonstances, ne pouvez avancer d'un pas sans que l'aient autorisé ce qui vous précède et ce qui vous suit, soyez bénie, esclave au front libre ! Puisque nous vous avons évoquée, demeurez encore un instant, ô Vérité sans nul voile, auprès de vos partisans stoïques ! Ne nous quittez pas avant d'avoir entendu de notre bouche ces mots d'amour : « Si cruelle que tu sois dans tes cruels moments, je t'aime, parce que le mal que tu me fais est conforme à la compréhension que j'ai de toi. Nécessité, qui es inéluctable et pleine de preuves, je t'aime parce que tu m'as choisie pour le savoir ; je te remercie de m'avoir jugée digne. Et quand, en ce moment même, par ta présence persistante, s'écroulerait tout ce qui me favorise et me flatte, tout ce qui me préserve et me maintient, je n'interromprais pas mon chant d'amour, et je te dirais : Je t'aime, parce que tu es la Vérité ! »

DUO À UNE SEULE VOIX

— ... Non, mon ami, pas ce soir, pas un seul soir seulement, parce que tout semble s'y prêter, parce que vous êtes errant et libre pour quelques heures dans cette ville et que ma famille en est absente. N'oubliez pas qu'il faut sans cesse regarder votre montre et que, malgré votre véhémence, vous repartez tranquillement, à l'heure dite, pour Shanghai. D'abord, je ne vous connais pas.

— ! ...

— Vous protestez ? Si, je vous connais très bien en ce moment, c'est vrai ; je vous connais pour cette passion, fort incommode, que je vois en vous et qui précipite à la surface de votre être tout votre cœur, tout le cœur des hommes, invariablement pareils en ces instants-là ; mais ce n'est pas tout d'être un homme, et violent, plein de désir et de promesses, encore faut-il être un pauvre homme, dont nous soyons certaines qu'il peut souffrir, et que nous le trouverons pantelant et misérable lorsqu'il nous faudra être sûres de lui, et dès que ce ne sera plus notre plaisir qu'il nous fasse peur, qu'il suscite en nous la grande suffocation de la surprise et du désir.

— ...

— Non, mon ami, ce n'est pas exact que j'aie été coquette avec vous, que j'aie voulu vous conquérir : c'est très injuste de le prétendre ! Comment votre clairvoyance s'y est-elle trompée ?

Je vous ai encouragé, dites-vous ? Mais une femme qui aime un homme ne l'encourage pas, elle le contraint, elle l'oblige. Vous ne pouvez pas dire que je vous ai forcé à m'aimer ! Je ne voulais pas vous déplaire ? Assurément ! À qui voudrais-je déplaire ? Je serais désireuse que l'on me citât un nom !

— ...

— Ah ! je vous en prie, laissez-moi ; ce n'est pas bien, quand on est le plus fort, d'appuyer brutalement sa main sur un front sans défense, que l'on découvre, et de déranger ainsi les cheveux bien ordonnés qui nous font ce que nous sommes. Les cheveux disposés adroitement sur le front c'est la puissance de Dalida et non pas celle de Samson. Le visage féminin est secret et pudique par l'arrangement prémédité de ces lacis ingénieux... Comment voulez-vous que je sache l'air que j'ai quand votre main tient ainsi mes tempes pressées et renversées ? Je ne le devine pas, aussi est-ce bien naturel que je prenne une expression confuse, timide, désespérée ; ce n'est pas généreux de votre part de me maintenir dans cet état de perplexité et de modestie !

— ? ...

— Oh non, ce n'est pas une raison de croire que je vous aime et que je suis troublée près de vous parce que je baisse mes paupières et que je cache ma figure, je le fais à cause de ces cheveux rebroussés qui me donnent l'impression que je suis un peu dévêtue et peut-être laide ; en tout cas, j'ai un visage que je ne connais pas, et dont je ne sais pas faire l'usage accoutumé ; à cause de ce changement, je ne suis même plus sûre des modulations de ma voix ; vous voyez, vous allez me rendre muette !... Ah ! merci, vous avez retiré votre main oppressante, vous me laissez me recoiffer ; je vous en remercie.

— ? ...

— C'est difficile de répondre à votre question. Vous me demandez si vous me déplaitez ? Non ; maintenant que vous

êtes tranquille et bon sur ce fauteuil, plus loin de moi, vous ne me déplaitez pas. D'abord, je discerne très bien votre beauté, votre espèce de beauté. Je ne dis pas que vous soyez tout à fait beau ; mais des fragments de beauté, c'est déjà un point de départ pour le songe et l'aventure, et c'est quelque chose d'indéniable. Par votre personne, on peut rêver à plusieurs figures de héros, à plusieurs caractères, classiques ou romanesques. J'aimerais être avec vous dans la rue de Tolède, à Naples, un jour très chaud, quand on respire et soupire comme un nageur qui domine un élément hostile ; et puis dans le blanc, musée, frais comme le camphre, où les statues grecques élèvent de purs visages indifférents et sans projets au-dessus de leurs membres expressifs, et parfois bondissants. J'aimerais encore être avec vous dans l'île aride de Milo, qui porte au cœur et dans son sol la blessure inguérissable que lui fit sa volage Aphrodite en partant pour l'Occident, d'où elle défie l'univers, debout sur sa forte jambe droite qui semble accotée à quelque montagne invisible.

— ? ...

— L'Espagne ? Certainement ! Seulement y avez-vous bien réfléchi ? On trompe même l'homme qu'on aime, avec l'Espagne !... Il me plairait aussi d'être avec vous dans le danger...

— ...

— Oui, je vois bien que le coucher du soleil, ce soir, est comme un lac d'or clair soulevé dans la nue, et je vous sais gré de le contempler avec le regard de quelqu'un qui ressent la musique, qui la porte toujours en soi, qui lui dédie tous les beaux spectacles du monde. Je suis bien de votre avis, une âme grave, enthousiaste, se meut au rythme des sons que déchainent en elle de secrètes harmonies. Vous m'approuvez ? Je vous en suis reconnaissante. Dès qu'un être s'élève à la hauteur de la musique et se sent à cause d'elle capable de sacrifice, de folie, en tout cas de quelque excès ; dès qu'il la considère comme la muse

unique et totale et qu'il serait heureux de périr dans l'entreprise d'aller la saluer d'amour parmi ses huit sœurs orgueilleuses, sur le mont des anémones, il est quelqu'un de respectable sous cette coupole des cieus qui recouvre tant de paisible médiocrité !

— ...

Comment voudriez-vous, mon ami, que je ne m'aperçoive pas de toutes les teintes du crépuscule que vous me signalez ? J'ai toujours su que le début des soirs, en juin, mêle dans ses vaporeuses clartés les vingt suaves nuances des pois de senteur dont s'enivrent en criant les hirondelles, et, dès l'enfance, j'ai contemplé avec piété cette première étoile timide, couleur de rosée, qui crépite comme une blanche cigale dans les champs de l'azur cendré : étoile hâtive, apparue comme un coureur enfant, comme une messagère innocente précédant les grandes véhémences taciturnes de la nuit...

— ? ...

— Bien entendu, cette noblesse du soir vous rend sympathique à mes yeux ! Et par la vertu de ce silence de l'espace, qui se fait écouter, de mon rêve qui ne se repose jamais et de votre oreille attentive, il y a de la poésie dans cette chambre mi-obscur...

— ...

Mon ami, ne me tourmentez pas, je vais faire semblant de dormir un peu, de n'être pas avec vous, parce que je vois bien, à travers l'ombre qui vient, que votre regard est accéléré, plein de mots éloquents, plein de discours, et que vous allez avoir raison. Je lis dans votre regard un chant passionné qui s'élance avec tendresse et vigueur et qui, depuis cinquante ans, vient tomber hors d'haleine au pied des dames qu'il faut décider :

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux

Dont l'humeur est vagabonde,
C'est pour assouvir
Tes moindres désirs
Qu'ils viennent du bout du monde !...

Mais croyez vous qu'il existe un regard d'homme troublé d'amour qui n'ait pas cette douceur, cette songerie, cette fougue, qui ne contienne pas cette flotte empressée dont vous venez me faire cadeau ?

— ...

— Mon ami, entendez-moi, soyez raisonnable. Si je vous aimais en ce moment comme vous le désirez – (quelle patience vous avez d'insister ainsi !) – ce ne serait pas pour vous, ce serait à cause d'une idée de soleil couchant, de soir biblique et de voyage ; et puis votre amour, dans cette ville d'été solitaire, c'est évidemment pour moi un sentiment de joie, de bien-être, de calme triomphe... Ah ! ne venez pas ainsi, en deux pas résolus, contre moi, ne me roulez pas du côté de votre cœur si fortement parce que j'ai prononcé quelques paroles affectueuses ! Qu'est-ce que nous penserions l'un de l'autre dans deux heures, quand vous serez reparti pour rejoindre posément votre bureau à Shanghai ? Ou du moins, que penserais-je, moi ? Car il est certain que vous penseriez de vous le plus grand bien, que vous vous sentiriez à l'aise et comme délivré de quelque chose d'important, qui serait précisément ce que vous auriez conquis. Je vous apparaîtrais comme une créature déchiffrée, gratifiée, heureuse, et je serais, pour vous, située définitivement, telle une île imperceptible mais solide au milieu de la mer, et dont on connaît l'accostage... J'entends bien que vous dites que non ; vous jurez que non ; vous affirmez que vous m'aimerez longtemps, toujours, uniquement. Peut-on, d'ailleurs, risquer de moindres mots quand on demande ce que vous me demandez, c'est-à-dire le plus grand péché de l'esprit et de l'être ? Cependant, ces mots de long avenir, vous les dites trop vite : vous les dites en homme pressé, qui sait comment il faut aborder les

gares, les guichets, le poste d'enregistrement des bagages, et prendre avec autant de soin le billet éphémère qui permet pour quelques instants l'accès du quai des trains, que celui qu'on vous délivre pour vous conduire sérieusement en Extrême Orient...

— ...

— Ah ! mon chéri, si vous pleurez, je vais pleurer aussi ! Ne pleurez pas, mon amour, ne pleurez pas ! Je ne peux pas endurer les larmes des hommes ; il n'est pas juste qu'ils pleurent ! Il est juste qu'ils aient tort, qu'ils aient raison ; oui, vous pouvez rester assis sur cette chaise basse auprès du sofa ; donnez-moi votre main, et l'autre ; je suis très inconfortable comme cela, mais vous êtes bien, vous êtes content. Certainement, mon petit, à votre prochain retour, je serai plus gentille avec vous, moins défiante, moins nerveuse. Je vous connaîtrai mieux. J'aurai eu le temps de penser à vous, si vous êtes absent six mois comme vous me l'annoncez. Je me souviendrai bien de vous pendant votre absence ; ne croyez pas que je ne me sois pas aperçue de votre regard actif, mouvementé, toujours contrarié et en discussion avec vous-même. Je connais parfaitement vos yeux d'argent, miroitants de colères et de songes, et qui interrogent votre cœur avec résistance et servitude, hauteur et soumission réfléchie... Ce sont des yeux pareils à deux lunes de platine, teintées d'ombre, dans un ciel du plein été. Votre regard de tout à l'heure, soudain vaincu, qui se demandait ce qu'il fallait faire, qui n'était plus tout à fait sûr que l'homme a droit à contenter sur-le-champ ses profonds appétits, m'a beaucoup touchée. Et puis, mon ami, vous qui êtes plutôt un peu trop robuste, vous avez eu subitement un visage amaigri. C'est bien beau quand un visage est soudain pâle et maigre, et qu'il semble relever d'une brusque maladie de l'âme, et que le courage, la violence et la retenue ont imprimé dans le creux des joues ces deux empreintes spirituelles de la force et de la fatigue. L'âme a bien du pouvoir puisqu'elle peut dominer sur l'essentiel instinct, et qu'elle confère l'expression de la fierté royale à un lutteur abattu. Moi aus-

si, j'ai eu autrefois ce visage mourant de faim ; je ne sais plus quand, et pour qui...

— ? ...

Ce que nous allons faire pendant l'heure qui nous reste avant votre départ ? C'est cela que vous me demandez ? Mais nous allons demeurer ici comme nous sommes, vous là, moi là, et nous allons rêver. C'est parce que nous ne nous sommes pas encore tus ensemble que je ne vous aime pas beaucoup, pas assez. Nous n'avons pas pensé en silence. Maintenant, si vous voulez bien, nous pensons... Comme c'est drôle qu'étant bien plus petite que vous, c'est vous qui fassiez tout ce que je veux, dans les moments où vous ne vous jetez pas sur moi pour m'étrangler. Mais vous savez que c'est inutile ; votre but n'est pas de m'étrangler ; alors je lutte, et c'est moi qui gagne. Parlons de plus tard : il faut que vous commenciez par déranger, par arranger votre vie. Vous avouerez que je ne peux pas aimer quelqu'un qui ne me consacre pas son existence !

— ...

— Comment ? L'absence ne vous semble pas insupportable si vous avez la certitude du bonheur établi, auprès duquel on fait escale quelque temps, deux fois, trois fois par an ? Mais il n'y a pas que le bonheur : il y a les moments, les jours, les semaines entières où, en plein bonheur, je suis triste, je m'ennuie ; je m'ennuie et je veux ennuyer ; qui ennuierais-je sans remords si ce n'est pas l'homme qui m'aime ?... C'est curieux que, l'heure avançant, et quand nous n'avons plus que peu d'instant à être ensemble, vous vous occupiez de savoir si j'ai froid à cause de la fenêtre ouverte ! Qu'est-ce que cela vous fait, ma santé ? Ce n'est pas ma vie que vous aimez, c'est la part que vous en pourriez détruire... Laissez les rideaux : je n'ai pas peur du vent du soir. Mon ami, vous ne répondez plus. Vous n'êtes pas fâché contre moi ? Revenez ici, je crains de mourir quand vous circulez, quand vous vous éloignez. Appuyez comme tout à l'heure votre main sur mes deux pieds ; vous avez beaucoup

plus chaud que moi, et cette chaleur naturelle, persévérante, je la ressens comme une confiance de votre sang à mon sang. C'est gentil, la chaleur, – la chaleur et l'arome. Vous avez un parfum de tranquillité, de force, de joie ; un parfum patient. Tout ce qui touche beaucoup l'imagination est toujours aromatique : les villes, la mer, une chambre, le bois d'un bahut, les cretonnes... Ah mon ami, cessez de vous taire et de grogner seulement à voix basse... En somme, un homme énergique et violent, cela n'est pas si dangereux que l'on pense ; vous êtes, malgré tout, très raisonnable ! Pourquoi passez-vous votre main sur votre front ? Non, je ne me trompe pas, je vois très clair dans ce soir violet. Vous souffrez ? Mon Dieu, ne soupirez pas ! J'ai peur que vous n'ayez de la peine ! Oh ! non, ne redevenez pas brutal, restez malheureux ; je me sens si tranquille et si bien quand vous êtes malheureux. Moi aussi, je suis malheureuse... Et puis, parlez-moi, mon chéri, – si vous ne me demandez plus rien, que voulez-vous que je devienne ?...

PARMI LES LETTRES QU'ON N'ENVOIE PAS

(AMOUR)

... Ma main, en t'écrivant, voile les mots que je trace, et c'est une pudeur bien nécessaire, mon amour, comme lorsque tu abaisses la turbulence de tes cheveux foncés sur ton bleu regard, devant ta mère et tes sœurs, quand tu devines que ce regard me fascine et m'attendrit autant que si je n'avais jamais cru qu'il y eût des yeux bleus, et que si mon cœur te savait gré de ce miracle de limpidité, qui dévoile plus d'âme.

Tout devrait m'empêcher de t'aimer : ton caractère et le mien, ta faiblesse d'oiseau nerveux qui recherche son libre vol, son libre repos, et ma force triste, souvent découragée ; la jeune fille qui pourrait être ta fiancée, et qui m'émeut jusqu'à la poésie quand, me promenant avec elle le soir dans le jardin, j'ai le bras passé autour de son épaule candide et que, pour m'embrasser et me dire adieu, elle rapproche son visage confiant et simple de mon visage plein de secrets, que je possède comme une science inévitable, conférée par les ans, et qui me donne un sentiment de tristesse acceptée, de ruse sans voile et de propriété puissante. Je devrais ne pas t'aimer, puisque l'attrait qui me dirige vers toi ressemble moins à l'aimantation rapide de l'aiguille vers le pôle qu'à un égarement continu qui par l'habitude s'organise. Je pourrais éprouver cette ferveur, il me semble, pour quelqu'un

qui serait l'opposé de toi-même et qui, au lieu de faire bouillonner en mon cœur des sources trop tendres, ivres de générosité, y provoquerait le miracle de l'adolescence recouvrée, de la défaillance heureuse sur un bras puissant, et le sanglot de gratitude envers la force patiente, attentive au plaisir. Cet aîné, dont j'imagine la passion protectrice, me guérirait bien de ton délicat visage, de toutes les parcelles de ton être, fragile comme l'œuf de la mésange, et sur qui mes yeux étendent des ailes démesurées, pareilles à des marges somptueuses, qui ploient dans l'espace, sans nécessité et sans appui. Je t'aime parce que je t'ai rencontré dans la saison divine de l'amour, à l'époque du printemps naissant, quand l'aube est toute brouillée de chants d'oiseaux, quand l'air du soir cueille le parfum des lilas et s'en gorge, comme un faune nocturne, accroupi dans la nuée, qui mâche des fleurs en riant.

Je t'ai aimé parce que tes yeux clairs, et joyeux, et distraits, se sont fixés un jour sur les miens avec une stupeur éblouie, et qu'en eux s'obscurcissait soudain ta vie, comme se forme le noir nuage de plomb d'un orage qui opprime le paysage et le menace de cécité et de mort. À ce moment, bien que nous fussions entourés de vingt personnes parlantes et frivoles, tu n'entendais que la révélation de ton amour pour moi, et tu paraissais étranger et seul, comme est seul et comme est étranger tout être à l'heure de mourir. Tu paraissais brave aussi, disposé invinciblement à quelque décision téméraire, irrémédiable, toi qui glisses commodément au fil de la vie comme un cygne dans le sillage d'un autre cygne. Tu paraissais brave, et imprudent, et résolu et fou, – sagement, célestement fou, comme le doux et loyal Tristan à ce moment terrible dont tu te souviens bien. Tu te souviens bien de ce moment terrifiant où la plainte du roi trahi gémit comme le vent d'automne dans l'arbre jaune, et se prolonge droite et triste comme la justice, et obstinée ainsi que toute revendication qui a ses racines dans la certitude de la chair qui souffre, et dans l'équité. Le doux Tristan, confus de ces grandes plaintes, courbe la tête devant celui qui fut son ami, et que soutiennent de leur assentiment silencieux les chevaliers

consternés ; on croit qu'il se repent, mais alors, redevenu seul en son âme, il se tourne vers Yseult, et simple, et sûr, et tranquille, pareil à un jeune homme honnête qui dans la demeure de ses parents invite sa fiancée à le suivre, il la convie à l'impossible et funeste bonheur. Et c'est pourquoi il mourut.

Un jour, devant moi, tu fus, par ton regard, comme celui qui choisit inévitablement l'imprudence qui fait mourir. Tu ne seras plus jamais comme ce jour-là. Toute ta force de création, tu l'as donnée à ce moment ; il s'agissait de conquérir, et tu fus un instant paré de ta splendeur intérieure, de promesses éclatantes, aidé en cela par la nature, comme le sont, en la richesse de leur plumage et de leur robe lustrée, tous les oiseaux et tous les cerfs dans la forêt, parce qu'il fallait bien que tu fisses cet effort pour obtenir un cœur difficile.

Je t'ai aimé en secret dès cet instant. Tu t'en es aperçu. Depuis, tu te reposes. Je pense à toi, tu penses à moi, tu attends. Tu ne me donneras plus rien jamais que de vouloir bien accepter avec allégresse, avec stupeur et contentement, un amour bien lourd pour toi ; mais tu sais que cet amour trop pesant se fera léger et saura ne tenir que peu de place ; tu sais que je recourberai en moi ces tentacules mystérieuses des cœurs puissants, qui s'allongent vers l'âme désirée et la contraignent en la comblant ; que je me retirerai en moi-même comme l'ermite hâve et pâle, consumé par la foi, qui ne sort pas de sa cabane, qui a peur, au printemps, non seulement d'être ébloui et tenté, mais aussi de sanctifier le paysage, de le troubler en sa frivolité joyeuse, en sa grâce innocente et païenne. Car toute passion spirituelle jette un feu sombre et actif qui agit puissamment, – et la fleur, et l'oiseau, et toi-même n'avez pas besoin d'autre aliment que la sève allègre qui vous nourrit. Mais tu sais bien que ce n'est pas toi qui souffriras.

Chère âme tiède, qui n'es brûlante que par sursauts, tu n'es pas brave, et je ne le suis plus tous les jours. Il faut éviter de nous voir. Je viens te le dire. Déjà tout un monde de tendresse

sensible a tissé autour de nous un cocon soyeux qui nous rend solitaires et captifs. J'ai la plus grande part dans ce travail secret, mais tu as été, sans le paraître, de connivence. Faut-il continuer cet ouvrage sans but, difficile, mais si doux, hélas quand le visage absorbe le visage, quand toutes les intentions se rencontrent et s'épousent dans l'atmosphère, quand la voix baise la voix ? On est encore loin de l'Océan bondissant que déjà son souffle houleux remue secrètement tout l'espace, et qu'un hameau abrité dans les plaines est, sans le savoir, vivifié et tenu en éveil par l'excitation marine. Je ne sais encore à quelle distance est la tempête, mais déjà nous sommes pareils à ce hameau dans la plaine...

J'ai fait de ta mère mon amie, de ta sœur ma complice innocente, qui nous unissent. De bon cœur, et à leur insu, – et parce qu'elles ne savent pas qu'il faut tout craindre, – elles nous ont livrés l'un à l'autre. Je les aime à présent pour leur familière gaieté, pour leurs gestes connus, leurs pensées claires et bien lisibles, et pourtant jamais je ne perds de vue qu'elles sont des routes ignorantes qui mènent vers ton être où je me repose ; jamais je ne cesse de les employer comme un bac qui traverse cent fois la rivière, et elles me conduisent jusqu'au bord de ta personne où je débarque et où je prends possession d'un domaine immense et calme. Une fois là, nous sommes seuls, disent-elles ne nous point quitter, et nous parlons ce solitaire langage que l'on crée lentement, avec de muets tâtonnements de l'esprit, et qui ensuite émane avec aisance du silence et des yeux.

Si le parfum n'est autre chose que de subtiles molécules qui viennent enivrer l'odorat, de quelle matière fine et certaine est faite cette vague d'amour d'un être dont le cœur se dissout et vient envelopper un autre cœur ?

Mais à tout cela, qui, pour moi, fut le bonheur, il faut aujourd'hui renoncer. Il faut ne plus nous revoir.

Accepte ces mots, chère âme. Je sais d'ailleurs quels seraient notre tourment, notre désordre, si nous nous rapprochions davantage. Mon devoir est de te le dire, – peut-être l'ignores-tu ? – mais il ne se peut pas que l'on soit heureux. Le bonheur, c'est ce moment déjà passé que je t'ai dépeint, ce moment où, tes yeux soudain rivés aux miens, piqué au cœur par le désir comme le papillon qui meurt traversé d'une épingle, tu haletais pourtant de transfiguration, et que tous deux, en cette minute, alors que l'instant d'avant nous n'avions à nous plaindre de rien, nous nous sentions comme tirés du néant pour une destinée nouvelle. Voilà où et quand fut le bonheur. Toute la tendresse timide, ingénieuse, opiniâtre, qui a suivi cet aveu, n'était plus que cet acharnement égaré vers le passé, que l'on appelle les projets ; car l'imagination et l'espérance ne sont pas autre chose que la recherche du souvenir, qu'un zèle éperdu, que le dévouement servile aux exigences de la mémoire.

Et nous voici à l'heure où notre tentation nous trompe et où notre malheur nous attend. À quoi travaillons-nous, dans l'ombre de nos pensées prudentes et dans l'inconscience de nos actes ? À tuer cette convoitise tendre, comme on tue la soif, par une longue gorgée de folie désaltérante, pendant laquelle on balbutie de bonheur, et qui vous laisse ensuite étonné d'avoir tant eu besoin de ce qui est accompli ! Peut-être semblerais-tu bien mince à mon cœur quand j'aurais tenu contre moi ton visage, bu ce bleu de ton regard qui me semble si finement tendu sur l'abîme de la pensée, comme une pellicule d'azur au-dessus de tout un univers. Songe à cela, ô ma soif, et songe aussi que la bonté sans borne que j'éprouve pour toi, parce que tu es comme un fragment de moi-même errant, non encore annexé, je ne l'aurais plus pour toi que par rapport à moi-même ; que je ne serais bonne pour toi que dans la mesure où je me protégerais de la souffrance, dans cet emmêlement affreux et sacré où nul ne reconnaît plus sa part intégrante.

L'amour, la tendresse, l'amitié, avec leur cortège de soins de l'âme et de dévouement, voilà les garants certains de la loyauté, de la délicatesse et du sentiment fidèle. Mais appelle-rai-je de ces noms la passion qui me soulève ? N'ai-je pas pour toi qu'une fantaisie excessive, comme lorsque à vingt ans je cou-rais voir en Hollande les moulins frapper de leurs battes joyeuses le lait bleu d'un azur humide, ou que je me précipitais pour contempler Venise, bâtie de silence et de vide, tramée d'eau verte et de noires gondoles, et respirante de chants d'amour ?

Qu'est-ce qui nous resterait après le plus grand aveu, le plus silencieux, – le plus transpercé aussi de paroles démentes, murmurées sur toute la terre, puisées aux sources de l'éternel instinct ?

Nous n'aurions plus besoin de nous aimer, puisque nous nous aimerions. Tout ce grand travail minutieux, habile, serait terminé ; il nous resterait à continuer d'imiter le bonheur, d'en faire mille esquisses, mille pastiches, sans jamais arriver à le rendre ressemblant. Il faudrait surtout l'empêcher de fuir. Qui ne peut pas fixer le moment ne peut rien. Il faudrait ne pas craindre cette fuite, cette succession des jours, quand déjà la di-versité, même heureuse, trouble l'esprit anxieux, l'épouvante et le fait douter, car tout changement ressemble au reniement, à la lassitude et à la mort.

Il nous resterait l'extermination continuelle de l'heure, cette hâte à pousser et forcer le temps pour arriver plus tôt à la minute de la rencontre ; – et c'est vrai que dans ce gaspillage coupable nous connaissons l'un par l'autre la jubilation, cet en-chantement frénétique qui fait autour de soi le désert pour sa joie, et trône dans un azur torride, pareil à ces ciels de juillet qui brûlent les végétations et les arbres.

C'est vrai qu'en mêlant l'univers et toutes les circonstances à nos êtres, nous croirions encore n'aimer que nous-mêmes. C'est vrai que nous connaissons, chacun pour soi à cause de

l'autre, cette paix juvénile et funèbre du repos rapproché pendant les soirs d'été, quand la fenêtre ouverte fait communiquer la chambre avec la nue même et qu'à l'heure de minuit on croit sombrer dans le cristal noir d'un lac, limpide, faiblement mouvementé et à peine humide. Je serais près de toi dans la stupeur bénie que provoque toujours cette coalition puissante de deux créatures réunies qui, ayant surmonté les obstacles et atteint leur royauté, se sentent prodigues, envers le monde, de pitié condescendante et de mansuétude. Mais nous penserions l'un près de l'autre sans pouvoir nous dire toutes nos pensées, parce que deux corps qui respirent rapprochés possèdent une telle sécurité d'amour que l'esprit reprend sa route séparée ; et si l'on peut aisément mourir ensemble dans un accord soudain, il ne se peut point que l'on flâne sans distraction, rêverie solitaire et indicible diffusion de l'âme.

En te comblant de tous les biens possibles, ah ! comme j'aurais vite cessé de te vouloir du bien ! Car il y a la jalousie, songe à cela. Toutes les femmes sont jalouses, sans raisons, simplement, parce qu'elles savent qu'il y a d'autres femmes. Ce sentiment monstrueux est de toutes les passions la plus assidue et la plus vaine. C'est la seule qui, dans son misérable et sublime élan, veuille commander à la fatalité. Car il n'est pas exact que la jalousie, en ce qu'elle a de volontaire et d'implacable, projette seulement de se réserver la tendresse, les bienfaits d'un cœur, et sa fidélité. Non. Elle exige d'un être qu'il ne connaisse et n' imagine que par un seul être la béatitude et la volupté. Si terrible est cette tentative, que celui qui s'y consacre est aussitôt dément. Elle exige le désir pour soi seul et le dédain pour toute autre créature. En vue de se sauver de sa détresse, et par une méthode rigoureuse, elle se nuit infatigablement. Et comment le cœur jaloux pourrait-il s'éloigner un instant de la créature qu'il observe et surveille, puisque, plus forte encore que la loi qu'il s'impose, est son ivresse et sa tentation ? La jalousie aime avec une frénésie de véhémence qui la situe au sommet de la détresse et du besoin. Peut-être atteint-on, dans la jalousie, au plus ex-

trême plaisir, et à l'assouvissement perspicace de la plus profonde nécessité !

Pour moi, le vertige que j'éprouve à ton égard, quels en sont les mobiles ? Car la nature ne se trompe point, ô toi que j'eusse pu, il me semble, ne pas aimer ! Et je te recherche pour quelque chose d'unique, d'inconnu encore, et de certain, puisque tout être se complète par autrui, puisque tout désir est la volonté de ne mourir qu'achevé, rassasié, augmenté de nourritures humaines.

— Ô moi-même errant, absent, pensant, toi qui parles, toi qui te meus, toi qui vis hors de moi, qu'est-ce qui me fait t'approcher avec tant de candide et invincible obstination ? Est-ce une minute de mortel plaisir ou une éternité que je tente de rencontrer en toi ? Est-ce une science nouvelle, la connaissance qui ravit et rassure à jamais, ou bien un oubli de toi par toi, et la solitude enfin conquise, — la solitude paisible, sans regrets, et cette conviction que, te chassant soudain de ma pensée satisfaite, je croirais t'avoir expulsé de toute la terre, t'avoir supprimé de la surface même du globe, où l'un de nous deux est superflu, dans cet état de double et soupçonneuse unité où le désir met les êtres ?

Car, je te le disais, il y a la jalousie. Qui voudrait de tant d'efforts et d'angoisses ? La jalousie, où tout est défaite ; qui, attaquant, est aussitôt déblayée par ses ennemis et voit leur sort s'élever comme une victoire sereine ; la jalousie, monument que l'on construit en tentant de l'abattre, à qui le guet, les sueurs, les larmes apportent des matériaux solides ; incendie qui s'entretient par l'eau même, inondation que les digues exhausent et consolident. La jalousie, passion immobile, trépignant dans ses profondes empreintes, tandis que continue la vie ingénieuse et féconde ! Je ne veux pas être comme ceux qui restent sur le quai des gares, avec des visages dévastés, quand le train se met en mouvement, cahotant dans ses flancs ce grand chancellement poétique de son vacarme, de sa vapeur, de ses fumées, qui le

font ressembler à quelque monstre intelligent dans sa maladresse énorme, et qui, plein de visions et de projets, plein de soif, se dirige avec précaution, à travers la distance et l'espace, vers un abreuvoir immense.

Quand j'ai déjà si peur de toi-même, et de ce halo, de cette buée de toi que prolongent autour de ton être tes sombres cheveux courroucés, ta couleur pâle, le rythme de ton sang et ton parfum, comment n'aurais-je pas peur du plaisir avec toi ? Peur de ce terme de la joie humaine, de cette conclusion abrupte comme un promontoire qui descend à pic sur la mer ; peur de ce gouffre vague dans lequel on est ensuite précipité, qui n'a plus de but nouveau, immédiat, unique, et qui, par des chemins de langueur et de combattive mélancolie, ne se prolonge plus que vers le dépérissement et la mort.

Ah voulais-je vraiment te dire toutes ces choses, t'écrire cette lettre ? Non, je ne te l'enverrai point. J'ai eu beaucoup pitié de toi depuis des mois, sans raison, sans que cela fût nécessaire, et parce que, t'aimant, je m'aperçus soudain que tu étais mortel, que tu étais déposé dans les mains du destin, que le destin pouvait en prendre à son aise avec toi, et te presser trop fort, colombe ! – et alors j'ai pressenti ce que pourrait être ton œil voilé et ton gémissement, et ce vague regard de reproche, si poignant, quand la pupille insistante frappe comme les coups de marteau du cœur. Mais à présent j'ai pitié de moi. J'ai réfléchi en t'écrivant ; mon cœur et ma vie s'agrippaient en moi et me nuisaient comme des bêtes ennemies qui, en leurs appétits violents, se nourrissaient de mon esprit. Et voici que, convaincue par la tristesse, convertie par la résignation et le manque d'espérance, je trace ces mots étranges et je te dis que tout est bien. Je vais souffrir, beaucoup, tant et de telle sorte que je ne pourrai plus m'informer en moi-même de tes pensées, car celui dont on apprête le supplice ne se demande pas si le bourreau a autour du front quelque ombre de mélancolie. Mais je te dis que tout est bien.

Je garderai de toi l'image de la joie plénière et fugitive. On ne retient pas la joie, ces moments de foudre et de paix qui, dans leur brièveté, semblent contenir une organisation opulente et soigneuse, et avoir eu la force et la prévoyance de la création du monde.

On ne retient pas la joie ; tout ce qui est divin s'enfuit : la musique transperce en s'enfuyant ; les jours favorisés s'abattent comme des morts que visait sournoisement, dans un coin masqué de l'espace, une carabine céleste. Tout ce qui enivre est éphémère. Et puis, comment t'aurais-je aimé ? Parfois, déjà, je t'en voulais à toi de toi-même ; les baisers qui rapprochent deux visages avec la supplication enivrée de l'échange et de la turbulence meurtrière sont encore un obstacle, une interposition, pour l'amour vraiment avide. Ils ne livrent pas cette goutte de sang que chaque être réclame de l'autre pour goûter le sentiment de l'unité, de la destruction et du pacte éternel. Qui ne sait que le contentement d'un jour est troublé, le jour suivant, par le rire, l'insouciance, la distraction de l'être convoité, qu'on ne voudrait contempler que mourant, car il n'est pas d'autre union parfaite que l'agonie et la mort !

Mais peut-être en renonçant à toi ne souffrirai-je pas autant que je l'ai cru. Ô voyageur, tu demeures mon prisonnier ; éloigne-toi, ne détourne pas même la tête, ignore, si tu veux, de quel regard je te suis, je t'ai pris à toi-même et tu n'es plus que l'ombre courante de la masse de toi que j'ai bâtie dans mon cœur. Fussions-nous séparés par des continents et par le plus mort silence, qu'encore je te garderais. Celui qui est aimé ne s'appartient plus, il n'est pas en son pouvoir de nous obliger à l'aimer moins, de nous reprendre les images que nous avons de lui. Son œil lui a été dérobé quand, simple et naturel, il luisait et percevait tous les objets. Nous lui avons dérobé ce regard, et le contour mobile de sa lèvre, dont la fonction est de se mouvoir, de rire et de parler. Nous l'avons volé quand nous le regardions, arraché à lui-même lorsque nous le touchions, nous avons connu son secret en absorbant dans l'air sa voix et son souffle : et

que lui reste-t-il de lui-même maintenant, si nous l'avons, dans notre esprit, à tel point magnifié ? Nous avons conquis tous les détails de son visage, quand le désir si pieux, – pourtant si perspicace, – s'est posé sur ses traits, d'un pas subtil de l'âme, plein de précautions mais rapace ; car le désir s'abat avec turbulence et discernement, comme les oiseaux timides, tendrement affolés et dirigés par l'instinct, envahissent, sans égard, l'éblouissement du cerisier vermillon...

Et voici que, je songe que tout cela que je te dis, tu ne l'entendras point ! Que va-t-il rester à mon cœur qui t'épargne et ne sollicite pas ta réponse ? Ah ! je le sens bien, il lui restera son secourable orgueil. Et pourtant, ce soir, le crépuscule d'été est uni et glissant comme une piste préparée pour le coureur qui s'élançe vers un but désiré. Tout est bienveillant, encourageant. L'atmosphère, si tendre, est en pente vers l'amour ; le ciel charmant, d'un bleu cendrés a la couleur de te revoir. Tout est complice du cœur et offre ses facilités. Je résisterai cependant à ce divin entraînement. Oui, il me restera mon secourable orgueil. Il restera ceci à mon orgueil de me dire parfois, – car tu n'exiges pas de plus grand sacrifice que celui qui te libère, tu ne demandes tout de même pas que je meure, – de me dire parfois que tu n'auras pas connu la joie. Je me dirai que si allègre, enjouée, comblée même que soit ta vie, tu ne connaîtras pas le bonheur ; que tous les amours qui te tenteront et te satisferont ne seront que des fragments d'amour, ne ressembleront pas à cet amour immense qui s'étendait en moi et prenait toutes les formes de l'univers.

Et tandis que tu seras seul au long de ta vie étroite, heureuse ou du moins ménagée, moi qui t'aime je resterai longtemps – je ne dis pas toujours, quel vivant oserait prononcer ce mot ? – mais je resterai longtemps unie à toi par tout ce dont je t'ai frustré. Pareille à l'ascète solitaire qui se réjouit d'être étendu en prière sur le sol de sa cellule, près de la croix et de la tête de mort, pareille à la panthère qui ronronne sur l'os et la viande de son repas, je rêverai, fière de savoir que tu ne peux pas être

soustrait à mon ivresse secrète, je rêverai, – et quand même tu m'en ferais parvenir la défense, je vivrai enfermée avec toi dans le délice qui rend inutile tout l'espace, qui fait glisser un cœur sous un autre cœur invisible, et dont on se réveillerait hagard, comme de la mort même.

Mais ce n'est pas sur de telles paroles que je te veux quitter, chère âme étrangère, – car tu m'es étranger depuis que je n'affronte plus ton visage et ta voix, qui seuls me ressemblaient, sans doute, comme nous ressemble déjà le fruit que l'on porte à sa bouche et qui va se fondre en nous. Non, je ne veux pas mentir en ne te donnant pas ta part. Garde aussi de moi tout ce que je t'ai donné, tout ce que tu as pris, tout ce qui te revient. Que n'ai-je déjà fait pour toi ? Des monceaux de fleurs soulevés, et, mieux que cela, des coteaux, des montagnes, des parties du monde prises entre deux bras de géant et déposées à tes pieds ne témoigneraient pas d'un plus grand miracle d'amour que tous les mots que j'ai dits, que tous les gestes que j'ai faits. Ils pouvaient sembler sans signification, mais leur souhait, leur espoir étaient de te donner l'univers, de te faire régner sur tout l'espace, de sacrifier tout à toi. Multiple et minutieuse dans un si vaste amour, je sentais se grouper en moi toutes les forces, toutes les lois, et la sagesse, et la prudence. Des siècles t'ont aimé par ce visage contraint qui souriait près de toi ! Je ne te retire pas ces choses, ni le don aisé qu'eût été celui de ma vie, ni ce qui est pire, le don que je t'ai fait des secrets d'autrui, – la manière douce et bonne dont je t'ai parlé coupablement de ce qui m'avait été confié, la façon basse et douce dont j'ai dénoncé et trahi les tendresses des autres hommes pour moi, afin de t'apparaître comme j'étais vraiment, affranchie de tout souvenir précieux, délivrée de tout lien, et naissante pour toi. Garde cette révélation c'est ton bien, ta propriété. Sache secrètement combien tu me fus cher. Que cette fierté anime tes actes, qu'elle te donne l'audace et la confiance en toi, et la supériorité ressentie sur les autres créatures ; qu'elle te console aussi dans ces jours où, pour une peine mineure, tu dépenseras tout de même la plénitude de ta force et de ta souffrance, parce qu'il vient tou-

jours un moment où l'on souffre selon soi et non selon l'objet qui en est digne ou indigne.

— Par le souvenir de moi, sois puissant, joyeux, exubérant, et parfois réfléchi. C'est dans ta réflexion que s'est empreinte mon image, et qu'elle demeure. C'est entre ton regard et la profondeur de ta pensée, quand tu regardes intérieurement, que mon image est dressée immobile, éternelle, ayant les mains ouvertes comme la reine du ciel, et le cœur transpercé, et les pieds nus : car la reine du ciel, dans sa décence angélique, a le misérable visage de ceux qui sont venus pour donner, pour souffrir, et pour mendier aussi ; car il n'est pas de déesse qui n'ait mendié le cœur de celui qu'elle a choisi.

Et dans un très long temps, à l'heure qui viendra aussi, où tu mourras, – quand ton regard, détaché de toute connaissance, se détournera des visages familiers et inutiles pour implorer l'inconnu, qui n'est nulle part, qui est l'espace et l'imagination, sache que je suis cet espace où l'être se dissout, que, morte, je veille sur cet instant de ta mort, ombre patiente et récompensée, pour avoir, au moment du délire tendre, eu pitié de toi et de moi, honoré la componction et le sacrifice, préféré au plaisir le sentiment de l'éternité, et pressé contre mon cœur, qui défaillait de tristesse, cette parole sainte de Rousseau : « L'innocence a sa volupté qui vaut bien l'autre, puisqu'elle n'a point d'intervalle et qu'elle agit continuellement... »

L'IMPRUDENCE

... Que vous avais-je fait, que vous avais-je dit, pour que vous ayez voulu me tourmenter et détruire ma paix confiante ? Pourquoi ces paroles imprudentes, hostiles avec intention, aussi dangereuses qu'un tison manié maladroitement qui peut mettre le feu à une chambre paisible ? Il y a d'abord les flammes, l'incendie autour duquel on se hâte, on se meut, et puis les froids et calmes dégâts. Voilà ce que vous avez fait. Je ne vous donnais aucun prétexte de jalousie et de rancune autre que celui qui peut vous venir de vous-même. Vous doutez, vous soupçonnez, vous craignez toujours ; ainsi est construit votre esprit ; mais moi j'étais tranquille, satisfaite et fidèle. Vous avez eu tort de formuler cette vague et soudaine menace d'inconstance ; était-ce pour me voir souffrir, pour observer ma surprise, ma peur, et ce galop de l'angoisse qui passe dans un regard dont on chasse le confort, et qui essaie de comprendre le malheur immérité ?

Non, vous n'auriez pas dû, par défi, par dolente colère, quand nous étions dans un commun bien-être, parler de ce désir qu'un homme peut éprouver pour d'autres femmes, me décrire avec une complaisance insistante et exacte cette attraction vive, sensuelle, passagère, dont l'évocation comble et rassure si pleinement la vanité et la fatuité masculines. Oui, cette menace par laquelle vous souhaitiez me troubler et m'enchaîner davantage à vous, il est dangereux de l'avoir proférée, car, tandis que vous émettiez ces propos subits, qui ne vous séduisaient pas,

que vous me destiniez seulement comme une flèche habile à blesser, je songeais, je me taisais, et il n'est pas bon que les femmes songent à part elles. C'est ce qu'elles disent qui les adoucit, les rend meilleures, les détend, les convainc, les entraîne dans le sillage de leur propre chant, et leur dicte souvent leur noble et pure morale. Mais ce qu'elles pensent en silence, lorsqu'elles sont attaquées, est parfois strident, glacial et nuisible. Je songeais donc, tandis que votre voix nonchalante et pénétrée de mélancolie m'emplissait de visions anticipées ; et dans mon cœur, qui vous était si favorable, j'ai senti se former soudain un froid nuage où s'installait, d'un bond, l'amère vengeance. De toutes mes forces j'eusse voulu repousser cette intruse durement armée, mais elle s'était logée en moi et s'y établissait comme une sèche et permanente riposte. Mes yeux baissés, qui vous ménageaient d'instinct, qui ne souhaitaient pas vous inquiéter, contenaient, hélas ! les mille dards d'un essaim d'abeilles rué sur l'agresseur ; si j'eusse soulevé mes paupières et porté sur vous mon regard, vous y eussiez pu voir briller fiévreusement un stylet limpide, dirigé contre votre cœur. En un instant, vos paroles insidieuses m'avaient transfigurée ; je me sentais créée à nouveau, et différente ; je venais d'apprendre par vous ce à quoi j'étais préservée de penser, grâce à la candeur de l'amour. Et puis vous êtes parti, sans crainte, sans regrets, après avoir donné libre cours à d'inutiles pensées, dont le choc m'avait pourtant séparée de moi-même, de la personne bienfaisante que j'étais quelques instants auparavant. Seule, réfléchissant avec tristesse, déçue dans ma paix, je me suis connue alors en ces zones de l'âme que j'eusse toujours ignorées si vous n'aviez pas fait appel à leurs puissantes réserves défensives.

Non, mon ami, vous ne me trahirez pas : si faciles et sans poids que semblent aux hommes ces trahisons d'une heure, vous ne rechercherez pas cette diversion, cette évasion de moi, parce que vous êtes anxieux et malheureux, et que le malheur est toujours découragé, qu'il n'est point actif, qu'il ne veut rien risquer de plus, qu'il est bien empêché d'espérer, de s'appliquer, de construire ! Vous, par contre, à cause de votre imprudence,

avez donné à mon âme un élan coupable. Lorsqu'un homme comprend quelque chose aux ruses de l'amour, il l'oublie, mais une femme qui a compris se met aussitôt à agir, lentement, de toute la force subconsciente de sa sauvegarde et de ses obscures intentions. Vous m'avez fait entrevoir ce qui était possible, ce qui est irréparable, la trahison de la femme envers l'homme qui, fût-ce par tristesse, défiance ou dangereux calcul, tente de l'inquiéter, ne l'enveloppe plus d'un compact et chaleureux bonheur.

Avant de parler comme vous le fîtes, aviez-vous songé à l'éternelle bataille, même engourdie, du couple humain, à son profond tressaillement et à son inégalité ? Aviez-vous envisagé la différence qui existe entre les deux adultères amoureux, celui de l'homme et celui de la femme ?

Si cruelle et mortifiante qu'apparaisse à la femme qui aime, ou qui exerce sur un cœur sa volonté de dominer, l'intimité de l'homme avec une rivale, la nature et l'usage l'ont accoutumée aux libertés de l'homme avec la femme inconnue, à ces mœurs offensantes pour elle, mais non point dégradantes.

À la rigueur, si elle n'appartient pas à la race véhémence qui ne supporte ni diminution ni restriction, elle les peut accepter. Mais ce que saurait être la faute de la femme qui, par rancune, s'accorde sa liberté et cède à l'instinct passionné, en avez-vous mesuré l'abîme, imaginé tout le fiel ? Elle-même ne se dissimule rien de l'espèce de crime qu'elle commet. Élevée dans les lois édictées par les hommes, elle envisage de la même manière que vous le faites ce péché brutal, mystique, qui attente chez elle à la vie du corps et de l'esprit, et porte pourtant en soi le pouvoir de la continuer !

Ce péché subtil et vertigineux, elles en admettent l'horreur, elles le conçoivent comme vous le leur enseignâtes, monstrueux. Et en effet, pour vous, quel que soit le mobile qui guide vos compagnes désespérées ou perfides et les livre à l'amour d'un autre homme, il est affreux qu'elles subissent, affreux qu'elles

consentent, affreux qu'elles réclament ! Étant les plus faibles, sauf par le cœur, elles tolèrent, vous le savez bien, toute servitude en amour ; elles s'y trouvent dans leur juste et ténébreux et flamboyant royaume. Mieux que vous, elles goûtent la cruelle suavité d'un plaisir misérable, par la puissance et la délicatesse des facultés de l'âme...

— Hommes qui aimez, ne menacez pas la femme dont vous souhaitez conserver l'exclusive propriété ; ne lui dites pas ce que pourrait être votre facile et délassante infidélité, elle le sait. Dès l'enfance elle sait tout ce qu'elle espère et tout ce qu'elle redoute. Puisque vous ne pouvez pas connaître cette âme, où les visions et les sensations se sont glissées pour profiter à l'amour ou pour le léser, protégez-la, ménagez-la. Tout en elle, la sérénité comme la turbulence, est mystérieux. Les femmes sont d'abord aimantes, mais aussi elles sont fières, — non point comme il vous plairait de l'entendre, c'est-à-dire hautaines, dignes, réservées, mais s'attribuant des droits qui atténuent la détresse et restituent à leur être son intégralité. Ne leur parlez pas maladroitement, ne leur faites pas non plus vos distraites confidences ; craignez qu'elles ne puissent pas arracher ensuite de leur esprit, de leur terrible instinct, l'anxiété que vous y auriez par mégarde installée. Il n'est pas certain, bien au contraire, que dans ces rusés combats vous soyez les plus forts. Leurs ressources sont inattendues, une femme respire soudain calmement là où un homme suffoquerait ! Défiez-vous du besoin qu'elle a de n'être pas devancée sur la route de la défection sentimentale. Il se peut que, provoquée par vos paroles, et ressentant une trop vive blessure, elle veuille prévenir vos audaces, arriver la première au but détestable et consolateur que vous lui avez fait entrevoir.

Songez à cette minute de coupable amour que vous auriez amorcée, à cette profanation préparée par vous, à cette femme

précipitée avec tout l'univers qui la compose dans la profondeur de l'unique oubli !

Méditez ce que peut être pour elle cet acte inouï de destruction créatrice, qu'elle essaiera de vous cacher habilement, mais après lequel, vengée, coupable, paisible, elle sera secrètement triomphante, – et vous comme assassiné...

LA PEUR D'ÊTRE INUTILE

(SONGE D'UNE NUIT DE MAI)

Sylvie se défendait d'aimer, craignant de perdre, dans ce vertige, ce qu'on appelle la liberté, qui consiste à éprouver que l'on dépend de toute chose, mais non que toute chose dépend d'un seul visage, d'un seul être, lequel peut soudain nous annoncer qu'il part en voyage, qu'il se marie, qu'il a cessé de nous aimer, qu'il se fait prêtre, qu'il s'est résolu à ne plus dissimuler parmi ses proches, ou à vieillir, – emportant ainsi sur lui notre pensée entière, notre maison avec ses fenêtres et son horizon, notre lit et notre déjeuner. Car c'est un total malheur, et qui dépasse pleinement, que de sentir brusquement aliénées, et hors d'atteinte toutes ces grandes nécessités, parce qu'un homme est sorti de la chambre où il nous parlait, avec une humeur changée, ou sans laisser d'adresse.

Quoique Sylvie sentît obscurément que sa volonté n'avait aucune part dans les décrets du destin, lequel porte entre ses mains ailées l'amour et la mort, et les laisse choir le plus souvent maladroitement, de façon que, dans la foule humaine, chaque être soit blessé, elle gardait le sentiment que la lutte contre le désir était digne, et aussi qu'elle ne renoncerait jamais à être la factionnaire aux yeux dilatés du temps infini. Ces notions constituaient un état d'âme contradictoire, car il n'est de temps que le temps d'aimer.

Elle s'aperçut un jour combien elle s'ennuyait. La beauté du monde, qui par ses couleurs enivre comme un breuvage, et par son silence transporte autant qu'un concert ravissant, le lui avait longtemps caché. Toutefois aucun homme ne lui plaisait suffisamment depuis son mariage pour qu'elle consentît à quitter du regard ce vague espace où les promesses prolongent la jeunesse et la toute-puissance. Le plaisir de n'avoir pas encore choisi, lorsqu'on est plein de force et d'imagination, est un moment d'immensité, auquel on renonce sitôt qu'on se décide à conférer les pouvoirs de l'univers à un favori du cœur, créant ainsi un couple de lutteurs où chacun est, à tour de rôle, géant ou pygmée, et s'efforce, à travers le mutuel esclavage et le sournois combat, d'être, comme l'a dit un poète, « celui des deux qui ne va pas mourir... »

Aussi la prudente Sylvie ne se hâtait-elle pas. De telles dispositions pacifiques ne peuvent être que transitoires. On n'est pas assis sur l'âne sellé du Sort sans qu'il trotte, ou qu'il rue, ou qu'il vous renverse en avant sur son col, en allongeant le museau pour arracher dans la haie une blanche fleur d'aubépine brillant comme une étoile vanillée, ou qu'il vous renverse en arrière cruellement, en se roulant sur le dos, par indicible fantaisie, dans la poussière de la route. Voilà le Sort ! Ce jeune âne impulsif ne saurait se tenir tranquille, les pattes bien assurées, le râble fier, sa lourde tête sympathique tournée de trois quarts, comme s'il posait, avec la charge humaine qui l'incommode, devant un peintre de paysages...

*** **

Si prudente qu'elle fût, Sylvie comprit, un beau soir d'été, que son existence immobile était à la fois inique et déraisonnable.

Mais comme la crainte de changer quelque chose à son enfantine royauté l'oppressait, elle fit avec confiance, avec abandon et gentillesse un acte de foi. Étendue dans son lit, l'esprit baigné de douceur, elle joignit les mains, inclina sur l'oreiller son visage vers la fenêtre ouverte, où la nuit immense s'encadrait, petite et résumée, et prononça cette prière : « Afin que je me décide à vivre, ce qui coûte à mon cœur – ô soir d'été ! – afin que je guérisse aussi du trouble où me jette la pensée de mourir, faites, – ô vent paisible, horloge qui sonnerez onze heures au fronton de la mairie, sifflotement insouciant d'un jeune homme qui rentre tard dans la rue ! – faites, ô nuit d'été chargée de réflexion, marraine du lendemain, faites que quelque chose me soit révélé qui me semble plus cruel que l'amour et que l'anéantissement !... »

Et peu à peu, entraînée dans le sommeil par le poids de son front alourdi, comme si quelque naïade l'attirait sous l'onde en la saisissant mollement par les cheveux, elle s'endormit...

Le Songe, – le Songe lui-même, – non pas ses naïfs messagers inexpérimentés, qui brouillent tous les dessins et toutes les couleurs et installent des images vaines et angoissées sous les paupières fermées, mais le maître plein de sagesse, le Songe amical, vint alors auprès d'elle, touché par la prière qu'avait adressée à la nuit la jeune femme inquiète.

Et voici ce que rêva Sylvie, d'une manière aussi saisissante que peut l'être l'évidence, et donc l'auteur des *Pensées* nous donne la notion quand il dit : « Si nous rêvions toutes les nuits la même chose, elle nous affecterait autant que les objets que nous voyons tous les jours. Et si un artisan était sûr de rêver toutes les nuits, douze heures durant, qu'il est roi, je crois qu'il serait presque aussi heureux qu'un roi qui rêverait toutes les nuits, douze heures durant, qu'il serait artisan. »

Elle se trouva brusquement transportée dans une demeure sombre et magnifique, qu'un couple âgé déjà et sans enfants habitait. La couleur du jour ne s'épandait que dépolie par des vi-

traux laiteux sur cet étalage, qui tenait du temple et du musée. Il est à remarquer que le soleil est soigneusement éliminé des salons et galeries par les riches collectionneurs, qui repoussent sa splendeur naturelle, dispensée à tous, rivale et dévorante. Jaloux de ne mettre en valeur que leurs bibelots et le mérite qu'ils ont eu à les réunir, les porteurs d'or comptent se passer du pénétrant azur pour les beautés dispendieuses qu'ils exhibent, et qui, se trouvant ainsi privées de la joie, du mouvement, de la circulation que donne la clarté, ne ressemblent plus qu'à des rêveries en exil. L'homme et la femme, assis, moroses, dans un coin de la vaste pièce, surveillant d'un œil habitué leurs trésors, maussades eux-mêmes, et avaient l'air d'être les gardiens rétribués de tant d'émaux et d'aiguières. Ils paraissaient plus disposés à les défendre contre cette agression mystérieuse, aériennement équitable, qui plane sur les richesses entassées, que capables de les aimer.

L'homme riche, court, épais, joufflu, ne semblait pas assis, mais déposé sur l'ample et délicate bergère soyeuse où il soufflait imperceptiblement, en guise de respirer. Un siège de cuir et d'ébène, un fauteuil en bois d'acajou nettement capitonné de vert velours lui eût offert un appui commode et convenable, mais l'évasement rosé et doré du meuble royal où il abritait son embonpoint vulgaire et contrit lui donnait l'aspect d'être provisoirement abandonné dans des merveilles qu'il offensait. Sa femme, d'apparence modique et sèche, mais qui arborait sur sa figure l'initiative et l'autorité dont l'époux inexpressif paraissait dépossédé, se trouvait située – par hasard aussi – entre ces belles statues du quinzième siècle, en bois sombre et luisant, qui semblent frottées de cette huile de fleurs où se baignait Esther, et qui, anges et madones, joignent à leur virginal visage, à leurs belles mains pointues et dévotes, la déformation poétique d'une innocente maternité.

Au-dessus de la maîtresse de maison, coiffée d'un blond factice qui se lassait de l'être, s'évaporait un pastel du temps de Louis XV, divine image de ce siècle heureux et fol où les

femmes, à vingt ans, d'un coup de poudre dans leurs cheveux, tuaient à jamais la vieillesse.

Les convives, les amis arrivaient. Ni beauté, ni supériorité d'âme, ni tendresse de nulle sorte ne paraient ces ternes visages, sûrs d'eux-mêmes ; et bientôt se forma un groupe embarrassé d'abord, comparable à une ronde figée. Aucune des personnes présentes n'eût pu être accouplée à l'autre sans moquerie et dérision, tant un bienséant ennui les enveloppait, et la mort n'eût point trouvé là ces membres enlacés qu'elle recherche parfois, dit Lamartine, « pour percer deux cœurs d'un seul trait ».

L'amour était absent de cette réunion amère, – remplacé, dépassé, croyait-on, par un intérêt collectif, d'une efficacité qui se flattait sans doute d'être urgente.

Les jupes féminines, le drap des vêtements masculins reposaient et empiétaient sur des chaises déliées, où les fables de La Fontaine, en minutieuse tapisserie, racontaient, par le ruisseau, le mouton, le loup, leurs naïves et instructives aventures. Le poids de ces humains opaques arrêtait tout court ces charmants débits de soie et de laine, aux teintes rieuses.

L'hôtesse, ferme et sobre en ses propos, présidait ses familiers, et extrayait peu à peu des étincelles du cœur de son entourage. Elle s'animait, s'échauffait, enflait, semblait-il, atteignait par degrés à une passion si vive que l'atmosphère paraissait cravachée par ses syllabes tranchantes, ses regards rapides, et l'allure d'amazone de sa personne, dressée soudain dans une posture de défi et de défense.

On parlait de politique. La chose publique la poignardait. Hommes et femmes, émus, intéressés à leur tour, étaient de son sentiment, chacun avec les nuances propres à sa nature.

Si contractés étaient les visages, les phrases si ponctuées, les résolutions si enfoncées dans les physionomies qu'on pouvait croire que le bien de l'État, ses modifications, l'évolution

des lois dépendaient de ces gens tourmentés. Ils étudiaient en commun la situation de leur pays, de leur sort et de celui du monde. Une responsabilité paraissait attachée à leur cœur aisément éveillé ; d'aucuns la portaient légèrement, avec une aisance qui se renforçait de bravoure ; d'autres en assumaient la charge avec des réticences, un besoin de réflexion, de supplément d'enquête. Ils paraissaient liés, par leur choix hésitant et leur décision finale, à la brusque explosion d'un événement imminent et considérable, comme l'est l'amorce fulminante à la cartouche de dynamite.

Erreur ! Chimère ! Illusion ! Rien n'était subordonné aux propos de ces flâneurs, assidus à penser, et dupes de leurs stériles paroles. Le tempérament de ces dictateurs sans emploi s'exerçait, s'essayait, comme à un examen dont le juge eût été absent. L'hôtesse résumait par son attitude, anxieuse et cependant distraite, la somme de tant de vanité. Sylvie, en rêve, se sentait douloureusement intriguée par cette figure énigmatique, aussi demanda-t-elle au Songe ce qu'il fallait en penser.

Et le Songe lui répondit : « Elle a peur d'être inutile ; rebelle à l'amour en sa jeunesse, rebelle aujourd'hui à cet autre amour qui est de se sentir unie par toutes ses espérances, ses tribulations et ses maux, aux groupes innombrables de la famille humaine qui souffre et qui combat, elle assemble autour d'elle, dans une richesse sans bienfaits, d'autres êtres qui, eux aussi, ont peur d'être inutiles. En se séparant, chacun de ces oisifs va aller rejoindre son repas agréable et sa chambre parée ; sans cesse ils se rechercheront, ils tenteront de se rapprocher, pour dissiper leur secrète angoisse, pour fuir la détresse vertigineuse de ne servir plus... »

*** **

Sylvie, alors, vit s'évanouir ce cruel salon où l'inquiétude et l'amertume créaient un désert sans palmes et sans eau, et le Songe l'entraîna dans une demeure plus modeste, mais pimpante, frivole, où l'on s'occupait de littérature. Là régnaient l'ambition, la critique, l'envie naïve, et peut-être aussi le souhait d'atteindre un noble but ; mais l'effort n'est pas l'élan, la vertu n'est point la grâce.

On discutait ; les premières paroles qu'entendit Sylvie la jetèrent dans un étonnement offusqué. Elle n'avait jamais supposé qu'il fût acceptable de mettre en doute le génie de Sophocle, de Shakespeare, de Victor Hugo. Autant que la Grande Ourse, Régulus ou Cassiopée brillent dans la nuit, vénérables et sacrés, elle voyait luire fixement le génie au firmament de la pensée humaine ; elle croyait de toute son âme que les esprits divins, incorporés à l'éther, ne peuvent pas plus être ébranlés dans leur altitude que les astres eux-mêmes. Elle s'était, dans son enfance, beaucoup divertie en voyant dans un journal une caricature spirituelle qui représentait un étudiant débraillé, vautré dans le pauvre fauteuil de sa mansarde, un pied posé sur le poêle refroidi, la main appuyée contre son front soucieux, un livre entr'ouvert tombé à ses côtés, et qui, selon le texte qui soulignait l'image, disait : « Vais-je lire *Faust* encore une fois, ou bien écrirai-je quelque chose moi-même ? »

Les poètes qui animaient la nouvelle vision de Sylvie avaient écrit quelque chose eux-mêmes. Ils lisaient leurs compositions, nées de leurs étranges amours avec la solitude, avec l'idée de l'exceptionnel et l'insolite besoin de la gloire.

Quelles que fussent les intentions de leurs poèmes, leurs harmonies compliquées, subtiles ou opulentes, ces œuvres se précipitaient directement dans le néant. Jamais ne s'établissait par leur charme ce divin climat de poésie qui transfigure l'atmosphère et l'emplit de bénédictions, – qui tient les humains en arrêt devant le miracle de la pensée chantante, comme on voit frémir, stupéfaite, dans le printemps d'Asie, quand jaillis-

sent les jeunes iris, l'antilope aux yeux bleus. Printanier miracle de la poésie, qui impose à l'âme conquise sa saison, ses fantaisies, ses larmes, ses rires et sa volupté !

Le secret du rythme, cette mobilisation immédiate de la sensibilité, était dédaigné par ces prétentieux ascètes du verbe que Sylvie entendait, et dont l'inspiration, pareille au triste alphabet morse qui est à la fois interruption et continuité, ne formait, en se prolongeant, qu'un long trait obscur, uniforme et maussade. D'ailleurs, en ce moment, ces juges sans gloire reprochaient avec dédain à Musset et à Henri Heine d'avoir ressenti et exprimé leurs passions, ce qui les privait d'être, à leurs yeux, de purs artistes. Et Sylvie enveloppait de louanges dorées Alfred de Musset et Henri Heine ! Elle les voyait, lyriques et radieux, touristes enivrés, se croisant aux abords du pays de Bade, sur les routes de France et d'Allemagne, échangeant du fond d'un coche jaune et noir le cordial salut de leur haut chapeau évasé, de leur main tendue qui livre leur cœur, tandis qu'à chaque cahot la lune danse à la portière, dans sa pâle robe d'humidité, et qu'au-dessus du fourmillement parfumé des forêts règne la froide odeur des étoiles.

Elle les bénissait et les aimait, comme on aime mystérieusement le fiancé, l'amant, le faune, le gondolier, l'Andalou, – ces jeunes hommes éperdus qui n'avaient pas inventé leurs luxueuses amours, leurs voyages romanesques, leurs cris, leur gaîté ni leur pénétrante tristesse ! Supérieurs à qui les entend, l'un amer, l'autre candide, tous deux moqueurs, tous deux sincères, intoxiqués d'Italie et d'Espagne, pervers peut-être, peut-être débauchés, mais comme est débauché l'excès de la vie : le vin fermentant dans les premières cuves de septembre, le soleil à l'heure de midi ! Et Sylvie se souvenait aussi de leurs instants de pureté céleste, quand leur rêve de cristal capte le chant de l'oiseau, en ferme dans sa transparence, sans les contraindre, la fleur ingénue du muguet, le flot azuré d'un lac, palpitant, frais et renflé.

Ah combien Sylvie s'irritait en songe contre les débats arides de ces rhéteurs qui, par la méconnaissance du génie et leurs travaux opiniâtres, décelaient leur peur d'être inutiles !

Tout en rêvant, elle détourna mélancoliquement la tête, et son attention se fixa soudain au mur du salon, sur un tableau qui semblait, comme elle, la victime vivante et passive des condamnables conversations.

— La beauté des choses immobiles se confie abondamment aux regards respectueux ; elle se désagrège par calmes ondes successives, et s'élève vers les yeux comme montent d'un parterre les couches de parfums, — effluves incessants qui pourtant, en se détachant, n'épuisent pas la prairie... Que représentait cette toile dont l'âme silencieuse, en s'exhalant, se révélait si tendrement à la triste Sylvie ? — Un ciel d'une pureté incorruptible : bleu, lisse et dur. À droite, à gauche, un nuage dense et léger s'était formé, et ils demeuraient là tous deux, blancs chérubins, pour contempler curieusement la longue et plate turquoise du ciel. Un bâtiment modeste et régulier, hâlé par le soleil, reposait sur le sol désert. Il semblait sans désignation, dans sa magnifique solitude. Il eût pu représenter quelque hôtel de ville, cuit comme une poterie, dans une sous-préfecture des environs d'Angoulême ou d'Arles, ou bien une poste somnolente, d'aspect monacal, où la correspondance et les colis, si rares, font sursauter le receveur ; mais Sylvie, rêveuse, pouvait également évoquer, en le regardant, la terre sèche d'Espagne, qui touche le cœur comme un briquet et allume un poétique incendie, ou l'Afrique même, en son état de sieste éternelle : tant est abondant, dans son tranquille récit, le simple et divin Corot...

C'est alors que, transportée rapidement par le Songe hors de ce salon pédant, la naïve Sylvie faillit commettre une erreur coupable. Déçue par la parole, elle inclinait à croire qu'elle est le plus souvent vaine ou nuisible, — elle venait d'en faire deux fois l'expérience ; aussi, lorsqu'elle passa, en rêvant, à travers les

nobles salles des Écoles où la sagesse, la conscience, la pensée libre s'expriment par la voix des hommes les plus chargés d'amour, elle balbutia, endormie : « Ils parlent parce qu'ils ont peur d'être inutiles... » Mais le Songe se récria : « Oh non, pas eux, dit-il. Ne te méprends pas, chère fille, sur cet amour puissant, actif, d'un seul pour tous, sur cet usage sacré du verbe, qui a tout commencé et qui soutient le monde. Ici les mots sont saturés de sens, comblés de siècles, et, dans un mouvement aussi naturel que celui des astres, ils entraînent l'esprit vers l'avenir. Ces hommes au versant de la vie, dont tu entends les paroles, se réjouissent inépuisablement. Ils savent, ils enseignent, et, – modestie passionnée, – ils apprennent toujours. Ils sont des lieux de résurrection, et plus encore d'espérance. Oublieux des circonstances, de la fatigue, de la gêne, ils possèdent l'univers des faits et celui des vraisemblances futures. Ils mourront à peine, ayant consenti à servir les temps prochains et le temps éternel. Ayant tout aimé, ils aimeront sans terme. La nature est multiple à leurs yeux enchantés ; le myosotis qui, comme un ciel souterrain, jaillit en avril de la terre d'Occident, leur restitue, par un tendre parentage, la sauge de Virgile et le cytise de Méléagre. Dans leur âge avancé ils sont aimés des nymphes, dépêchées vers eux par les rayons des bibliothèques, où sont logés les romans des dieux. Le rêve est la récompense du labeur vaste et probe ; laissons-les parler, Sylvie, à leur auditoire fervent ; ils racontent par amour, persuadent par l'exemple, et n'enchaînent que par la liberté... »

*** **

Et déjà, Sylvie, endormie, était convaincue que l'amour seul, quelles que puissent être ses douleurs, ses déceptions et ses tragédies, valait la peine qu'on lui vouât sa destinée, puisque tous ceux qui l'avaient méconnu ou qui en étaient abandonnés

erraient désormais sans but, aiguillonnés par la peur d'être inutiles.

Mais elle se demandait encore, et anxieusement, pourquoi l'on mourait. Elle trouvait la mort cruelle, injuste, absurde...

Et voici que le Songe l'introduisit dans une chambre sans lumière, où la fenêtre ouverte laissait s'avancer la nuit d'été, éclairée d'argent par la lune au disque penché. Dans un lit gracieux, une jeune femme était étendue, tranquille, le visage embué, respirant lentement ; ses mains reposaient tout ouvertes et consentantes sur le rose satin des couvertures : mains abandonnées, pareilles aux membres paisibles des bêtes endormies, car les mains humaines ont trop combattu avec le sort pour jamais pouvoir ressembler à la paix.

« Ah ! – demanda Sylvie, – qu'a donc cette créature touchante pour paraître à la fois si démunie et si comblée ? » Et le Songe lui répondit : « Elle a perdu l'homme qu'elle aimait ; la mort le lui a ravi. Elle a accepté de n'être bientôt plus ; ne la dérangeons pas. Son pâle amant glacé lui a transmis un flambeau éteint, qu'à son tour elle rejette. Elle a languie de jour en jour depuis la séparation funeste, luttant instinctivement pour surmonter sa détresse, mais la voici qui doucement s'épuise. Démente dès qu'elle vit la sombre pâleur de son ami inanimé, elle le devint davantage lorsqu'elle dut l'abandonner à la terre. Néanmoins elle fut courageuse ; elle a regardé quelque temps, longtemps, pendant des semaines, du côté des nuages, dans l'espace étoilé des nuits, dans le bleu matin de juin, qui roule radieusement son énorme vague d'azur ; elle a écouté l'oiseau se réjouir par petits cris sur l'arbre résineux, aux vertes pointes, de la forêt ; elle a vu l'haleine des rivières voiler les prairies ; elle a contemplé l'univers qui fut, d'endroit en endroit, leur lit de plaisir ; – mais en ce lieu, en un autre lieu, en aucun lieu, elle n'a plus rien perçu de son ami.

« En ce moment, elle est emplie d'une ivresse muette et légère qui est son agonie. Elle songe à ce mort et se félicite de mourir, car elle veut lui ressembler.

« Elle ne croit pas qu'il est au ciel, elle ne peut imaginer des ailes à ce vivant disparu, qu'elle a connu robuste et fier, volontaire, agissant, puissant. Elle a trop bien vu, elle qui l'aimait, que l'on portait dans la terre ce corps qui s'emparait d'elle, dont elle fut la proie joyeuse, le jouet palpitant. Elle sait bien qu'il repose dans l'étrange demeure du sol, voué à l'infinie faiblesse, vaincu, bafoué par l'insolente vie ! C'est de ne partager pas son sort qui a déchiré son cœur. Elle aspire tellement à être semblable à lui que la mort ne lui est plus néant, mais calme et divin rendez-vous ! Ne la dérangeons pas, Sylvie, c'est une personne qui est en train de devenir heureuse... »

*** **

Et Sylvie comprit que la mort peut être douce, et qu'elle est souvent bien nécessaire.

Elle sommeilla encore jusqu'au matin, sans plus rien distinguer sous son front engourdi, car le Songe qui enseigne, et qui l'avait instruite, ayant accompli sa tâche, s'en était allé porter à d'autres dormeurs sa science forte et sereine.

*** **

Sylvie fut contente et paisible tout le jour qui suivit, – un jour de clair été où le ciel a ses trois teintes onctueuses : azurée, rose et dorée. Au moment où le soleil décline et condescend à visiter les maisons, en frappant de ses rayons furieux les vitres qui semblent éclater en brisures d'argent, Sylvie reçut, comme

fréquemment, la visite d'un jeune ami. Elle avait beaucoup de sympathie pour ce charmant visage où le profond regard était pesant, chargé deux fois de toute l'âme ; elle avait toujours entendu sans ennui la voix vivace où se précipitait l'intelligence. Mais voici qu'elle ne ressentait plus pour cet ami d'amitié... L'amitié, mot affreux, sentiment détestable entre un jeune homme et une jeune femme ! L'amitié, gêne secrète et constante, défiance inavouée, infructueux essai ; en somme indifférence courtoise, manque d'accord, erreur et tromperie ! Non, elle n'avait plus d'amitié pour lui, – elle l'aimait. Précédé de leurs troubles et d'hésitations, l'amour naît comme l'aurore. L'étonnement que cause sa palpitation brusque et flambante dépasse en muette jubilation les larges clartés de midi. Il y a vraiment une seconde où l'amour se propose au cœur des femmes, où il les invite sans violence, semble-t-il ; c'est plutôt une interrogation, des moyens déférents et délicats d'investigation ; on peut croire qu'elles sont libres d'hésiter, mais bientôt elles consentent. À quoi ? À l'énigme. Elles ont consenti à l'atmosphère, au mystère mal défini, aux sollicitations colorées, parfumées, bruissantes ; ensuite tout autre assentiment n'aura plus la même candeur, le même élan de sacrifice et de vaillance. Quand ce moment timide est franchi où la nature, telle une mère joueuse et rusée, les a conseillées, rassurées – car il faut les rassurer, tant l'innocence du cœur féminin et sa farouche tristesse chaque fois se recréent, – elles sont douées subitement d'astuce et de vertus qui formeront leur invincibilité.

Elles possèdent alors un bonheur fou d'espace, mêlé de gloire vaporeuse. Elles connaissent le changement de pas de ceux qui descendent les degrés d'un escalier de pierre et, pénétrant dans une embarcation, ont soudain sous leur pied le clapotement aventureux des vagues.

Chancelantes, installées cependant sur un nouvel élément, les voilà heureuses, sans savoir encore pourquoi. Le bonheur se ressent avant de s'éprouver. Cette nuance si fine est pour elles

immense. Elle contient cette part d'infini qu'elles ne retrouveront, plus tard, que dans la douleur.

*** **

Le jeune homme aussi avait sincèrement nommé amitié le sentiment qui l'attirait vers Sylvie ; mais le plaisir qu'il ressentait en sa présence, l'animation fiévreuse de sa vie et de sa pensée dès qu'il respirait le même air qu'elle, la certitude de ne rien désirer d'autre que le parfait enchantement de savourer son attitude et sa parole, non, cela n'était pas de l'amitié, c'était un échelon de l'échelle des Anges, où le jeune homme, agile et vigoureux, se tenait solidement, respectueusement, chastement, sans avoir l'idée de consulter l'heure, et parce qu'il en avait la force encore ! Mais Sylvie se sentait pressée par des voix intérieures. Elle éprouvait qu'elle aussi se trouvait sur l'échelon, mais qu'elle s'y trouvait moins à l'aise que lui, et elle connut une sorte d'irritation et de peur à l'idée qu'il se maintiendrait longtemps peut-être dans cette posture, où, lui, se sentait heureux, et où elle commençait à chanceler. La nerveuse, sensible, impatiente Sylvie comprit avec son sûr et enfantin orgueil que le beau regard de sombres prunes ensoleillées, que les belles lèvres brillantes, que les mains fines et vivaces, qu'elle considérait avec une détresse méditative, ne bougeraient pas si elle ne leur en donnait formellement, — mais comment, ah ! comment ? — l'autorisation.

Elle avait à choisir entre deux manifestations inopportunes, entre le rire intempestif et les larmes inexplicables. C'est à de tels inconforts que les femmes, si délicates, se voient réduites ! Rire, c'était mieux. Douloureux rire, contraint, aigu, sottement ironique, et malséant ! Et ce rire se déployait comme l'eussent fait des sanglots, afin de délivrer un cœur pudique, à qui l'univers donnait une mission nouvelle.

Le jeune homme regardait avec stupéfaction et sévérité ce fol égarement de son amie respectée. Il se crut auprès d'une enfant malade, car son âme grave et déférante n'admettait pas la tentation. Il cherchait à rendre service à Sylvie, et s'en jugeait bien incapable. Il ne comprenait rien à cette subite explosion. Maladroit et sagement intentionné, il prit les poignets de Sylvie, – il l'immobilisait de toutes ses forces, lui faisant mal sans s'en douter, désireux d'arrêter cette source du rire, aussi inquiétante pour lui que le sang qui jaillit d'une artère ouverte. – Double surprise de l'innocence ! Recul effrayé de la passion qui s'ignore ! Refus de l'âme, et pourtant les mains heureuses qui demeurent accouplées ! Ils avaient, gladiateurs naïfs, affronté leurs forces, ils s'étaient tenus l'un l'autre dans un effort hostile, dans un débat sans complicité, mais qui devint immédiatement, par un choc délicieux et triste, une mutuelle et foudroyante faiblesse ! Ces mains nouées, qu'une tentative d'autorité et de guérison avait fait s'aborder, comment, à présent, les défaire ? Quel éclaircissement Sylvie pouvait-elle donner, sur ce rire plein d'aveux, au jeune homme dès longtemps séduit, et qui constate, confus, sa vérité ? Ils se sentaient seuls au monde, élevés au-dessus de tout ce qui est, jetés en haut, filialement dévoués au sort.

Et Sylvie, logique dans l'ivresse secrète, dans la divine pâmoison, ne blâmait pas ce rire nécessaire, – première et ingénieuse étape sur le chemin des résolutions, – et par lequel elle avait attiré sur elle l'énergie et la colère enivrante du jeune homme irrité. Cependant les pauvres enfants, pénétrés de trouble et d'étonnement, laissèrent se dénouer leurs doigts, qui se communiquaient, par un feu tendre et confidentiel, leur vie profonde, et chacun se retrouvant soi-même sentit peser sur lui le joug d'une si bénigne mais première faute. Ils baissaient la tête l'un près de l'autre, n'osant pas s'interroger, renseignés et vaincus par un moment de lutte intègre.

Ah ! si la puissante Sylvie, en cet instant, n'avait pas voulu inconsciemment, au delà de la vie et de la mort, le bonheur

pressenti, son compagnon, lourd de regrets et de honte, sombrait dans d'infinis scrupules !

À quels excès de repentir peut se porter un jeune homme épris, vis-à-vis d'une femme fragile, et qu'il vénère ! Peut-être celui-ci, rentré dans sa demeure solitaire, eût-il, après une nuit de pleurs, de convoitise et de refoulement, écrit à Sylvie une lettre d'adieu, – une de ces lettres jugées sublimes, et qui, par leur probité décevante, leur ingénue loyauté et leurs fats conseils infligent au cœur féminin une blessure déchiquetée et maligne, comme le ferait un coup lancé par le canif ébréché d'un collégien ; peut-être eût-il, dès le lendemain, gagné Marseille, et de là sauté à bord d'un paquebot partant pour le Sud ; peut-être, là-bas, brûlé de fièvres, eût-il usé son existence aux Comptoirs des cafés et de l'ivoire, cependant que, de temps à autre, sifflent les balles sournoises des guérillas indigènes peut-être, enfin, résistant à tout appel, ne fût-il jamais revenu !

Sylvie envisagea, en une fraction de seconde, tous ces projets chevaleresques, toutes ces effroyables probabilités. Une force immense logeait en elle, et la notion immédiate que tant de preuves héroïques et lointaines d'un noble amour n'avaient rien de commun avec sa tendresse prompte et certaine : elle prit la direction de l'aventure naissante, – pilote ivre mais circonspect. Il se peut même, – qu'en savons-nous ? qu'une fine et grave moquerie, plus brève que la lueur de l'éclair, ait traversé son esprit contemplatif et sa passion sérieuse, qui la soulevait hors d'elle-même, insouciant de tout risque, immunisée désormais contre les dangers et la mort.

*** **

L'homme est plus craintif que la femme, et, selon l'immortelle parole, « il cherche à persévérer en soi ». Il se défie, malgré de violents désirs, de ces flèches de l'amour qui non seu-

lement blessent le cœur, mais qui traversent le cerveau, et clouent au poteau, par la tête, un homme libre, conformément au supplice infligé par les sauvages à leurs pauvres condamnés. Mais que pouvait contre Sylvie, en ce soir d'été laiteux, éclairé par la lune rêveuse et par les veilleuses blanches des pétunias du balcon, – que pouvait le fier enfant au beau regard ? L'embarras du couple ému fut tendre et triste. Ils se contemplaient désespérément, ne sachant où trouver l'âme. Comme deux coupables d'une faute inconnue, comme deux orphelins, ils pleurèrent ensemble, non point à distance, mais dans les bras l'un de l'autre, sur une tiède épaule nue où Sylvie, la manche abaissée, avait installé son séduisant ami. Elle lutta contre la lutte du jeune homme réservé aussi longtemps que ce fut indispensable, et après avoir été l'organisatrice confuse et audacieuse de ce complot sacré, elle accepta, – elle dut bien accepter, – malgré l'ahurissement que lui causa une pareille frénésie, le délire inattendu et enfin déchaîné de son compagnon, qui ne tint plus aucun compte d'elle, qui se délivrait de toutes ses pensées, de toutes ses forces, de tous les antiques aïeux de l'homme accumulés en lui, sur le cœur suffocant de la jeune femme, et qui lui aurait arraché l'âme s'il en avait éprouvé l'envie.

Elle ne se plaignait de rien, et même ne se sentit pas le droit de se plaindre jamais. De combien d'années de servitude, d'esclavage, de sollicitude, de soins du cœur et de pleurs cachés les femmes ne paient-elles pas la minute décisive de leur amoureuse autorité ?...

*** **

L'horloge sonna onze heures au fronton de la mairie, le passant habituel qui rentrait tard sifflotait avec insouciance dans la rue silencieuse ; tantôt soupirant, tantôt frais et court, le vent aromatique se balançait comme un parfum agile entre la lune et le balcon en fleurs.

Les deux amants satisfaits, las, épuisés, faibles jusqu'à la mort, demeuraient sans parler, étendus côte à côte.

Le jeune homme appliquait durement son beau visage farouche contre l'épaule délicate où il avait été vaincu, et dont il disposait désormais autant que s'il eût pu y tracer, d'un fer rouge, la marque des forçats. Sylvie, épanouie, conservait une immobilité extatique, sa pensée qui, d'ordinaire, bondissait, ne connaissait ni oscillation ni vacillement.

Une constante heureuse s'était établie dans son esprit : rien n'y bougeait. Elle vivait comme l'oiseau plane, comme se tiennent immobiles, dans le tiède satin de l'eau, les ablettes argentées. Le temps s'était arrêté pour elle, ou du moins se prolongeait uniformément, créant la paix et l'infini.

Dans son rêve puissant, des images s'installaient, contenues et repues. Les paysages parcourus pendant tant d'années privées d'amour, et à qui elle avait demandé en vain, avec un sanglot du cœur : « Pourquoi êtes-vous si beaux ? Que me donnerez-vous ? Si vous ne pouvez descendre, aidez-moi à m'élaner ! Ah ! que je sache votre secret ! » Ces paysages succulents, elle les avait étreints, elle les avait bus et mangés sur ce visage qui semblait préparé pour elle, tant il était conforme à son goût, organisé pour la ravir, et pareil à la fleur du magnolia pour celui qui, à toutes les autres fleurs, préfère la fleur du magnolia.

Si l'on peut croire que la tendresse, chez Sylvie, était inférieure à sa frémissante passion, il reste à confier que depuis cinq heures de l'après-midi, déjà, il n'était pas un instant où elle n'eût souhaité de mourir pour son ami. Si puissante est la cessation d'une sympathie affectueuse !

Par la fenêtre ouverte l'espace prenait possession de la chambre heureuse ; l'air nocturne embaumait comme un noir oranger, il apportait en palpitant l'allégresse et l'approbation de l'éther et des mondes aux deux enfants courageux.

Quand ils se quittèrent, se soulevant d'un divan où les retenait captifs, sous sa résille immatérielle, l'émanation des âmes amoureuses, ils n'eurent pas besoin de se dire qu'ils se retrouveraient le lendemain, et dans des conditions analogues, car ils savaient tout, pour le moment, de leurs pensées.

Certes, les tentatives de l'expérience, et sa réussite, avaient été rudes pour Sylvie ! L'orage, la houle, la tempête, le calme même, où se reflétait l'univers, avaient dépassé tout ce qu'elle avait pu imaginer ; et pourtant cette nuit-là elle dormit tranquillement, l'esprit enveloppé d'épaisses et bienveillantes ténèbres, et sans être visitée par aucun songe...

L'ADIEU

... Non, mon enfant, ne te tourmente pas pour le mal que tu me fais ; ce mal est-il si grand, doit-il à ce point te bouleverser, – je ne le pense pas. Et, si tu veux, examinons ensemble cette situation nouvelle que tu me crées par l'annonce inattendue de ton raisonnable mariage. Parlons-en, mon petit. Et d'abord, crois-tu bien que c'est la première fois que je te console d'une peine que tu me causes ? Oui, cette peine-ci est une peine massive, qui est tombée sur moi comme un rocher, roulée par ta douce main, qui ne veut pas blesser, pourtant. Mais que veux-tu, tu as ta famille et l'avenir, et ce mariage est sensé, on te l'a fait comprendre, tu l'as compris.

Mais ce n'est pas cela que je te disais tout à l'heure, mon chéri, je te demandais si vraiment tu croyais que c'est la première fois que je viens te consoler pour un chagrin que tu me causes. Tu ne sais donc pas ce que c'est qu'un amour qui a forcé un être à se défaire de soi-même pour ne plus penser qu'à l'autre ?

Quand tu reposais dans mon bras, étendu de toute ta force aisée, ta tête collant à moi tes cheveux aux beaux épis d'ébène, luisants comme l'ardoise après la pluie, et que tu semblais riche de ta grâce paisible, de ta fatigue vite réparée, de ton silence intelligent, je penchais sur toi mon regard qui connaît tout le destin, et je te consolais de ta jeunesse, qui avait son indécision, son poids frêle encore, sans certitude de lendemain, de puissance et de perfection. Je te consolais en silence de ce tremble-

ment de l'esprit juvénile, de cette interrogation qui n'a pas encore de réponse du sort, et tu avais confiance en moi, tu grandissais sur mon cœur, tu me remerciais par tes étreintes. Et alors déjà je souffrais de toi, tu me faisais beaucoup de peine, mon amour, par ta jeune vie qui m'aveuglait comme une persistante aurore, par ton ignorance du malheur possible, ton incapacité ingénue et loyale de compassion, par ta spontanéité d'animal sans tache, qui possède avec innocence un visage baigné par le vent de l'aube et la rosée du gazon. Cette matinale fraîcheur de ta personne, que ne parvenaient pas à ternir, un seul moment, ma violence et la tienne, elle me comblait le cœur et le déchirait. – Te le disais-je, mon enfant, à toi qui étais moins transporté que moi parce que tu ne donnais pas autant ?

Non, je rajoutais à ton être une part encore de mon cœur, je te parlais jusqu'à ce que tu fusses rassuré sur la vie et sur le bonheur, qui te troublaient par leur munificence, et j'étais récompensée de ce don épuisant, j'eusse été récompensée de ma mort par tes traits ensoleillés où la paix angélique transformait la passion heureuse en une vertu céleste. Jamais tu ne sauras autant que moi combien c'est joli, mon amour, un visage reconnaissant !

Oui, tu étais scrupuleux dans la vie, tu croyais souvent m'avoir négligée, tu avais tout un code de politesse profonde qui communiquait avec l'âme, tu devinais mes susceptibilités que je croyais te bien cacher en me les cachant à moi-même, mais c'est vrai que je me modifiais afin de t'épargner le souci de trop penser à moi, d'être affairé à cause de moi, toi qui es un peu distrait, et embarrassé aussi par la rapidité de l'heure. Alors, tu vois bien que, si forte que je te semblasse, je me défaisais doucement, fil à fil, afin d'être, avec mon cœur puissant et à craindre, menue, légère, allongée comme cette pièce de mousseline des fables, si fine qu'elle passait à travers l'anneau d'un enchanteur. Mon cœur rétréci pouvait passer par l'anneau de ton doigt aiguisé.

L'anneau de l'enchantement, qui lie avec franchise le sort de deux êtres, nous ne pouvions pas l'échanger. Le destin n'avait pas pu envisager cela, mais on aime bien quand on aime en dehors du bonheur, de l'espérance et du futur.

Car tu ne penses pas, mon chéri, que j'aie été heureuse avec toi ? J'ai été occupée de toi au delà de moi-même et des mondes, c'est bien autre chose que le bonheur, cela ; le bonheur ferait pitié à qui connut bien le dévouement ! – Dévouement austère, soupçonneux, fringant, du cœur passionné à qui incombe une tâche sublime : veiller sur une étoile dans le ciel, l'avoir choisie parmi toutes les autres la reconnaître pour la plus brillante, la chérir comme étant seule à constituer l'harmonie universelle, trembler pour sa palpitation délicate, inquiète, au début léger des soirs, la vénérer pour sa course, sa hardiesse et son éternité, – voilà, mon enfant, ce que fut mon attentive fixité, ce que fut mon dévouement. Tu ne penses plus maintenant que j'étais heureuse ? Console-toi, tu ne me donnes pas beaucoup plus de tristesse aujourd'hui, par la nouvelle de ton mariage enfin décidé, que tu ne m'en donnais, dans ta gentillesse infinie, en respirant.

Je sens bien, à travers ta lettre qui t'exprime mal mais qui te dépeint, que tu as peur que je tombe malade, et peut-être – cela tu n'oses pas le dire, parce que tu es modeste et que tu gardes naturellement la mesure, – et peut-être que je dédaigne de faire attention à moi, que je me dispense de vivre. C'est vrai, mon enfant, mais ce n'est pas d'à présent que tu m'as désaccoutumée de la vie. Du jour où je t'ai rencontré j'ai renoncé à elle, je ne lui demandais plus rien pour plus tard. Ce que l'on appelle vivre, c'est attendre au delà d'aujourd'hui et au delà de l'être qu'on aime des formes nouvelles et plus exaltantes de la passion, une autre chance, un autre amour.

Quand j'ai vu pour la première fois l'émail de ton regard brillant fixer mes yeux et palpiter contre eux comme un vibrant papillon, quand j'ai eu cet éblouissement, j'ai compris que je

consentais à mourir ; je me suis dit : c'est fini pour moi, je ne veux plus rien, je n'ai plus rien à tenter désormais, mon temps s'achève. C'est de ce moment divin et triste que date mon déclin, mon abandon à la fatalité, mon désarmement.

Tu ne vas pas croire, mon chéri, que tu en es cause ? Il faut bien qu'il arrive un moment où l'on aime ce point de perfection qui ne sera plus suivi d'une fortune supérieure.

Quelquefois cet état d'absolu s'empare des êtres dans leur plus jeune jeunesse, et alors ils ont tout possédé au commencement, ils vieillissent avec rapidité, ils sont voués ensuite à la curiosité, à l'étude, à l'ambition, mais ils sont à jamais déçus de l'amour non pareil.

Tu vois que tout s'arrange plutôt bien pour moi, puisque je me suis quittée bien avant que tu ne me quittes. Et puis, mon chéri, je t'aimais avec un appétit de l'âme et du désir qui prenait toute sa part avec soin et abondance ; mais n'attendant pas de toi une ardeur qui s'égalât à la mienne, je te trouvais prodigue dès que j'entendais le son de ta voix, dès que je respirais ton arôme qui était pour moi visible et dense comme le pétale des fleurs de l'oranger. C'est quand celui qu'on aime est pareil à nous, quand il a les mêmes forces et les mêmes flammes, que l'on provoque le combat, que l'on se mesure, que l'on exige, que l'on veut être vainqueur. Mais j'étais vaincue aussitôt, puisque tu étais faible et que je t'aimais. Je ne te demandais rien. J'observais les facultés de ton cœur. Quand elles me décevaient, je constatais ta fragile bonté, elle me ravissait encore ainsi, et peut-être, mon enfant, te dois-je cette grâce insigne, cette demi-guérison de mon âme turbulente, de m'être mise peu à peu au pas de ta démarche restreinte. Tu diminuais parfois en moi le sentiment du sacré, et tu précipitais ma hâte à faire d'une journée seule un cycle parfait et sans espérance.

Si je t'avais aimé moins, si j'avais laissé sur toi tout le pollen scintillant de ton visage, je serais aujourd'hui comme un jardinier qui a négligé de recueillir des graines précieuses et laissé se perdre une divine saison, mais, mon petit, l'impétueux amour est dévorateur, je t'ai pris toi-même avec une activité sombre et enjouée, comme on voit les moissonneurs s'empres- ser dans les blés, dans les oliviers, dans les vignes, dans les baies d'airelles et les jets de houblon...

Maintenant, établissons ensemble combien tu es déraison- nable en te tourmentant pour moi ! Pouvais-tu ne pas m'annon- cer ce mariage, ou bien le repousser ?

Non, je ne trouve pas que tu sois cruel ; tu sais bien que je n'ai jamais été un juge sévère pour toi ; je méconnaissais tes torts : l'amour cherche toujours à réunir le plus d'excuses pos- sible, pour souffrir moins ; mais vraiment ce sont tes qualités qui, cette fois-ci encore, frappent mon esprit et m'émeuvent. Tu cèdes aux longues prières de tes parents, tu es resté leur enfant craintif et déferant. Tu les aimes ; tu es bon. Puisque tu les aimes et que, pour ne pas les contrarier trop fortement, tu con- sens à un mariage que le temps te dispensait de conclure si vite, c'est que la tendresse et le respect parlent fort en toi, et le besoin de ne pas voir s'altérer d'un souci obstiné le visage de ta mère souffrante. Peut-être n'y aura-t-il de sacrifié dans tout cela que ta femme. Mais je ne la connais pas, je ne puis pas penser à elle, je ne me la représente pas, et sans doute aussi puis-je ne pas l'aimer, – ne l'aimer jamais.

Tu dis que tu auras encore besoin de moi dans la vie ; je le crois, mon chéri ; pas tout de suite, probablement, pas ces mois- ci où tout est neuf pour toi et va te donner l'illusion, dont on a besoin même à ton âge, que l'on renaît plus fort, plus dispos, dans une ère de prospérité jaillissante ; mais plus tard, un jour,

je ne peux pas savoir à quel moment, – un de ces jours où tu serais toi-même sans les autres, toi tout seul, toi borné à toi, – oui, certainement, tu auras besoin de moi.

D'abord tu auras besoin d'autrefois, parce que c'était la jeunesse, car il y a, même dans la jeunesse extrême, un moment de jeunesse plus grande, de jeunesse qui fut, et on veut ravoïr cela, on ne veut pas s'en passer. On fait des voyages de l'esprit avec toutes les forces de sa mémoire et de son cœur pour se ré-installer dans cette douce époque précédente, qui a cessé d'être entachée d'ombre et de hasard pour devenir immobile, fascinante et bien ordonnée, comme un portrait réussi.

Et puis surtout, mon enfant, qui pourrait te consoler ? Si charitable que veuille être pour toi la vie, elle ne t'épargnera pas quelques-uns de ces instants terribles où, sans compagnons, sans secours, sans écho, faisant soudain l'expérience de l'implacable aussi nouvellement que la fit le premier homme devant le premier mort, tu jetteras sur le destin, les événements, l'horizon, des yeux hagards, emplis d'une âme horrifiée, et qui veut fuir. Où aller, mon petit ? Dans la douleur, il n'y a nulle part où aller, c'est même cela qui constitue la douleur. On est retenu sur le lieu étroit de sa catastrophe par un invisible bourreau qui vous force à constater, à contempler l'inacceptable, et ne vous laisse pas ignorer qu'il n'y a pas de réparation.

C'est à ce moment que tu sauras profondément que j'existe, et tu me réclamerais par terreur et tristesse, et sans joie aucune, parce que le malheur emplit nos deux yeux, nos oreilles, notre voix et ne laisse plus rien de libre, et n'a pas de pensée concurrente. – Tu pressentiras seulement que je puis te consoler. Et il n'y a pas de raison pour qu'on aime déjà l'être qui va nous consoler, puisque la consolation c'est un secours que nous réclamons à l'heure la pire de la souffrance, et qu'on l'exige comme un médicament qui, participant par son réconfort de la détresse qui rappelle, semble, dans une certaine mesure, fallacieusement

complice de la calamité. Mais on en a besoin, on a bien besoin d'elle, et c'est une grande chose le besoin, – c'est la seule chose qui existe encore auprès de la douleur.

Tu ne m'en veux pas de cette rêverie triste et prophétique qui s'empare de moi en ce moment et qui m'aide à concevoir que je vais être séparée de toi pour un temps que rien ne précise ? Tu comprends qu'il me faut joindre à cette idée du passé une vision de l'avenir, afin de ne demeurer pas dans l'instant actuel, où je me sens chassée de la vie sans qu'aucune parcelle du monde soit destinée me recevoir ?

Donc, tu reposeras encore dans mes bras, mon enfant, comme jadis, comme en ces jours heureux qui finissent à peine, – comme hier ! Tes paupières seront closes et respirantes, teintées de cette douce lumière qui semble filtrer du regard et les baigner d'une humidité dorée ; je me tairai, la bouche appuyée sur ta tempe, ambrée comme la chair des melons d'Espagne. Ma main sera nouée à ta main tranquille, paisiblement, avec cette solennité d'un muet contrat, – avec ce solennel aspect qu'ont les livres frappés de sceaux précieux, qui contiennent le traité d'un peuple avec un autre peuple. – Je mettrai toute mon âme et ma sagesse et mon intuition rapide, et ma patience, à te consoler, et je serai d'abord devant toi comme si je n'existais pas, main seulement comme une figure quelconque qui cache le vide et empêche de mourir. Il y aura beaucoup de jours arides, beaucoup de jours inutiles, des espaces de sécheresse et de désert sans souffle, et de l'amertume pour toi et moi, et ton irritation sans précaution pour moi, et mon cœur blessé à une même place, et qui s'incurve sur un point comme le fruit qu'un doigt a trop longtemps palpé. Et c'est après tout cela seulement que, lentement, peut revenir le bonheur, un peu de bonheur ; encore un peu de bonheur pour moi, avant le moment de mourir...

LA MEILLEURE PART

Pendant près de cinq années ils avaient vécu tous les trois dans la profonde amitié d'une ressemblance acquise peu à peu en commun, d'un secret aisé et d'une franchise souvent naturelle. Marié dès sa jeune jeunesse, l'époux était sincèrement séparé des sentiments de sympathie et de tendresse qu'avaient pu lui procurer ses fiançailles et le début de son union ; il en était éloigné d'une manière définitive, courtoise, affectueuse, qui laissait subsister l'intérêt amical, de spontanés égards, et peut-être de rares et consciencieuses étreintes. Une barque qui se repose à l'ancre à quelques mètres de la jetée, et qui forme ainsi avec le rivage un groupe intime et paisible, peut donner l'idée d'un ménage où la fixité demeure sans être établie sur l'amour. L'épouse, que la situation éminente et officielle de son compagnon maintenait dans un état de fierté et de servitude à quoi elle ne démêlait rien, tant avait d'acuité sa hantise amoureuse, vivait de ses souvenirs des lacs italiens, de la saveur interrompue du bonheur pour lequel elle avait été si brièvement conviée, et son attachement à ses parents s'exaltait désormais du sentiment de la déception confuse qu'elle leur cachait. Couverte de leurs pleurs heureux et pleins d'orgueil, elle avait passé, le jour de ses noces, de leurs bras vaniteux aux caresses protectrices, puis négligentes et sans chaleur, de son mari, hôte inconnu. De pair par l'intelligence avec la vie, les circonstances difficiles, les situations changeantes et malaisées, elle demeurait, dans son mystère, une amante honnête, éblouie des premiers soirs, frustrée de la continuité, brisée dans son élan joyeux, et trop fière pour

exposer sa surprise et ses déboires à d'autres cœurs qu'au sien, qui, miroir de son esprit, ne lui renvoyait que l'image de son romanesque et de son désabusement.

L'amante, qui avait été secrètement le principe séparateur de ce couple fallacieusement mélangé, en était devenue le lien, le trait d'union, le rapprochement, l'indispensable solidité. Elle aimait comme aiment les femmes dans le choix et la prédilection : avec témérité, sagesse, audace, mesure, exigence infinie et perpétuel sacrifice. La force de l'amante est dans la faiblesse, dans l'exiguïté, dans l'instabilité de la part qu'elle a conquise et qui lui échoit. Elle apprend tout par la ferveur et par la crainte. Obligée d'être sagace pour créer sur un terrain friable, étroit, et qui ne lui est assuré par aucun contrat, le monument de sa perfide et sublime espérance, elle assemble, avec une prudence d'oiseau, les matériaux les plus subtils, les plus solides et les plus inextricables.

Comme une embryogénie maligne et fructueuse, elle traverse à nouveau, par l'âme, tous les états que connurent ses antiques aïeux, les sauvages ancêtres qui, par l'instinct, dans les forêts redoutables, s'initièrent aux lois de la prudence, de l'adresse, de la ruse, et sauvegardèrent ainsi les besoins de la nourriture et de l'amour.

Instruite par l'enseignement de la barbare nécessité, celle-ci eut ce peu de joie divine que l'on obtient et conserve par des travaux constants et réfléchis, et par une contrainte du cœur souvent plus amère que la mort. Elle appelait tout cela son bonheur, et elle n'aurait pu trouver un autre mot que celui-là pour qualifier avec exactitude cette lutte terrible et quotidienne qui conditionne un instant de béatitude. Elle veilla sur ce bonheur comme nulle mère n'a veillé son enfant riant, puis menacé, malade. Elle se regardait agir, étonnée de ses forces, reconnaissante à soi-même, silencieuse, calculatrice, martyre et triomphante, éblouie de ce qu'une femme peut accomplir contre soi, pour soi, au nom de l'homme qu'elle aime. Désirant tout de lui,

et à toutes les secondes, surprise chaque fois par la profusion de son regard, enivrée de son arôme, se nourrissant de sa voix, méditant tous les souvenirs de force et de faiblesse qui les unissaient, elle s'en détachait pourtant chaque jour nonchalamment, avec un effort invisible, sous l'œil amical et sans science de l'épouse agréable. Quels que fussent les lieux où tous les trois se rencontraient, infailliblement elle les laissait enfin ensemble, lui et elle, dans cette intimité froide et certaine dont elle ne savait plus rien, et qu'elle interdisait à son esprit de poursuivre.

Depuis cinq années que durait leur délicate union à tous trois, elle pressentait qu'un jour elle connaîtrait l'amertume intolérable, et qu'elle la connaîtrait par cette femme non aimée, dupée constamment, installée dans le climat de l'erreur, mais dont la seule vie accumulait sur elle et retenait tous les droits que vainement, et avec une inconscience sereine, les deux amants lui déniaient.

Cet étrange pressentiment qu'ont les femmes qui aiment tant la rendait circonspecte en ses propos, au cours même des voluptueuses et secrètes rencontres. Dans ces instants-là, il semblait qu'elle eût fait vœu de silence quand se pressaient en son esprit les plus brûlantes interrogations ; elle regardait alors, fixement et comme au loin, des images voilées d'abord, et puis précises, accablantes ; et, la bouche close, les yeux clos, avec une fureur sombre, résolue, acharnée, elle se précipitait dans sa passion muette, d'où ne s'élançait plus l'ingénuité chantante de la voix ; elle devenait pareille à ces sources torrentielles qui, soudain, quittent la lumière du jour, le ciel, les reflets, la prairie découverte, pour s'enfoncer sous les ronces et sous le sol, ivres de périr en gémissant dans les ténèbres insondables.

Repoussant la facilité qu'elle eût eue, en de tels moments, d'arracher avec adresse des aveux à son amant, ah ! certes elle se défendait de savoir ! Ne pas savoir, se protéger aussi longtemps que possible de la souffrance, ne rien imaginer de ces amoureuses relations, nécessairement pareilles, où, l'âme fût-

elle absente, l'être prodigue ses mêmes dons, inhérents à lui-même, comme le jasmin ne peut laisser émaner que le parfum du jasmin ! Et elle se remémorait alors, en songeant au cœur toujours anxieux de deux femmes autour d'un homme paisible, l'infaillible parole antique : « Athéné en toute chose favorise la race mâle. »

Combien elle honorait son courage dans cette contrainte impeccable ! – Force des femmes, nébuleuse faiblesse du cœur des hommes ; direction précise de celles dont les membres sont si délicats ; abandon de celui qui, pouvant tout, se heurte contre la voix des sirènes, penche la tête, écoute, leur laisse toute initiative ; épuisante et nécessaire autorité de l'esprit féminin, sans doute êtes-vous le rachat continuel, par l'âme, de cette minute créatrice où les femmes, le cœur glissé sous un autre cœur, acceptent le joug immérité, confient et clament leur soudaine, profonde, ancestrale mendicité, et entendent passer sur leur visage les balbutiements victorieux de celui qui accorde la seule grâce dont il dispose uniquement, et les sauve ainsi, dans leur grande explosion d'agonie, de l'ineffable mort de la volupté !

Un jour que le mari et la femme étaient partis pour un court séjour chez les parents de celle-ci, lui tomba tout à coup malade, gravement, et la lettre hâtive, clandestine, qu'il put difficilement faire parvenir à sa maîtresse, lui enjoignait avec tendresse de ne pas s'inquiéter, les soins que comportait son état sérieux lui étant prodigués avec compétence et empressement.

Les brèves lignes, maladroites et tourmentées, décelaient l'embarras inquiet et malheureux de l'homme à qui répugne toujours la duplicité épiée, aux conséquences imprévisibles, et elle comprit qu'il avait fait, pour correspondre avec elle, un effort pour lequel il s'estimait ; elle n'ignorait pas que chaque fois qu'un homme se doit quelque chose à soi-même il sent momentanément faiblir en lui la naïve et confortable considération que lui inspire l'astuce féminine dans les instants où il en bénéficie.

Ainsi, de l'être dont elle connaissait tout, qu'elle avait tenu dans ses bras avec le glissant et haletant essai de le contenir tout entier, il ne lui restait plus que la minceur d'une feuille de papier, écrite avec remords, avec fatigue, avec le désir du repos !

Elle reçut ce billet chez elle, dans un jardin charmant, sous le soleil. C'était un jour du début de mai, quand le printemps, après ses longs efforts et ses tentatives d'affirmation, s'épanouit enfin avec aisance et certitude. Le ciel, entre les arbres où papilonnaient de légers feuillages, étendait ses chemins divins qui, jusqu'alors nuageux ou livides, semblaient à présent des allées sablées d'une poudre d'azur. Le regard titubait sur ces routes aériennes, comme une démarche enivrée. Sur les pelouses des vergers, les arbres fruitiers portaient leurs gracieuses touffes de fleurs ingénues et les proposaient à l'espace, en offrandes légères. Dans des bosquets de verdure sombre et charnue, éclatait l'ornemental rhododendron, pareil à un ananas en blanc velours. Les oiseaux, volant éperdument sur l'émail du ciel, sans autre but que leur joie, paraissaient précipités dans l'espace par l'azur secrètement entr'ouvert. De toute la verdure des bois, — menue, humide, gommeuse, — montait un parfum ténu et comme spirituel, qui emplissait l'air d'une aromatique, d'une insistante confiance. Les regards humains, saisis d'étonnement et de plaisir, comme par une flèche suave qui eût frappé le cœur, contemplaient cet épanouissement, et rêvaient, conquis par de secrètes paroles, retrouvant là, soudain, la douce patrie animale du plus juste bonheur. Une innocence, une bénédiction, une injonction d'amour semblaient dire à l'âme : « Pauvre âme, si fière, si opiniâtre que tu aies été au cours de tous les mois difficiles, quand par le froid, la dissolvante pluie, les bourrasques hostiles, tu recherchais et obtenais la consolation de l'amour et son ingénieuse exaltation, quand tu tenais de toi-même l'autorisation, pour vous deux, du plaisir défendu, je n'étais pas avec toi de connivence ; cette fois-ci seulement je t'incite à la joie naturelle et suprême ; tu as mon agrément ; je te convie à cette fête de la nature, angélique et fervente, à qui tout est permis ; ma félicité est un commandement ; j'étends une aile de

feuillage sur l'immense candeur de la volupté féconde, – et quand mes matins sont scintillants et mélodieux ainsi qu'un chant de flûte argentée, et quand les cieux du soir font ruisseler sur le monde, tel un plaisant malaise, une tendre moiteur d'azur, et que les parfums des parterres fleuris s'élèvent en encens vanillé dans les spirales silencieuses de la chaleur... »

Assise dans ce jardin chuchotant d'amour, la femme séparée de l'homme qu'elle aimait tenait entre ses mains la lettre menue qui lui annonçait la maladie de celui en qui sa propre vie était plus enfoncée et palpitante qu'en elle-même.

Elle eut tout d'abord cet élan bien ordonné de l'intelligence, qui se dispose à servir avec transport et minutie l'impérieuse impulsion. Elle se voyait partant le soir même pour cette demeure perdue au creux d'un fleurissant vallon ; elle imaginait, avec le rapprochement de la réalité, son arrivée là-bas, cette intrusion dans la chambre languissante dont s'éloigneraient aussitôt les invisibles et lourds esprits maléfiques. Elle entendait déjà le son de ses pas, le son de sa voix, toute sa salubre vivacité, et elle goûtait cette confiance infinie en soi-même, en soi seul, à quoi ont droit ceux qui aiment avec la sainteté, l'héroïsme, la cynique humilité de la passion. L'insolente et rassurante alacrité avec laquelle elle eût abordé l'époux subtilement et occultement délogée, lui apparaissait comme une générosité fraternelle et sublime, dont lui serait à jamais reconnaissante l'autre femme, qui aimait aussi.

Mais quand son esprit eut organisé avec perfection ce départ, cette arrivée, elle comprit, d'un coup, l'impossibilité de réaliser ses formels projets. Le présent, l'avenir lui fermaient leurs portes. Son anéantissement lucide fut aussi net et certain que l'avait été le jaillissement rapide de son élan. Elle fut terrassée de tristesse sans mesure, et seule, ne pouvant se confier, se

plaindre à nul être, obligée de réfréner sa douleur, elle examina soudain avec calme, avec horreur – car la révolte et l'intelligence s'unissaient aussitôt dans son âme et créaient une vision infaillible – l'échec immense de tout amour. Et elle s'étonnait d'accepter, par sa vie qui continuait, un tel éboulement de tous ses vœux. Elle constatait brusquement, et avec une plénitude d'évidence dont rien ne la protégeait, que le besoin, les moyens, enragés et doux, qu'elle avait toujours eus d'obtenir ce qu'elle désirait, ne serviraient pas cette fois. La munificence de son courage astucieux, qui s'élançait toujours comme un peuple de colombes au vol sûr, dont chacune explore un point de l'éther et atteint un but triomphal, – conquérant ainsi tout l'horizon, – ce courage divin, qui avait vaincu le sort, gisait à présent, inutilisable, devant elle. Qu'importaient désormais ses forces miraculeuses, la possibilité qu'elle eût eue, semblait-il, de parcourir d'un coup d'aile ce long trajet, si son vol d'archange entêté se brisait contre un mur aérien, contre un visage féminin lointain et dur, contre ce qu'elle eût autrefois appelé le néant ?

Et elle songeait au couple réuni en ce moment dans la paix, la fièvre, l'abattement, la complication et la sérénité des maladies.

— Journées des malades, pleines de contrastes, où la douce prostration fait suite aux heures irritées et exigeantes, où le silence se révèle comme un bienfait, le breuvage comme un don inconnu, le sommeil comme un avant-goût du paradis ! Journées faites d'alternances, de pensées vaporeuses et sans insistance, de réclamations puériles et de puérile obéissance, et qui obtiennent de l'être abattu qu'il ne veuille plus songer à sauver que soi !

Elle eut l'obsession de cette épouse depuis tant d'années contemplée, et qui tout à coup lui apparaissait comme amplifiée et illustrée d'autorité permise. Elle la voyait agissante, efficace, et lui qui, près d'elle, guérissait.

D'ailleurs qu'avaient été pour les deux époux ces longues années de leur vie commune ? L'avait-il aimée, lui, dans cette union mystérieuse et jamais avouée de l'homme avec la femme ? Quelles étaient les chances qui avaient présidé à la tiédeur de leur perpétuelle et difficile concorde ?

La peur instinctive et pratique que l'époux et l'épouse devaient avoir eue l'un de l'autre, dans ce besoin de rechercher, de ménager, de maintenir un équilibre délicat, les avait sans doute tenus à l'écart de la passion, de l'élan dévorateur, des aveux sans réserve, des tendres hontes infinies et pardonnées, – de tout ce que livre entièrement et sans retour un être à un autre être. Épris d'elle, parfois, ou bien dans ces circonstances où tout homme s'émeut et s'attendrit auprès d'une femme, n'avait-il pas, lui comme elle, craint, en s'abandonnant à la tendresse, de laisser l'autre prendre ensuite un avantage, marquer un point au jeu des gains et des pertes, acquérir une fatuité, une autorité qui se serait exercée plus tard sur la part indivise de la vie quotidienne où chacun s'acharne prudemment à persévérer en soi, à se défendre du meurtre spirituel que l'autre accomplit rien qu'en vivant, en respirant, en s'affirmant ? Alliés qu'ils étaient par la nécessité de rendre tolérable l'existence rapprochée, – ennemis par la nécessité d'adoucir cette difficile vie commune, ils étaient, sans s'en douter, deux lutteurs experts, soucieux, et toujours en éveil. Mais lui était devenu soudain un être malade, dont on s'empare, et qui n'exprime plus d'autre volonté que d'être paisible, obéi, guidé, délivré de tout choix. Et d'ailleurs, n'avait-il pas toujours essayé, avec cette équité maladroite qui est pourtant l'équilibre du cœur chez l'homme, de faire, autant qu'il était possible, et malgré sa préférence, à chacune une part égale ?

Que se disaient-ils, elle et lui, en ce moment, en cette demeure, en cette chambre où souffrait ce corps aimé qui, dans son humaine faiblesse, avait pourtant, songeait l'amante, empli pour elle le monde ? Oui, pour elle seule, pendant cinq années, il s'était élevé, de la terre où s'appuyaient ses pieds, aux astres

qu'il abordait par le regard ; elle l'avait répandu sur tous les continents, sur toutes les eaux, composant de lui son unique et sensible géographie. Et maintenant elle imaginait ce corps géant, la main fiévreuse étendue passivement sur le lit, – main bien connue d'elle, plus goûtée, plus savourée que ne l'est le repas quotidien d'un enfant fou de faim et de gourmandise. Elle revoyait cette main enivrante, et au poignet la chaîne d'or aux maillons épais qui l'encerclait étroitement. Ce bracelet solide, d'un doux éclat, sans mièvrerie, combien il avait toujours ému son imagination véhémement et rêveuse, lorsqu'elle contemplait, sur ce corps dévoilé, ce lien rude mais précieux, qui le rattachait aux groupements humains, et le reliait, par un délicat travail, à la civilisation ! Ce bijou lui avait paru chaque fois aussi surprenant, aux heures de leurs expansions carnassières, que le serait, au fond des bois touffus, muets, inextricables, un diamant brillant au col d'un chevreuil.

— Amour des humains, mystère sans second, secret de chair plus profond et ineffable que la longue incubation maternelle où tout est voilé ignorant, imposé, tandis qu'ici tout est désir, volonté et consentement, qui honorera suffisamment votre audace périlleuse, votre refus de la médiocrité et des jours monotones ?

Suprême connaissance d'un être par l'autre être, réciprocité généreuse, stimulée de gratitude, dons égaux qui cherchent à se surpasser, échanges jaloux de se montrer rémunérateurs, vous êtes le grand témoignage de l'âme envers le corps, quand l'intelligence, chargée des parcelles de science que lui a livrées l'univers, ne se satisfait pas de traîner dans le désert le fardeau de ses pressentiments infinis, mais les incarne en un seul être et révère en lui le signe concis de l'immensité !

Et la femme que la chance abandonnait voyait devant elle ce qu'avaient été ces longues années de passion et de dévouement : cinq années pendant lesquelles elle avait séquestré au profit d'un autre, et pour les lui donner, toutes les forces que la

vie souhaitait faire circuler en sa personne et répandre en tous sens. Elle avait enroulé autour de cet être les volutes de son imagination, si bien que sous l'arc du monde elle ne voyait plus que lui, planté en un seul endroit de la terre, plus frêle aux yeux des astres que la fine tige du fusain, mais pour elle abréviation ingénieuse et suffisante de toute vérité, de tout mystère, et par qui se toléraient l'iniquité de la nature et ses énigmes déconcertantes.

Comment, autrefois, en un court instant, ce miraculeux transfert s'était-il accompli ? Ils s'étaient rencontrés par ce hasard simple et précis dont tout découle. Après plusieurs mois de sympathie, d'affectueuse entente qu'enchantait un constant vertige, elle avait lentement, sur la longue et impérieuse demande de l'étranger, renoncé à ce qu'elle appelait, dans la franchise de son être, la gêne, la pudeur, l'impudeur, l'inconvenance de l'amitié...

Lui avait-elle été assidûment fidèle ? Certes, et passionnément, avec un amour toujours angoissé, et qui chaque jour s'efforçait de se parfaire encore. Non pas qu'elle n'eût déchiffré, accueilli et béni sur sa route tous les signes de l'amour : le rapide et profond regard des hommes, leurs muettes ou sonores louanges, les possibilités entrevues du délire romanesque, et ce formidable bruit du bonheur que fait à l'oreille la déclaration de tout désir, – commandement diffus de l'instinct, ouragan musical, qui transporte les mille semences du printemps, comme le font les chants divins d'Hésiode ! Et quel cœur féminin, même en voilant un visage détourné, a pu ne pas entendre avec orgueil, avec une suffocation enivrée, la prière, les ordres et le gémissement du plus fort ?

Mais tous ces secrets bouleversements qui exaltent la vie, elle les avait reportés sur lui seul, touchée de penser qu'il ignorât, dans sa juste fatuité, de quelles convoitises elle était l'objet. Dans tant d'amour, lui n'avait apporté que lui-même, tel qu'il était, sans recherche de modifications, de perfectionnement.

Cependant elle ne lui avait pas permis de ne demeurer que lui, car il n'est pas au pouvoir de celui qui est aimé de n'être pas, en effigie, saisi, emporté, arraché à ses goûts, à ses habitudes, transfiguré, déformé par le cœur qui l'aime, et l'amplifie, et l'accroît. En souvenir de toutes les images qui en ce moment la hantaient, elle parlait à voix basse, dans sa solitude, et, s'adressant à cet homme désiré, elle disait :

« Si sédentaire que tu fusses, ô mon amour, et sombre, et parfois anxieux, et borné en tes désirs, qui plus que toi a parcouru le monde, graine sacrée livrée au vent de mon âme tumultueuse ? Je t'ai porté en tout lieu où s'élançait mon esprit, et sans que tu en eusses connaissance, – si ce n'est en ces sanglots du plaisir qui te livraient l'écume légère de mes profonds océans, – je t'avais rendu errant, romanesque, voyageur, assoiffé, rassasié d'altitude ! Au son de toutes les musiques, quand mon visage et mon cœur, meurtris par le délice des sons, laissaient s'échapper ces milliers d'âmes que la monotonie des jours comprime, je te fondais, te constituais, comme une aventure héroïque et dominatrice, comme un florissant empire.

« Et tu m'aimais obscurément à cause de tant d'amour. Tu connaissais ta richesse, qui ne te venait pas de toi. Malgré la fermeté de ton caractère aux précises clôtures, tu jouissais de cet infini dont tu me laissais le soin, la charge et la divine réussite. Tu t'en remettais à moi de ta puissance secrète sous les cieux et parmi les hommes. Tu consentais à cet accroissement de toi dont tu n'eusses pas été capable et qui t'eût détourné de tes tâches ardues ; mieux encore, tu finissais par habiter avec confiance cet espace et cette ampleur que je t'avais préparés, que tu n'explorais pas, mais où ton orgueil tempéré s'étendait avec un commencement d'habitude. Tu prenais possession de ce royaume qu'est un immense amour, sans pour cela t'ennoblir, te vouloir sentir plus digne, au prix de quelque gêne... »

L'homme ne sacrifie pas l'organisation de sa vie, il s'y tient continuellement, étroitement, et y chemine avec une instinctive

ténacité, comme sur un pont que sa circonspection serait parvenue à jeter sur l'abîme. Toujours uni à la femme, soit par le mariage, soit par l'amour, il sait que sa tâche secrète est de persévérer dans la route prévue, et que seules ses compagnes ont le don des renouvellements. Elles seules peuvent mourir, renaître, interrompre, recréer, transporter en tous lieux, à chaque moment, leur vie nomade, qui aussitôt s'implante et fructifie. L'homme continue : et dans la voie où il est engagé, il va. Dès qu'il lui faut hésiter, choisir, il ne recherche pas où est le plaisir ni même la générosité, mais où est la sécurité ; seule elle est nécessaire à sa vie. S'il souffre au delà de ses forces et du temps possible, la figure qui le torture s'embue, s'efface ; il s'apaise envers la passion. La grande récompense de l'homme est de se reposer, quand la seule récompense des femmes est la force agissante, la mobilité dans la constance même, et cette démarche tumultueuse et mille fois dansante des rivières, aventureuses jusqu'en leur cours contenu et régulier. Après quoi elles n'imaginent plus que la satisfaction de la mort.

Dès que l'amante eut compris qu'elle ne rejoindrait point son compagnon malade, qu'il lui fallait abdiquer, elle eut une vision pénétrante de ce qu'était enfin la douleur absolue. Elle s'aperçut que plusieurs fois dans l'espace de leur longue union elle s'était crue détachée de son ami, ou du moins attiédie pour lui, et que cela n'était jamais vrai. Elle s'était crue parfois libérée parce qu'il était là, et proche, et fidèle, et que le contentement ressemble à la lassitude et permet la distraction, la gaîté, — sentiment que les femmes éprouvent avec un désordre léger ; où elles ne sont point parfaites ; qui leur fait concevoir leur liberté, et semble désigner à leur pouvoir des routes diverses, sans obstacles et illimitées. Mais ces minutes de dissipation étaient toujours brèves, et son cœur retombait dans la plus totale ferveur que la femme puisse ressentir pour l'homme alliage de passion, de vanité, de servitude et de secret mépris...

Les jours passaient et n'apportaient pas d'allègement à l'amante accablée de solitude. Que son ami fût entouré de soins,

qu'il fût désormais hors de tout danger, elle n'en doutait pas quelques mots que de temps à autre il avait pu lui faire parvenir l'en avaient assurée, mais elle éprouvait désormais à son égard la vérité cruelle de ce passionné cri espagnol : « J'aime mieux ton amour que ta vie. » Ah ! qu'il fût mort, et à l'énoncé de cette nouvelle elle serait morte aussi, immédiatement, comme d'un coup de poignard impeccablement dirigé ! Son amour eût trouvé là une conclusion qui n'avait jamais manqué de lui paraître désirable. Mais ils vivaient séparés, lui et elle, sans que lui, toujours surveillé, osât lui faire prévoir le moment de leur nouvelle l'encontre. Deux mois avaient passé ainsi, mettant à l'épreuve la patience difficile, l'imagination violente, l'intarissable ardeur de ce cœur éperdu ; épuisant sa tendresse, – cette tendresse de la passion, le plus fragile élément de la passion, et qui ne vit que de la certitude de la préférence et du plaisir.

Et puis son sage esprit avait regardé à toute seconde, avec un regard sans défaut, la situation exacte et dure, nette comme un tableau trop bien vu, que l'on reproduirait de mémoire, dans l'obscurité. Elle n'ignorait plus désormais la faillite de toute force, de toute volonté. Le destin se sert de la faiblesse de l'homme pour vaincre l'irréductible attachement féminin. On se heurte contre la faiblesse avec plus de probabilités de mourir que contre un mur implacable. Aimait-elle moins cet homme prudent, raisonnable, patient, et qui, lui, ne doutait pas de l'avenir ? Oui, elle l'aimait moins. Qu'il n'eût pas été capable de ce dont elle eût été capable, – de toutes les ruses, les dissimulations, les audaces, les élans, – voilà qui le lui rendait moins précieux sous ce ciel du monde où elle n'avait accordé d'importance insigne qu'à lui ! Certes elle l'aimerait encore, et dès son retour ; et, à la première parole qu'il lui dirait, probablement serait-elle séduite jusqu'à l'oubli et au pardon par les anciens enchantements ; mais elle saurait que désormais ils sont précaires et menacés. Elle n'envierait pas son propre sort comme elle l'avait fait pendant cinq années : sentiment divin d'avoir réussi, d'être fière de soi, de ne désirer rien d'autre que ce que l'on possède, de se sentir debout et puissante sur le monde ! Le sort de l'autre

femme, qu'en pensait-elle ? Non, elle n'en était point jalouse, elle n'eût pas voulu, elle n'eût pas pu supporter un instant la part de celle qui possédait l'homme vaincu, soumis par nécessité, affectueux par crainte, besoin ou gratitude. Elle, du moins, avait connu celui qui choisit et qui veut. Mais il ne voulait pas à travers les dangers, l'agonie et la mort. C'était trop peu pour elle. Elle avait, s'en douter encore, fini d'aimer cet homme-là.

Quel était pourtant le tort impardonnable de cet humain fidèle ? D'avoir, victime lui-même du sort, fait trop souffrir ? Les femmes ne peuvent pas souffrir trop. Chez elles, un vif et long amour est, par intuition, dès le début, comme doublé de constante et vague anxiété, à quoi vient adhérer un confus et virtuel besoin de vengeance. C'est leur défense latente, dans un si grand combat ! L'amante déçue abandonna son lot modeste. Elle omit de se souvenir que celui des deux qui aime le plus n'a aucun droit ; qu'il ne peut être ni satisfait, ni rassuré, ni récompensé en aucune partie de son être pour ses soins infinis, sa patience, sa componction ; il est, dans la splendeur de sa force, l'humble, le malheureux, le timide et le dépendant, jusqu'à l'instant où, détournant de celui qu'il comblait son amour fatigué, il le laisse dans les ténèbres grelottantes de la solitude où une voix harcelante lui dira : « Tu as regardé périr le miracle, négligé l'exceptionnel, perdu plus que ta vie : la passion de l'être qui, à tout moment, consentait à donner son souffle pour un instant de ton plaisir... »

Que pouvait-il rester à ce cœur sans limites, et qui ne se résignerait point, qui ne se résignerait jamais ?

Et l'amante désenchantée se représentait avec une consciencieuse franchise, et sans colère, — bien au contraire, avec un sentiment atone mais ample de justice et de réparation, le naissant bonheur de l'épouse. Bonheur timide et peu rassuré

d'abord, quand elle n'était pas certaine de pouvoir suffire à la confiance et à la quiétude de l'homme malade et désiré qui venait heureusement de lui échoir, dont elle n'osait pas interroger ni même surprendre la méditation ; – satisfaction rassérénée et solide ensuite, quand elle put enfin, après tant d'années, et sous un regard qui semblait bienveillant, acquiesçant, laisser s'épancher sa voix, ses gestes, sa physionomie, ses goûts, tout son caractère, sans guetter avec des pusillanimités et des colères dissimulées de sauvage l'indifférence ou les tacites réprimandes. Car bien que cette femme au noble visage, aux beaux membres allongés, eût été en droit de se réjouir de sa part de beauté, elle avait été, pendant cinq années, confuse mystérieusement de tout son corps qui, ne plaisant point violemment et jusqu'à l'âme, lui semblait attirer de la part de son mari une perpétuelle et secrète réprobation. Ce qu'elle avait perdu en se mariant, en étant trop peu aimée, c'était son avis sur elle-même, la cohésion et le centre de son être, cette certitude bien établie qui, pareille à un organe spirituel, distribue à toute l'économie l'indispensable force imaginative. Elle hésitait désormais, – colombe mal assurée, qui doute en même temps de son vol et du pigeonier.

Et en effet, ce qui avait paru sincèrement irritant et condamnable, dès leur amour, à l'époux comme à l'amante, c'était l'essence même de cette créature estimable, – sa vie, son souffle, son activité, la place que ses mouvements prenaient dans l'espace, ses pensées sans intérêt pour eux, et qui, souvent tenues secrètes, venaient affleurer en muette et chaleureuse irritation à la surface de l'être. Rougeurs modestes et violentes, indications inutiles, explosion sans charme et sans action, qui teintaient de léger écarlate jusqu'à ses longues mains vaniteuses et vaincues. Aveux physiques traîtreusement livrés par l'instinct, et que considérait toujours avec pitié, avec un inavouable triomphe, l'amante décente et fière, sûre de son âme, dont les bondissements et les contractions du cœur, toute la mortelle tragédie, venaient se heurter sans révélations contre la peau tranquille et pâle.

Et peut-être que lui goûtait la commodité de partager ses journées monotones avec un être rendu à la simplicité, au naturel ; qui, parfois, comme tous les autres humains, ne pensait pas ; dont les veines ne contenaient pas orageusement l'offensive, la défensive, des problèmes à solutions multiples, – toutes envisagées et débattues, – et dont l'apparence ne suscitait plus la hantise de l'encombrement, et comme la statue nébuleuse du grief inconnu.

Que devint celle qui refusa la part médiocre que toujours la nature propose ?

Ici s'arrête ce que nous pouvons imaginer de ces âmes violentes, nées pour provoquer la douleur et la joie, pour les posséder, pour les servir, pour les faire sans cesse alterner. Que deviennent ces créatures au grand cœur à qui ne plaisent et ne suffisent que les moments excessifs de la vie ? Guéries par un lent oubli, recommencent-elles d'espérer, de bâtir, d'obtenir, de dédaigner, de perdre, et se plongent-elles, jusqu'à leur mort, dans l'éternelle reconstruction de ces divins édifices de l'âme qui ennobliissent l'unique et profonde nécessité ?

Dans les musées de Rome, les visiteuses au pur regard voient avec surprise le perpétuel groupe du dieu Pan et de la Jeunesse, où le faune joueur de syrinx jette sur sa proie timide mais éblouie et déjà conquise ce regard effréné, puissant, fou de promesses, d'où semble émaner le son du tympanon, la réjouissance du soleil et de l'air, et comme une congratulation de tout l'espace au désir.

Les lois mystérieuses et formelles de l'univers, composées de plus d'éléments secrets qu'il n'y a de métaux dans les astres, peuvent-elles, sans que nous le réprouvions, inciter l'âme, toujours religieuse, à connaître le plaisir sans la tendresse, à distin-

guer un dieu dans l'attrait et sa frénésie, à honorer le signe de la vie et l'énigme oppressante des mondes dans ce désordre apparent du subit instinct, aussi exact en sa profondeur que les nombres, la musique et les cristaux du givre ? Plus hanté et débordé de mystère que ne l'est le cœur de l'homme, le cœur féminin, dans ces étranges nuits sublimes qui intriguent et désespèrent, – quand les vents onduleux de l'été traînent dans l'espace le froid parfum des étoiles, – veut répandre sa surprise et sa plainte. Elles ressentent, ces diseuses éternelles, le besoin de raconter. Il n'y a qu'une manière de dire...

Logicienne spontanée et soumise, la femme est, avec discernement, fille de la fatalité. Dès qu'elle est acquise à la passion, rien ne la trouble, ne la dérange, ne l'offusque.

Si elle aime soudain moins, elle constate l'innocence infinie, dans l'abandon voluptueux, – de sa douceur, de sa bonté, de toute étreinte.

Tant il est difficile aux femmes de se sentir coupables dans l'amour.

LE CONSEIL DU PRINTEMPS

« Tout ce qui vit dit oui. »

L'homme qui avait décidé d'obtenir la femme dont il n'était pas aimé sentit brusquement sa solitude et sa faiblesse. Habitué à ce que la raison contrôlât son instinct, fit parmi ses besoins ténébreux et profonds un choix rapide et décisif, il demeura étonné, confus, troublé devant l'insistance qu'opposait tout à coup à sa sagesse un insensé, un obstiné désir. Il aimait, et dans le moment le plus inopportun, l'être le plus difficile. Comme un visiteur fortuné parcourt plusieurs domaines qu'il lui est loisible, pense-t-il, d'acquérir, et s'arrête au meilleur, celui-ci, depuis un an, avait, au cours des jours, inspecté bien des visages, bien des consciences féminines, et le destin l'ayant mis en présence de la créature dont devait s'émouvoir le plus son goût délicat, il sentit chanceler de plaisir son souhait ravi, en même temps que sa volonté obscure s'emboîtait désormais dans tous les pas de cette étrangère. Bien qu'il ne connût d'elle ni son existence apparente, ni sa vie secrète, et qu'elle dût être ainsi à ses yeux presque improbable, il fit, avec son désir soudain, un pacte non formulé, mais joyeux et confiant. L'hésitation n'a pas le pouvoir de faire faiblir un amoureux projet. L'espérance fournit à l'âme chasseresse la force qu'il lui faut pour n'être pas rebutée dans les moments de lutte, d'indécision et d'aride espace.

Que l'homme épris fût marié à une femme dont il tenait tout le bien-être ; qu'il parût, avec grâce mais teinté d'une ombre naissante, le frère robuste de son fils aîné ; qu'il fût le héros éphémère et léger de liaisons que lui pardonnait sa compagne en raison de leur brièveté, rien ne pouvait prévaloir contre l'obsession croissante que provoquait en lui l'étrangère voilée, distraite et sans souhaits.

Que savait-il d'elle, dans cette prétention puissante et rassurée de la vouloir un jour tenir contre soi ? D'abord l'obstacle, la dénégation, le refus taciturne de cette femme, de tout son être, de toute sa destinée ; mais il se disait aussi qu'elle était un corps féminin, qu'elle avait rêvé, connu, regretté la passion, et, par là, si farouche qu'elle semblât, et solitaire, et triste, il ne doutait pas qu'une circonstance imprévue, déjà déterminée, lui livrerait cette enfant inquiétante mais fragile, prédestinée à la libération de son âme, aux sanglots qui font rouler le cœur vers l'âpre et l'unique consolation du monde.

Ils se voyaient peu. La bonne volonté du sort n'était point acquise à l'homme amoureux d'une femme nonchalante, mais si persévérant et si fort fut ce poids de l'esprit que, de loin, il mit sur elle, qu'elle lui paraissait en secret providentiellement accordée, dans un mystère qui tenait de la nécessité du rêve et des faveurs du destin, et tel qu'à travers ses tribulations Jacob entendit que lui étaient dévolus le corps ignorant et la poésie de Rachel.

Ni les semaines, ni les circonstances ne travaillaient pour eux ; jamais les propos ou l'attitude de l'étrangère, rencontrée parfois dans l'incommodité des réunions, des conversations convenues, n'augmentaient ses chances rêveuses. Il l'aimait parce que son désir intérieur était si net et si volontaire qu'il créait l'anticipation et la réalité ; et quand, avec un malaise timide qui lui révélait les lents ravages que la passion avait faits dans son ferme caractère, il demeurait devant elle sans oser l'aborder, l'interpeller, il sentait bien, en même temps, qu'un

fauve qu'il s'étonnait de dominer encore combattait en lui pour s'emparer de cette femme délicate, pour la terrasser sans scrupule, pour la dévorer avec le besoin et la réjouissance d'un long appétit, sans plus interroger l'assentiment de sa victime irritante.

Elle ne s'apercevait pas de lui. Elle partit, non pour le fuir, puisqu'elle ne le craignait pas, étant sans amour pour lui, mais parce que le printemps, décochant ses vertes flèches, la dirigeait vers un printemps plus vif encore, sur les golfes d'Italie. Il la suivit ; ils se rencontrèrent, elle l'évita. Elle le trouva plus souvent sur son chemin, et se résigna gracieusement à sa présence. Elle tomba malade dans un hameau au pied du Vésuve, il s'y rendit. Elle s'installa à Sorrente, dans la villa orientale d'une de ses parentes, où il fut convié aussi. Elle le vit ; elle l'entendit ; elle fit confiance à sa sollicitude réelle, évidente, délicate ; elle accepta son amitié.

Ni l'homme ni la femme ne croyaient à l'amitié. Lui croyait à un stage aux méandres difficiles, qui durerait autant que le caprice réservé de cette femme secrète. Il s'étonnait pourtant qu'elle eût, devant l'offrande du plaisir, ces moments de langueur puis de réticence, cette installation dans l'indécis, ce besoin de rester à la veille de son désir, dans le malaise et l'indolence d'une espérance sans issue. Et, elle, sentait bien, dans son état de lassitude physique, d'ennui poignant, de désœuvrement, que la sympathie qu'elle éprouvait pour lui, ne pouvant être de l'amour, ne s'attarderait pas non plus à la chimère de l'amitié, que l'on n'obtient qu'après la satisfaction du désir. Elle souhaita que cet homme ne lui fût qu'une compagnie passagère, divertissante, harmonieuse, et elle crut avoir fixé ainsi les bornes de leur communauté. Ils se virent donc dans le mensonge que la nature impose aux êtres pour leur permettre de se connaître sans offenser la solitude intérieure, la délicatesse et la pudeur. Elle ne lui livrait rien que de vivre et de respirer devant lui. Mais à celui qui désire la vie seule du corps convoité est un bien suffisant. Elle vivait, silencieuse, hostile, décourageante, qu'import-

te ? De son souffle seul découlaient toutes les promesses. Il la regardait, et par la profondeur lucide de ce regard, qu'elle dédaignait d'observer même, il possédait toute cette femme, qui n'eût pu se soustraire à la connaissance ardente qu'il prenait d'elle qu'en s'arrêtait d'être vivante.

La demeure qui les réunissait, par un hasard que celui qui aimait put prendre pour une attention et une promesse du sort, semblait édifiée pour l'éclosion de l'amour, et pour sa protection. – Quelle direction fallacieuse donnent au rêve un paysage romanesque, un jardin dessiné parmi l'épaisseur des massifs odorants, une maison où l'air resserré s'allonge en arabesques parfumées, et où le silence, chargé de songes, semble attentif, autant qu'une amie complaisante qui veille sur le secret d'une chambre heureuse !

Lui venait souvent causer avec elle, au charmant début des nuits, quand ils avaient pris congé de leurs hôtes, et elle s'était habituée à le sentir vivre, se mouvoir, se dévouer pour elle, épier tous ses souhaits, dans la chambre et l'aimable pièce attenante qui lui étaient réservées. D'ordinaire, ils se quittaient de bonne heure, avec à peine ce léger embarras de l'adieu tendre qui se retient d'être solennel ; mais ce soir-là, plus comblé de charme aérien, les gardait davantage réunis.

La fenêtre de la chambre restait ouverte sur ce faible et chaud clapotement de l'air qui, la nuit, s'efforce de vivifier le monde végétal assoupi. Dans le jardin enivrant d'aromes et de paix rêveuse, les squelettes étoilés des palmiers barraient de leurs reflets aux striures foncées les petits chemins pavés de rose bitume. La clarté de la lune, favorable comme des bijoux et des fards féminins à la beauté secrète de l'ombre, inondait l'espace, et parait le sol de sa richesse immense et facile. Parfois l'odeur des œillets posée sur une brise plus active pénétrait davantage dans la pièce ténébreuse où se tenait le couple amical, et dilatait la respiration de la femme silencieuse, avec la force

d'un navire subtil dont la proue divise l'onde compacte et fait son puissant chemin.

L'homme et la femme attendaient, elle étendue sur un divan reculé, lui accoudé à la large embrasure de la fenêtre. Ils regardaient l'aspect étrange de la nuit, ces molles moiteurs rêveuse où l'animation stagne moins qu'elle ne s'apprête ; qui contiennent l'aube ; où se prépare quotidiennement, dans le mystère, le cri de l'éternel éveil. Mais leurs regards, comme leurs esprits, demeuraient séparés. Lui ne s'en inquiétait pas. Peu distant de cette femme lasse qui se taisait, il sentait venir l'heure divine de son destin. Devant cette bénédiction qui l'enveloppait d'un religieux bonheur, soudain il ne se sentait pas pressé. Lui qui avait poursuivi cette femme, qui l'avait encerclée de ses aveux, de ses prières, qui l'avait doucement, mais sans répit, interrogée, pressentie, harassée, fermant toujours le passage aux protestations molles et sages que la conversation raisonneuse de son amie opposait à ses sollicitations directes, – lui qui ne tenait pas compte d'elle tant elle était en lui déjà et qu'il en voulait disposer, qui ne cherchait pas, dans sa forte convoitise, à la séduire habilement mais à se l'attribuer avec une sincère fatuité, et comme si l'ivresse de cette étrangère devait un jour dépendre naturellement de celle qu'elle autoriserait, – à présent il attendait.

Quelles images venues de la piété de l'enfance, quels sentiments d'humilité reconnaissante, auguste, quelle pudeur triste et réfléchie envahissent soudain le cœur de celui qui va être exaucé ? Quelle crainte retient le corps humain devant l'irréparable et néfaste terme du bonheur ? Devine-t-il qu'il lui est permis encore de renoncer à ces sommets tentateurs, énigmatiques, d'où il ne fera plus que descendre ? Constate-t-il soudain, dans un amer pressentiment, que celui qui aspire expie ? S'inquiète-t-il obscurément de ces zones défendues qu'il a forcées avec une obstination qui, venant de lui seul, le laisse interdit, effrayé, devant ce labeur qu'il semble avoir accompli imprudemment, en dehors des desseins paternels du sort ? L'ap-

proche de l'amour en sa perfection, lui fait-elle palper l'autre excellence du monde, la pleine et puissante mort ? Enfin, le moment insigne où les forces infinies de l'être vont se répandre, où son sang va se glorifier et tenter de poursuivre par la volupté sa course éternelle, lui annonce-t-il qu'il sera ensuite et brusquement le vieil homme, celui qui a créé, qui a provoqué la chance de se perpétuer, qui, ensuite, de tout son poids, retombe, lassé, parmi la masse de ceux dont la mission est accomplie ?

Le sublime calme de la nuit indifférente, le bruissement délicat du jardin finement et brillamment sonore comme si le fourmillement des astres y eût projeté un étincelant crépitement ; les massifs de fleurs froissées par le passage des bêtes prudentes et craintives, dont les tiges et les corolles recevaient la soulevante empreinte, lui enseignaient-ils que tout dans l'homme est animal, que le désir, ce grand acte de l'âme, qui dispense à l'homme le suprême orgueil, s'emploie peut-être à le duper, lui faire renier l'âme même, l'oblige à se dépouiller d'elle pour s'unir à la frémissante et suave bestialité du monde, de ces silences, de ces cieux éclairés, de ces feuillages lactés à qui l'univers animal imprime, en de rapides et chaudes conjonctions, son onduleuse ardeur ?

— Homme, s'il se peut, s'il en est temps encore, songe à toi-même, éloigne-toi de la femme que tu désires ! Ne connais pas celle qui te sera désormais l'inconnue. Ne cherche pas en ce corps à te prouver ta force, et ta joie, et ta bonté. N'étreins pas l'ennemie ; n'envahis pas ces terrains où l'on meurt !

Que sais-tu d'elle pour la croire un abri ? Que présumes-tu d'elle pour la juger permanente ? Pourquoi imagines-tu que cet être libre, et qui ne t'a pas appelé impérieusement, te restera soumis parce que tu lui es désormais enchaîné ? La femme ne consent qu'à la faiblesse qui lui vient d'elle-même et qu'elle affirme par des ruses royales, qui abolissent la honte. Ne lui impose pas ton vertige robuste et tyrannique ! S'il se peut, enfuis-toi d'auprès de celle qui ne t'a pas choisi !

Dans la pièce habitée d'ombre et de parfums, l'homme songeait avec un cœur de fiancé à la proie, douce et facile, pensait-il, qui gisait dans les ténèbres non loin de lui, sur le divan. Elle, taciturne et méditative, s'entretenait avec elle-même. Son regard plein de choses passées, renseigné par les douloureuses amours, se fixait sur l'espace céleste, et, devant l'inexplicable figure de la géométrie étoilée, elle sentait que la nature, en son remords d'être inexorable, patiente et sans but, en sa tentative de réparation triomphale, conseillait à tout ce qui vit le consolant délire de la volupté.

Bien qu'elle fût sans prédilection pour son compagnon actuel, et, au contraire, fascinée par une rencontre récente où son imagination se complaisait, faisait de vagues mais admissibles projets, elle ne se sentait pas rebelle à la souffrance de l'homme présent. Elle ne lui en voulait pas de son désir angoissé ; elle supportait qu'il fût grave, secret, bouleversé, haletant à cause d'elle, et que, de toute la tristesse subite de son esprit, il l'adorât.

Comme il approchait un siège du divan où elle était allongée, enveloppée de châles qui lui donnaient l'attitude mystérieuse des mortes égyptiennes, elle tendit vers lui sa faible main, elle laissa éclore sa voix murmurante, elle accepta qu'il s'assît près d'elle, qu'il exprimât sa tendresse. Elle l'y incitait même, à présent qu'il ne s'y sentait plus guère habile, et que, de toute son énergie tremblante, il tentait de réprimer une ardeur brutale dont la violence l'effrayait, qui bondissait en lui et le bousculait autant que la tigresse, agrippée de toute sa vibration formidable aux barreaux de sa cage métallique, ébranle son cachot de fer.

Elle, paisible, rassurée, négligente, rejoignait par le regard et l'âme l'étendue, les aromes, les suaves allées, devenait un fragment de la nuit, une fille des dieux nocturnes, âme cosmique où l'univers, avec sa science insondable et son ignorance

infinie, se concentre soudain, réduit et total. Et sa voix n'était plus que la faible émanation de son être presque endormi.

Alors, voyant le pâle et léger fardeau du visage et des mains de son amie éclairer le sombre divan, l'homme plein de passion se prosterna et couvrit de baisers ardents les doigts, la robe, le visage de celle en qui il souhaitait se confondre, et se perdre à jamais.

Pareille aux fleurs fermées des nuits, à leur froid repliement, la femme ne répondit pas aux embrassements emportés, appuyés, profonds. L'orage de désir et de rêve qui s'abattait sur sa délicate tête lui faisait seulement incliner un peu le cou, et, pour se dérober à cette tempête embrasée, chuchotante, elle se réfugiait dans les bras mêmes de l'agresseur, se collait à son corps sans frémir, implorait sa grâce par de chétives plaintes musicales, le désarmait par cette folie épuisante d'ingénue douceur qui témoignait, en se confiant, en se dérobant, d'une faiblesse déconcertante, aussi rebelle que soumise.

Se souvenant, par toute la mémoire de son être, qu'elle avait déjà reposé sur l'épaule des hommes éperdus, elle était fraternelle à celui-ci ; rendue à l'élément naturel, elle ne repoussait pas cet homme pareil aux autres hommes, et qui lui rapportait la tendre habitude, l'accoutumance, les balbutiements connus, les audaces esquissées et réprimées, l'occasion sacrée, que la passion seule accorde aux femmes, à leur autorité secrète et terrible, de pouvoir tout permettre à leur voix, à leurs élans, à leurs impulsions, à leurs mystérieux désirs, – sauf l'amour qu'elles ne ressentent pas.

Quel fut le combat de ceux-ci ? Quelle indéchiffrable lutte, défensive ou consentante, enfermait ces deux corps haletants dans son cercle d'enlacements, de prodigalité, de ruse, de mouvements et de souffles mêlés ? – L'homme, vaincu par son triomphe ou par les limites qui lui avaient été imposées, restait penché sur sa compagne, et contemplait avec un douloureux amour, plein d'idéale tristesse, dans les yeux chaleureux de la

femme, le sceau qui ferme son cœur. Elle, déjà rentrée en soi-même, repliée sur ses propres songes, ayant résorbé son âme épandue, le regard posé au loin, caressait avec gratitude la caressante main de celui qui console comme le pourrait faire la nature elle-même, et sa tendresse silencieuse, voilée de digne solitude, enveloppait avec une puissance mélancolique celui qui se livre tout entier à celle qui restreint son accueil !

— Homme, ne te crois pas le maître de la femme qui ne t'a pas choisi. Ne la mesure pas à sa faiblesse, à son isolement, à sa langueur, en supposant que ton zèle et ta force obtiendront d'apprivoiser et d'adopter cette orpheline. Le grand instinct des femmes est la volonté. Elles règnent d'abord par l'esprit. Leur grande noblesse est dans leur invincible choix, ou dans leur fatal refus. Lorsqu'on les croit aptes par leur dénûment et leur désarroi à être persuadées, conquises, une seule loi les régit encore, c'est de vouloir. Leur destin est de jeter sur les groupes humains un regard sans défaut par lequel, soudain, un seul homme est agréé. Ne te flatte pas de découvrir leurs profonds secrets. Elles se taisent, et leur cœur reste hermétique parce qu'elles écoutent un ordre qui ne vient pas des régions où tu vis. Elles n'ont d'échange qu'avec le divin. Là est leur conscience, leur joug, la règle sacrée. En leurs timides choix, souvent audacieux, elles se peuvent tromper ; mais quand tu les accuses alors de caprice ou de perversité, leur dieu les juge encore innocentes. Eussent-elles même entre tes bras goûté les approches du bonheur, ne te vante pas en ton cœur d'avoir détruit leur solitude. Qu'est-ce qu'un corps dont l'âme s'est retirée, dont l'esprit n'a pas consenti ? Si celle que tu aimes ne t'a pas choisi pour sa terreur et son acclimatation, si tu n'es pas toi pour elle, c'est à-dire le seul homme et le seul redouté parmi la foule des hommes, si elle ne sait pas secrètement ton nom et ta personne à force de les avoir puissamment imaginés, si elle veut ignorer ta participation à ses décisions rêveuses et volontaires, de quel droit peux-tu lui demander de se souvenir ? L'âme connaît-elle la reconnaissance,

le scrupule, la honte, parce que le songe des nuits l'a favorisée d'un amoureux bonheur ? Peux-tu lui interdire de retrouver ses ailes d'enfant céleste, qui la dirigeront vers l'aérien monastère des nuées, où, paisible, absoute, ayant recomposé sa pureté, elle attendra, dans l'oubli ou le dédain du passé, que s'impose à elle de nouveau la saison de son désir ?

— Femme, créature sans péchés, qui ne fais rien de plus qu'il ne faut pour te maintenir vivante dans l'assaillante et décourageante vie ; chez qui il n'est point d'excédant, mais la juste mesure de la nécessité ; toi qui prends avec prudence et courage l'amère responsabilité des momentanés bonheurs ; qui portes le poids de la faiblesse de l'homme, de sa soumission au hasard, de sa passion fortuite ; toi qui es avancée dans la connaissance de l'inévitable et de l'éphémère, qui ne livres jamais ta science maudite et pitoyable mais te tiens avec sérénité aux confins de l'amour et de la mort ; toi qui soutiens et berces un front plus lourd que le tien qui satisfais, épargnes et protèges celui qui te devrait assistance figure de la cruelle sagesse et du secret, tais-toi ! Ne parle pas, pour exprimer la vérité, à ces petits devenus grands que l'on appelle les hommes. De tes yeux maternels, considère leur incessante ignorance.

Que les mots que tu déverses sur eux comme un chant leur dispense le terrestre paradis ! Qu'ils soient heureux, qu'ils se réjouissent, qu'ils aient le bonheur, quand tu ne peux avoir que le plaisir ! Et quand, après ce plaisir mystérieux dont ils ne font que te transmettre le legs céleste, tu chercheras, dans ta solitude, la noblesse, le repos et le secours de ton âme, puisses-tu contempler toujours, épanoui dans ton cœur tranquille, le sourire énigmatique de ton austère et divine bonté...

SECONDE LETTRE QU'ON N'ENVOIE PAS

(DÉTRESSE)

Madame, je puis enfin vous offrir aujourd'hui mon amitié. Ces mots vous surprendront. Voilà bien des années, penserez-vous, qu'une tendre affection nous lie. Il est vrai que je vous ai toujours aimée avec un empressement qui, bien que sincère, dépassait le naturel, et dont j'ai souffert avec orgueil et contrition. Vous-même avez ressenti pour moi une sympathie vigilante où je voyais s'agiter parfois le mystère de la crainte, de brusques et légères révoltes, que dominait un instinctif enchaînement. Vous me recherchiez comme je vous recherchais. Si j'avais été dans l'usage de pouvoir me plaindre, c'est près de vous que j'aurais apporté ma tristesse et trouvé du secours. Vous, plus frémissante, bien qu'obscur, m'avez fait la grâce de me livrer à certaines heures votre mélancolie, qui n'exposait pas de raisons. J'ai senti contre mon visage votre visage turbulent de cris retenus, de réserve palpitante, et je connais le goût de vos larmes, dont se noyait mon cœur : car, dans ces moments de confiance, vous m'étiez plus sacrée que ma vie, et que celle de l'être qu'en secret nous nous partageons. De toutes mes forces, j'ai essayé de vous dissimuler ma compassion renseignée ; je soutenais votre orgueil, je vous dispensais une confuse mais suffisante sécurité. Vous n'avez rien su de ce long amour qui a parcouru dans le même temps votre existence et la mienne. Quand

vous étiez mariée depuis quelques années, – et déjà je vous connaissais, – j’ai rencontré votre mari. L’ai-je aimé du premier regard ? Je le crois ; du moins ai-je éprouvé aussitôt cette stupeur éblouie et l’annonce de cette bonne nouvelle émanée du fond des âges que reçoit l’âme consentante, qui affronte son destin.

Je ne puis pas dire que j’aie lutté contre cette subite et décisive passion. Si j’ai pu douter d’elle au début, au point m’y intéresser immédiatement, la laisser flotter et même languir, assoupie, dans les ténèbres de mon esprit actif, plein d’habitudes et d’occupations, je ne distinguais pas non plus les projets de celui que mon regard avait marqué d’un rayon inconscient mais sûr. Je n’essayais pas de pénétrer ses résolutions, je ne devançais pas les desseins de son cœur, je pensais à tout le reste des choses du monde, – en attendant.

La circonstance vint, non recherchée, non prévue, subite et lente à la fois, contenant la nécessité dans sa calme préparation. Quand nous sûmes silencieusement, lui et moi, que, nous aimant, nous devions ne pas nous aimer, nous nous aimions déjà d’un amour qui peut tout, sauf de renoncer à soi. Que d’autres parlent des combats de la conscience, des hésitations en commun, de mutuelles et héroïques résolutions. Nous ne fûmes pas de ces cœurs-là. Pas une seconde nous n’hésitâmes. Nous n’eûmes pas à nous le dire, nous le savions ; notre devoir désormais n’était pas de nous fuir l’un l’autre, mais de nous réunir pour la tâche auguste d’un grand secours, d’une grande ferveur réciproques, et de nous armer avec diligence et minutie pour que vous ne souffriez pas.

— Nul être n’a jamais pensé à un autre être avec plus d’assiduité déférante et tendre que lui et moi nous n’avons, sans relâche, pensé à vous. Je puis vous dire ces mots à présent que cet unique ami a délaissé votre amour et le mien pour un attachement nouveau, fantasque, déraisonnable, incompréhensible à votre esprit comme au mien, dont nous souffrons toutes deux

différemment, mais de manière que, dans tout l'univers, vous seule et moi soyons pareilles.

Jamais une femme n'a pu comprendre l'homme qu'elle aime comme peuvent se comprendre les deux femmes attachées à un même homme ; que savions-nous de lui, vous et moi, sinon, chacune, l'amour dont nous l'aimions ? Par ce que je lui donnais d'excessif il m'était étranger, comme il était étranger à votre plus austère tendresse. Mais vous et moi nous avons pour lui le même attrait, contre lui les mêmes griefs, et si nous nous étions liguées pour flatter tous ses goûts, ou liguées pour lui nuire, nous aurions, sans nous concerter, accompli les mêmes actes. Ainsi, lorsque chacune de nous était séparée de lui par son amour pour lui, il établissait en l'une et l'autre une image de lui également exacte et tyrannique, qui nous rendait semblables.

Les lettres de moi que vous avez arrachées, dans votre surprise et votre détresse, aux ténèbres d'un tiroir secret, vous ont révélé la tendresse qui me liait à votre époux, et que j'avais espéré vous laisser ignorer toujours. Je ne puis pas vous consoler, Madame, il y faudrait aujourd'hui trop d'efforts et trop d'hypocrisie, mais je puis vous dire enfin combien vous me fûtes chère. Je m'autorise à vous parler avec cette franchise douloureuse parce que, de nous deux, je suis la plus accablée. Vous n'étiez pas attachée à cet homme comme je l'étais ; il n'était plus votre idée fixe, nourricière, votre climat, et, contre tous les maux, ce tampon de chloroforme que l'on fait respirer aux mourants. Vous l'aimiez encore, c'est bien peu de chose ; moi, je l'aimais.

Vos enfants, qui ne sont désormais plus qu'à vous, fortifient votre orgueil d'avoir raison et mettent autour de vous la preuve de votre noblesse sans reproche et de votre dignité. Le trouble voilé, mystérieux, dans lequel, inconsciemment, mais avec un regard à la fois confiant et anxieux, vous avez vécu toutes ces années, se dissipe enfin. Vous respirez un air assaini, vous appartenez à des divinités familières qui préparent votre

avenir plus heureux : la solitude, le silence, la clairvoyance, la fierté. Vous redevenez la jeune fille que d'autres hommes ont souhaitée violemment, ont implorée en mariage, et qui est restée pour eux le rêve matinal, obscurci soudain d'un nuage qui, disparaissant par l'absence de l'intrus, vous rend votre primitive figure désirée.

Mais moi, Madame, j'ai connu l'amour que je vous volais. Ce fut là toute mon histoire, je n'en veux point d'autre, et si je ne dis pas que je vais me tuer, c'est que cette brusque mort dépend de notre volonté, qui ne dépend pas d'elle-même, – mais j'espère, et même je prévois de mourir peu à peu, sans beaucoup tarder. À qui parlerais-je désormais, sinon une fois encore à vous, par cette lettre sans secret ? La violence que suscite l'amour trahi, ces bonds de l'âme qui soulèvent le corps et le précipitent sur des abîmes d'horreur où l'on reste suspendu, sans qu'aucune force naturelle nous entraîne hors de cette chambre hideuse et sans péril, jusqu'au repos de la tombe, il est, Dieu merci, des médicaments qui les apaisent, qui les endorment, et l'on peut connaître la torpeur. Mais je vais vous dire le mot le plus profond de la douleur humaine, si l'on y met l'accent de lassitude et d'infini qu'il comporte : – Je m'ennuie.

Depuis que j'ai cessé d'aimer celui que nous aimions, – et l'abandon nous fait croire que nous n'aimons plus quand nous mourons de cette passion même, – je m'ennuie. Rien ne me semble nécessaire, ni acceptable, ni possible. Si ce transfuge entrait en ce moment chez moi, il me semble qu'au lieu de me soulever vers sa présence, par une loi d'ascension éblouie que j'ai tant connue, je resterais engourdie sur mes oreillers, pareille à ces enfants endormis à qui leurs parents viennent souhaiter un tardif bonsoir, et qui, mal réveillés, opposent un grondement hostile aux baisers qu'avec assurance on applique dans leurs cheveux. Mais ce que je voulais vous dire, ce n'est pas mon malheur, bien qu'il me paraisse noble et doux que par l'aveu de son excès et par son fardeau il puisse vous révéler le poids plus léger du vôtre ; – ce que je veux vous dire, c'est ce que fut mon senti-

ment pour vous. Quelle femme l'a exprimé à celle qu'elle lésait en secret ? Laquelle a eu cette tendresse et cette audace, où tout est vérité ?

Oui, je vous ai aimée, d'une amitié parfaite ; rien ne la pouvait troubler, je n'étais pas jalouse de vous. Votre personne charmante m'émouvait par tous ses détails de grâce, et parfois de beauté, que, dans la sincérité de son âme, un homme que j'aimais dédaignait. J'ai eu pour vous cette affection plénière d'une femme qui n'en craint point une autre.

Que des femmes aient combattu l'épouse, aient voulu lui nuire, l'aient traitée sans égards, ne l'aient pas choyée, respectée, voilà qui est fréquent, me dit-on, mais, pour moi, incroyable.

Comment n'être pas reconnaissante à celle qui limite notre jalousie, qui nous garde de l'inconnue redoutable, qui veille à notre place sur l'égarement et la diversité du désir, et qui, en nous permettant de la contempler en la simplicité de sa vie sans éclat, nous offre le spectacle d'une rivale ignorante, amicale, soigneuse, et dont souvent l'aspect nous rassure ?

Nous vous aimions. Vous étiez entre nous comme le troisième état de cette passion qui, pour se rejoindre, était sans cesse contrainte de vous traverser. J'observais en vous la part de la vie de votre compagnon qui m'échappait : part secrète, similaire à la mienne et dont je n'ai jamais connu l'aveu. Je plains les femmes qui, voyant reposer sur leur cœur celui qui à travers les difficultés du mensonge, des précautions hardies et de la dissimulation, est venu s'abattre dans leurs bras, ne lui octroient pas le paisible halètement, le droit à l'oubli de leur méfait commun, et la salubrité du silence. Nous vous aimions. Je n'ai rien su de vous que sa silencieuse préférence pour moi.

Dans ces rapides rencontres de l'hiver où ceux qui se rejoignent par passion étreignent sur eux une saison ruisselante de soleils et de laves ; dans ces belles heures longues et chaudes de

l'été où les êtres réunis se reposent, comme Ève et Adam, dans un état de force et de paix qui établit pour chaque couple, au fond des chambres, la richesse tranquille du Paradis Terrestre ; dans cette liberté enfantine de l'allégresse où chacun, parlant pour soi-même, épand la source pure des confidences extrêmes, j'ai pu éviter la tentation de connaître vos secrets, et ma victoire sur vous. — Vous m'apparaissiez comme une sœur occupée, distraite, débonnaire, qui ne sait pas garder tout son avoir. Votre existence, loin de m'irriter, me soutenait de sa lointaine et ménagère poésie. Que veulent tant de maîtresses exigeantes ? Il me suffisait que celui qui vivait à vos côtés vous eût laissée quelques instants auparavant, et qu'il fût venu. Toute la passion de l'homme tient dans cette résolution, simple, provisoire, difficile, dans ce trajet du devoir au bonheur. — Nous n'avions pas de remords ; notre innocence absolue et méritoire, ce ne pouvait être de renoncer à nous-mêmes, mais c'était de vous aimer.

Si vous, Madame, à présent que vous êtes libre, rencontrez un de ces couples humains où le mariage semble lié à la quiétude heureuse, et que soudain vous vous aperceviez, avec une amère surprise mais une invincible nécessité, que cet homme et vous-même êtes destinés l'un à l'autre, n'exercez pas sur lui votre jalousie, ne faites peser nulle contrainte sur le cœur de l'homme, qui craint toujours instinctivement sa compagne soumise. Veillez au bonheur de la femme tranquille et habituée.

— Certes, elle nous fait souffrir, elle nous apparaît trop privilégiée, celle qui dort auprès de celui dont nous ne connaissons que brièvement le contact tumultueux et la calme forme allongée ; nous lui envions ces heures de facilité, d'indifférence, de sommeil, qui lui permettent de s'abreuver et de se baigner constamment aux saveurs, aux senteurs, aux moiteurs qui nous envoient. Nous l'envions de pouvoir adhérer sans cesse à cette émanation de molécules tièdes et dorées qui tourbillonnent autour d'un être, animent et étendent son contour, et constituent le charme inévitable et le divin maléfice.

Mais de quelle force aussi, compensant le temps trop bref accordé à l'expansion délirante, nous exerçons la turbulence et la voracité, nous implantons dans notre cœur l'éphémère, nous prenons possession du palpable, du délectable, du visible et de l'invisible, comme un mouleur rapide et passionné qui voudrait garder toute l'empreinte d'un cadavre ! La passion des amantes a quelque chose de sacré par sa communication immédiate avec les périls et la mort. Pourquoi est-ce vous que j'eusse crainte, moi qui aimais dans un affamement continu et sans mesure ? Le triomphe véritable c'est d'aimer plus que ne le fait la rivale, non d'être aimée davantage.

Pourtant, l'habitude qui lie les époux est un trésor dont parfois la masse nous fascine, nous hante, nous affole, quand nous concevons qu'elle livre tout l'être que nous aimons, en sa quotidienne et constante vie animale, et par là peut conduire l'amour à la satiété : but inconscient de notre excessif désir ; vindicative, poignante et inconcevable espérance !

Mais nous savons bien aussi que jamais plus la femme perpétuellement promise et accordée ne provoquera la stupeur et l'enchantement ; jamais plus elle ne peut obliger, même par l'absence et les intervalles, la mémoire haletante, terrassée par le souvenir, à refaire ce continu et trajet vers l'ébahissement du désir anxieux, assouvi, – vers la divine incréibilité du bonheur !

C'est l'apanage oppressant du bonheur de ne pouvoir pas être cru, de se maintenir dans une atmosphère d'annonciation. La satisfaction habituelle et facile jamais plus n'amène ce recul déraisonnable de l'intelligence qui fait douter du passé et de l'absolu. Cette suppression du temps et de la précision n'est naturelle qu'à la passion seule, qui, mécanisme impérieux et décevant de l'appétit le plus exigeant, constate que jamais n'est suffisamment ingéré et absorbé l'être convoité, – de sorte que l'amour est un insatiable besoin, qui s'accroît par le goût que nous recevons de ce repas de l'âme et de l'être, et qui crée un

vertige de désir ascendant, de connaissance rapide et de privation immédiate, par quoi l'attraction, le plaisir et sa cessation même sont toujours situés dans la nécessité de la mort.

— Peut-être penserez-vous, Madame, que, vous aimant comme je le faisais quand je connus celui qui fut ma destinée, j'aurais dû abandonner mon but. Vous objecterez que la pitié m'a toujours semblé le plus naturel, le plus indiscutable des sentiments humains. Il est vrai. Mais si grande que fût ma pitié pour vous, j'eus de moi une pitié plus grande encore. Dès que j'aimai cet homme, j'ai eu pitié de moi, pitié de mon dénûment, de ma pauvreté, de ma tristesse, pitié grande et juste d'une âme qui, jusqu'alors triomphante, mesure par ce qu'elle vient d'obtenir ce qu'elle peut perdre, et qui, confrontant l'univers avec un homme, a trouvé cet homme supérieur au monde.

Et qui peut fuir ce qu'il aime ? Quels sont ceux qui, ayant soudain constaté la fascination d'un visage, et repéré, dans l'enchantement, la consternation, l'inutile effort de dénigrement, les parcelles de la beauté, se sont détournés d'elle, ont renoncé à s'incorporer ce qui donne à l'âme son extension infinie et au corps la juste mesure de son exigence fraternelle ?

Où sont-ils ceux qui, s'arrachant à la tentation, sont partis, ont voyagé, parcouru des paysages, le cœur broyé par l'acceptation du sacrifice ? Que devenaient-ils quand ils voyaient les noblesses de l'univers, l'implacable obstination des cieus à ignorer les faibles décrets humains, le Palais du Vent dans l'Inde monumentale, les jardins de bambous dans l'île de Candie, la force des printemps sur l'antique Sicile, ou, mieux encore, dans la plus pauvre auberge du plus pauvre village bâti de chaux et de boue, une humble chambre avec son morne lit, où le maussade et humide silence semble appeler la transfiguration du plaisir ? À quoi ont-ils songé en tout lieu, sinon qu'en ce point même, dans le faste inutile ou la pire misère, eût pu leur être révélée la raison de leur existence éphémère et vaine, que là ils eussent

déchiffré leur confus destin, possédé l'expérience de leur nécessité ?

Ceux qui se délectent des privilèges du risque, à quel tribunal secret de leur conscience ont-ils décrété leur déchéance de la joie, admis leur condamnation, prononcé pour eux cette peine de mort du renoncement, plus cruelle que la mort même ? De quel droit ont-ils fait échouer une des suaves combinaisons du sort ? Quelle paix espèrent-ils obtenir de la mort, amicale aux seuls bons travailleurs du rêve, ceux qui n'ont pas, soulevés au-dessus de leurs chétifs scrupules, et dans un sentiment d'innocence démoniaque, commis une fois dans la vie le crime dangereux du bonheur ?...

L'EXHORTATION

LETTRE DE LUI À ELLE

« Madame, voici quinze jours que je vous ai quittée et que je voyage. Je ne sais pas encore si je puis ou si je ne puis pas vivre sans vous.

« J'ai traversé, en automobile, à une vitesse violente, des paysages si précipités que les uns sont brûlants et les autres glacés ; ils sont moins rapides que votre visage. Quelquefois j'ai pris le train, mais ces wagons sourds ont un rythme singulier, profond : ce sont des divans où l'on meurt de tendresse, et qui m'ont semblé trop doux pour qu'on pût les supporter sans épier chez vous un regard qui soupire.

« Je suis resté trois jours dans la petite ville de Voyron, où l'air souple et tiède coule entre la rue Rose-Sage et la rue Venise ; le soir, le rideau de toile qui ferme le petit café se balance dans le vent, et l'on voit des gens qui boivent et qui fument calmement, et qui vivent ainsi sans désir.

« J'ai parcouru des rochers, des vallons ; j'ai vu Annecy, rêveuse sur son lac rose, et, comme une Bruges plus claire, tout infiltrée d'eau douce ; Chambéry, un peu noircie de fumée, qui porte sur une de ses collines ornées de vignes et de pervenches, la maison où Jean-Jacques eut ses plus vifs transports ; Aix,

dont les jardins humides sont, au moment où l'ombre les gagne, recouverts d'un globe de vapeur.

« Me voici, sous un frais soleil, à Grenoble. C'est une ville d'azur et de neige.

« Elle est luisante, polie et à facettes comme un glacier elle réfracte la lumière du monde. Elle est si vive que le temps, les voitures, les gens, le commerce circulent comme de l'eau entre les deux trottoirs de ses rues étroites.

« Elle se leva la première à la veille de la Révolution française ; ses poumons, remplis de l'air des montagnes, criaient haut pour la liberté.

« Mais je ne sais rien de tout cela.

« Je vous ai quittée parce que vous étiez trop gaie. Madame, vous ne riez pas pour rire, ni parce que votre sort est léger et le plus enviable qu'on puisse imaginer, mais parce qu'inconsciemment, – et si digne, si hautaine, – vous suivez pourtant votre inclination, qui est de provoquer la volonté des hommes. Vous sentez que votre étrange rire ouvre dans votre âme et dans votre corps un abîme, qui donne à ceux qui vous contemplent un singulier vertige.

« Je vous connaissais, je savais ce que vous aimiez. Vous aimiez qu'on vous étonnât et qu'on vous fit peur. Dans ces instants-là, votre visage d'adolescent tendre, que je regardais de loin et secrètement, mourait de langueur. Je l'ai vu si renversé, si flottant, si détaché, semblait-il, de votre corps, si exsangue de volupté, qu'il faisait penser à ces décollations de jeunes martyrs dont les yeux se sont refermés sur une haletante extase : sur l'image d'un jardin de Judée et de Salomé qui danse.

« Mais, ah ! comme votre orgueil domine vite votre sensualité !

« Les nuits les plus claires cachent suffisamment les cygnes soulevés de désir et les amoureuses colombes ; mais vous, si vous cédiez au vif instinct de la nature, quelles ténèbres vous cacheraient assez au regard de votre vanité ? – Voilà ce que vous pensez...

« Pourtant, je sais des moments où, avec quelque violence, aisément l'on vous eût trouvée sans défense ; car, si votre regard est redoutable, vos mains et vos genoux sont faibles.

« Mais qui, vous aimant, voudrait d'un tel combat, et d'une victoire si pleine de colère, que l'on ne saurait plus si vos soupirs sont de la tendresse ou de l'étranglement ?

« Hier, j'ai passé l'heure du crépuscule et du soir sur la plus solitaire colline. Partout du silence, quel silence ! – un silence qui habite, qui rôde, qui règne, qui dit : C'est moi, je suis le silence...

« Par instant un corbeau jetait sur cette campagne déserte son cri noir, son cri de menace et de rancune, et un petit grillon se mettait à craquer comme une brindille de bois. L'air, le ciel, étaient d'une couleur qu'on ne peut pas dire : une couleur faite de silence et d'éternité.

« La moitié de la lune luisait comme une faible feuille d'étain. Je mourais de passion, de tristesse. Je regardais cette lune patiente, humiliée et divinement douce, qui, à chaque seconde, recevait sur elle les nuages. Au bord d'un ravin, le feuillage, alangui par les effluves du soir, se courbait, et c'était l'instant où, sans doute, dans tous les arbres du monde, la femelle de l'oiseau porte le poids de l'amour.

« Madame, vous seule êtes orgueilleuse.

« Vous êtes pour moi le résumé de l'univers, et néanmoins si peu de chose sur la terre ! Vous aussi entrerez dans ces ténèbres où sont descendues les époques fameuses. Vous serez une petite morte entre les morts. Rien n'agitera plus vos pieds

croisés. Nulle chose dans l'espace qui se souvienne de vous ! Vous serez, aux yeux de la Nature, plus délaissée que cette fougère de septembre que je vois déjà jaunie, mais à qui le vent prend encore un peu de pollen.

« Si vous mourez, ayant épargné en vous votre source d'aimer, il se peut qu'éternellement et dans ce sommeil même vous en gardiez le regret ; mais si vous jetez hors de vous votre suave ardeur, vous vous endormirez tranquillement ; aussi bien votre vie aura porté sa moisson étincelante.

« Laissez que je vous parle encore.

« Si hautaine que vous soyez, vous êtes pourtant comme toutes les femmes.

« Les caresses que j'ai données à votre main lorsqu'elle pendait mollement le long de votre fauteuil, – et que vous avez si doucement tolérées, – sont un signe que vous ne vous refusez point à d'autres et puis à d'autres caresses. Vous êtes une route lente, mais où l'on avance en soupirant.

« Un jour, on vous tiendra tout entière, et sans force, dans ses bras.

« Madame, j'oublie votre dureté, votre allégresse, je vous pardonne votre rire, je reviendrai, et une fois encore j'implorerai votre cœur. Vous êtes jeune, et, – bien qu'ignorante d'une telle puissance, – si pétrie de la poésie éternelle, que près de vous je m'étourdis moins de la délicate odeur de votre épaule voilée, que de cette pâleur du visage et des yeux que durent avoir aussi toutes les héroïnes, à l'éveil craintif de la volupté.

« Mais le temps passe, pour moi qui suis moins jeune que vous, – pour vous aussi, Madame.

« Pourtant, un jour vous aimerez : demain si vous cédez à mes prières ou alors plus tard, quand déclinera votre émou-

vante beauté, et que ce sera vous qui assemblerez sur le faible front d'un frivole ami de sublimes nuées.

« Vous aimerez, Madame ; vos mains, en même temps qu'elles couvriront de caresses votre amant, s'occuperont de voiler votre grâce moins pure.

« Vous aimerez dans une rage misérable et profonde.

« Toutes les larmes, vous les pleurerez. Les nobles habitudes, l'orgueil, les lois du monde, ne vous seront plus rien. La tête enfouie dans les coussins, loin du jour, loin de la lumière des lampes, roulée comme une feuille tombée que harcèle le vent d'automne, vous mordrez de désespoir et d'amour la main qui vous tiendra penchée, et, malgré votre délire, vous n'aurez jamais plus de joie, parce que vous saurez que cet homme qu'il faut inquiéter et séduire est, peut-être, hélas ! sûr de vous.

« Madame, dans ces instants-là, souvenez-vous de ceux qui, aujourd'hui, avec une terreur sacrée, vous désirent ; de ceux qui, avant de vous obtenir, pleureraient de crainte et de faiblesse sur la place nue de votre cœur... »

La jeune femme posa près d'elle cette lettre qu'elle venait de recevoir, et qui la touchait tant.

Elle songea... Celui qui la lui écrivait était trop sérieux, trop exigeant, probablement trop différent d'elle ; elle ne pensait pas pouvoir l'aimer.

Certes, il avait beaucoup aidé à sa naïve connaissance du désir ; six mois plus tôt elle n'eût pas laissé reposer au bord de son fauteuil une main si négligente qu'on pût la caresser, et maintenant, les hommes qui lui parlaient avec trop de tendre véhémence lui donnaient seulement un grand frisson de l'âme qu'elle dissimulait en riant.

Pourtant, une singulière pudeur et quelque chose qui est comme de la paix physique, de l'ignorance, l'empêchaient d'être troublée davantage.

Mais cette lettre l'émouvait.

De la place où elle était assise dans sa chambre, elle voyait, par la fenêtre, Paris, pâle et frais en septembre ; et aussi elle se voyait de loin dans la glace : visage doux et dur, avec des cheveux foncés et bouclés, et la ligne du cou un peu gonflée.

Ah le plaisir, le plaisir divin, dont sanglote de joie tout l'univers, qu'elle ne ressentait encore qu'en pensée vivement, et dont elle n'avait pas un si puissant souhait, le goûter du moins pendant la victorieuse jeunesse ! Le goûter quand on est encore comme une reine légère dont l'évanouissement intimide et fait peur ; le connaître quand c'est peut-être une chose si aimable et si gaie d'entrer furtivement à l'ombre d'un chapeau de roses chez l'ami de son cœur, et que ce chapeau tombe le long des cheveux amollis, et que s'organise enfin un désordre que ne peuvent plus voiler que les ferventes caresses...

La jeune femme pense à la manière adroite et moqueuse dont elle a, le soir d'hier, laissé partir de chez elle le jeune homme qui, lui aussi, comme l'autre, l'aime tant.

Avec quelle douleur il la suppliait d'être grave, et comme elle refusait en riant trop !

Et voici qu'elle sent obscurément, avec une grande discrétion, mais avec une croissante netteté, qu'elle n'est plus tout à fait, sur tous les points de son être et de son âme, insensible.

Les pages qu'elle a reçues de l'ami passionné qui voyage, en l'esprit duquel elle a tant de confiance, lui sont une philosophie.

Elle réfléchit. Beaucoup de pensées passent dans ses yeux. Elle regarde loin dans la vie, dans la destinée une candeur profonde et triste ennoblit sa personne. Le visage couvert de rêve,

de résignation, elle s'assoit à sa table. Au sombre adolescent plein de soupirs et de feu qui pleurait hier soir chez elle, la jeune femme écrit ce bref billet, dont le naïf élan nous déplairait, si nous pouvions supposer qu'une âme si altérée d'infini pût jamais se résoudre à faire parvenir son audacieux et perfide message.

LETTRE D'ELLE À UN AUTRE

« Monsieur, pourquoi porte-t-on par moments sur soi une si lourde mélancolie ?

« Ce matin, en me promenant du côté des jardins d'Auteuil, je sentais douloureusement ma solitude.

« Je pensais à vous, qui êtes pour moi, je le sens bien maintenant, un véritable ami.

« Je pensais aussi, près de ces parterres où déjà les derniers rosiers défleurissent, que le temps passe et que rien n'est meilleur qu'une affection comme la vôtre.

« Mourir, quelle angoisse ! Être un jour une morte entre les morts ; être plus délaissée que cette fougère de septembre que, derrière la grille des jardins, je voyais déjà jaunie, mais à qui le vent prend encore un peu de parfum !...

« Je songe à la sympathie que vous me témoignez, à ce qu'il y a de commun entre votre cœur et mon cœur.

« Je ne sais par quelles paroles vous assurer que je vous pardonne votre colère d'hier, que j'avais peut-être, – mais je ne sais comment, – motivée.

« Je suis seule ce soir ; mon mari est parti pour Versailles ; je pourrai, en allant me promener le long des quais de la Seine, si beaux dans l'obscurité limpide, entrer un moment chez vous ;

vous voyez comme je fais, pour vous, un acte de la plus douce amitié.

« Je viendrai ; nous causerons auprès de votre fenêtre ouverte, et vous me laisserez partir.

« Quelle calme fraîcheur ce soir ! Je regarde, en cet instant, le crépuscule.

« Le ciel si tendre est d'une couleur qu'on ne peut pas dire, une couleur faite de silence et d'éternité... »

CELUI QUI N'AIME PAS ASSEZ

« ... Vous à qui je ne sais pas quel nom donner, puisque vous ne vouliez pas de mon amitié, et que par circonspection juvénile, par insouciance plénitude, je refusais votre amour ; vous dont j'ignore l'actuel visage et le cœur présent, puisque vous avez fui la chance hésitante de notre communauté, et que j'ai continué mon chemin prédestiné entre l'audace et la détresse ; vous que je n'ai jamais revu et qui peut-être m'avez oubliée, malgré ce serment d'éternelle constance auquel les femmes s'attachent avec une loyale exigence, sans s'y croire elles-mêmes obligées, entendez l'appel de cette lettre et sa véridique confiance ; je n'ai plus d'espoir qu'en vous. J'ignore le temps que ces feuilles mettront à vous parvenir, car je ne connais pas votre séjour ; mais, à quelque moment que vous les receviez, il ne se peut pas que vous demeuriez insensible à mon souvenir, moi qui par fierté, par charité, par rancune anxieuse et tendre, n'ai jamais essayé de découvrir ni de troubler votre retraite mais j'ai aujourd'hui pour vous reconquérir un suffisant sujet ; nous sommes désormais pareils. De la manière dont vous m'aimiez, j'aime aussi ; le sentiment qui m'opprime, je n'ai pu le rapprocher que de celui que je vous inspirais ; je souffre comme je vous ai vu souffrir, alors qu'enfermée dans la gangue lustrée de l'intolérante jeunesse j'opposais à vos aveux les reproches indignés de l'honneur enfantin, et la rigueur d'une âme que complète le frais univers.

Le destin avait posé pour moi, au delà de vous, son piège inéluctable ! – Dans cet ardu et allègre voyage que je faisais à travers le monde et les âmes, m'introduisant dans les cœurs, les captant, les transfigurant, j'ai rencontré soudain l'être qui seul nous interloque et nous épuise : celui qui n'aime pas assez. Que ces mots concourent à vous le définir. Je n'ai pas à me remémorer ses grâces, son esprit, sa beauté ; quand toutes ces naturelles parures viendraient à lui manquer, il suffirait à présent pour moi qu'il fût celui qui m'a déçue pour que ma tristesse lui demeurât attachée.

Écoutez le simple récit. Au bord de la mer Ionienne, dans un pays ébloui de chaleur où, malgré la tristesse de ma solitude, j'exultais entre le sol et l'azur comme entre deux cymbales incandescentes dont j'eusse été le chant sonore, j'ai rencontré errant, libre, possédant ce bien magnifique qui est la vie et le cœur, celui qui n'aime pas assez. Je ne trouverais pas à formuler contre lui de griefs, ou du moins un seul : ce sont ces êtres-là par qui l'on meurt. Ah ! que ces créatures modérées puissent soudain surgir sur notre route, qu'elles aient ces visages innocemment trompeurs qui soulèvent l'imagination, que l'on échange avec elles des impressions secrètes ou familières qui semblent concertées, et que tout à coup, l'on se trouve devant leur vérité honnête, stupéfiante, que l'on se sente désarmé par l'évidence de leurs désirs limités, de leur âme sans étendue, quelle mortelle déconvenue pour l'ardeur féminine qui, par tous les moyens, tente de provoquer la passion masculine, de l'exacerber, d'en maintenir la torride température, afin de s'octroyer un instant de répit et de certitude ! Il faut aux femmes l'illusion que c'est l'homme qui préfère, tant elles savent que c'est toujours elles qui aiment le plus ! Hélas ! dans sa frêle netteté, le caractère de mon compagnon était à jamais précis, déterminé, achevé. La grandeur de l'homme, c'est d'échapper sans cesse à son achèvement ; son mystère est de fournir sans se lasser des puissances diverses qui, réunies en faisceau, vont rejoindre un

même but ; tout suggère à l'âme des actions de l'âme. Que vaudrait l'activité humaine, sa pathétique usure, si son travail quotidien n'était pas de se défaire pour se refaire, de vivre pour mourir et pour renaître dans une continuité d'élévation ? Instinct frémissant qui crée l'élan téméraire, qui attire la chance autant que l'adversité, et qui, après les trébuchements et les sursauts imposés à l'âme, lui accorde l'équilibre de l'ambition et de la sagesse. — Tels nous sommes vous et moi, vous vous en souvenez bien, ô lointain et sûr ami ! Tels nous fûmes, moi farouche, vous opiniâtre, avec nos violences opposées, nos coupables vœux, nos pensées répréhensibles, notre sourde cruauté toujours transmuée en secourable assistance, et ces toxines d'énergie que nos cœurs déversaient dans nos veines ! Mais celui dont je vous parle est bon. Lui est bon ; il est pourtant, je vous l'ai dit, de ceux par qui on languit et l'on meurt. Son innocence est de ne pas comprendre l'excès, d'éluder la douleur, d'ignorer tout de la passion qui souffre, de ne pas la concevoir, de ne souhaiter pas l'inspirer, plus encore de la haïr ! Que de transes il éprouve à infliger sans le vouloir une torture qu'il ne peut ressentir ! Nous qui n'avons désiré, moi dans mon songe d'adolescente rebelle, vous dans votre amère passion, que les désordres et les tragédies de l'amour, comment pourrions-nous comprendre ce doux être économe ? Il est bon, vous ai-je dit, mais aussi il est heureux ; il est heureux paisiblement, depuis sa personne qu'il croit sans besoins mais qu'il satisfait naïvement, avec insouciance et précision, en toute chose, — jusqu'à son imagination qui n'a pas de préférence et qui n'exige rien. Si peu fait pour combattre, le destin le préserve, alors qu'il nous accable. Depuis de si longs âges l'homme est sorti de la forêt ancestrale, implacable en ses lois candides et meurtrières qui favorisaient la vigueur, qu'à présent la nature semble se pencher avec souci sur les êtres délicats qui ne la défient pas, et les ménager au détriment des cœurs volontaires, abandonnés dans la tempête.

Et quels reproches, d'ailleurs, pourrait-on faire à celui qui, par la tiédeur de son caractère courtois et tendre, exerce avec

franchise le sentiment qu'il lui est le plus aisé de produire et que craignent le plus les femmes : la prudence, l'abnégation ? – Que peuvent l'ardeur, la beauté, la musique des mots, contre celui à qui déplaît d'abord, instinctivement, la prodigalité ? À l'amour, au dévouement, au sacrifice même, il lui est loisible de répondre par ces paroles exactes et raisonnables qui exonèrent tout cœur chétif : « Je ne vous l'avais pas demandé ! »

— Hélas ! donner tant à celui qui de peu se contenterait ! – Si l'on connaît bien la férocité de l'amour, si l'on songe que celui qui aime, en vue d'établir son repos, sa quiétude, et d'affirmer sa force, a pour but continuel et obstiné l'abaissement de celui qui est aimé, sauf dans les minutes qui précèdent la possession où celui qui aime cherche à augmenter sa proie, à lui donner du prix, à percevoir la curieuse valeur de celui qu'il va absorber, triturer, anéantir, – car il est naturel à l'être de souhaiter sa nourriture puissante et capable de distribuer l'énergie et le plaisir dans tous ses membres, – comment ne pas avoir pitié de celui qui aime le plus ? – Aimer puissamment, et dans la crainte ! S'entraîner sans cesse à la parcimonie, refouler le naturel torrent du cœur, n'exposer que cette demi-passion avouée à laquelle vous contraind celui dont la réserve impose la réserve, peut-on concevoir un plus cruel asservissement des instincts donateurs ? À ces travaux de factice mansuétude, de perpétuelle retenue, qui ne préférerait la pure absence de l'amour, cet horizon net et nu comme un ciel lavé par la pluie, et dont le dur désert bleu transmet à l'âme sa tranquille aridité ? En regard du tourment amoureux, qui ne choisirait l'exquise atmosphère du rien, cette clairière du temps désencombré, qui met en relief la délicate membrure des jours et dispense aux cœurs oisifs d'imprévus divertissements, – de la même manière que le goût s'affine par la sobriété et le jeûne, jusqu'à permettre des distinctions subtiles entre la sapidité légère d'un pain et d'un autre pain ?...

— Mon ami, il est une saison d'été où, dans mon existence que troublait toujours le romanesque de votre souvenir, je fus soudain sans mémoire, sans hantise, sans désir. Je voyageais. Une amie paisible, couleur de sable, régulière et amortie comme une sourde pendule suisse, évoquait pour moi le charme naïf du bois découpé, le pittoresque d'un meuble respirant. J'éprouvais à tout instant le bienfait de l'absence d'efforts. Point de conversations, point d'échanges de vues. Un contentement bénin et sans envies. Je n'aimais pas, je m'accommodais de toute circonstance, j'étais heureuse. Et cependant je ne bénéficiais d'aucune chance dans cette petite ville renommée du Brandebourg, où je m'étais arrêtée. L'humidité, la langueur, la nonchalance de l'air assoupissaient le cotonneux éther et les gens. L'âme se mouvait à peine dans le corps, inconsciemment satisfait. De mols orages roucouleurs imbibaient de leur eau rapide les rues et les jardins, qui élevaient ensuite dans le soir des bouffées de tièdes buées. Des platanes énormes, asphyxiés par leur poids de compacte verdure, enfermaient de légers cris sursautant et des battements d'ailes ; ce morne romantisme du chaud feuillage était si oppressant, si tristement tendre, débordant et découragé, que l'on y pouvait supposer des suicides d'oiseaux. L'hôtel, privé d'un réel confort, recélait le furtif animal rongeur qui vit au ras de l'espèce humaine et lui cause un instinctif déplaisir : la surgissante et hâtive souris. Dépourvue d'agrément, la nourriture des fréquentes collations n'intéressait pas. À l'angle du toit qui bordait ma chambre, une gouttière laissait choir, pleur par pleur, l'eau des pluies, et ce tintement harcelait le sommeil de la nuit. Et pourtant ! et pourtant ! je le devinais au cours de cette halte en ce site dénué de bonté, — je le comprends encore mieux aujourd'hui, tout est supportable sans l'amour. Oui, sans amour, tout peut être délassément, invention, replet et délicat plaisir !

— Amour : affirmation impérieuse de soi, et puis adieux à soi-même ! — Comme par une ligature invisible, tous les nerfs de celui qui aime sont attachés dans les ténèbres, la fantaisie, le désordre et l'aiguë précision à ce vagabond que semble toujours

celui que l'on désire ! De toutes les passions contre lesquelles l'instinct de l'être lutte avec le plus d'opiniâtre sagacité, il n'en est pas qui justifie davantage ce combat que le véritable amour. Hélas ! celui qui aime ne sait pas s'il est aimé ; par une aberration modeste et accablante il ne peut remarquer que l'insuffisance ! Il est toute richesse et toute excuse ! Ayant conféré, dans sa folie précise, à l'objet qu'il convoite, les pouvoirs de l'air, de la nourriture, du repos, il vit dans le tremblement d'être privé de ces aliments de l'existence. Le marin dans la crainte du naufrage, le mineur sur qui se défait sa voûte ténébreuse ne sont pas plus menacés d'immersion ou d'asphyxie que celui qui aime ne l'est d'inanition. Mais, dans le désir, cet état de terreur ne dépend en rien du caractère de l'objet qui le suscite il est de l'amour en soi-même.

— Mon ami, si précaire est mon actuel destin, que je fais aujourd'hui, avec confiance et simplicité, appel à cette passion fougueuse, sans précaution, sans douceur, que j'ai vue en vous jadis, dans ces temps innocents où le désir de l'homme me semblait manquer de prosternation, de civilité, d'élégance ! Vous le sentez bien, je ne vous entendrais pas à présent avec la même attitude ; que de renoncements il nous a fallu endurer, moi dans l'amitié, vous dans l'amour, pour que nous aboutissions à cette rencontre qui ne dépend plus que de vous peu à peu. Le destin se construit par nos vains désespoirs.

— Mais, — me demanderez-vous, — quel rôle comptez-vous assigner à votre compagnon charmant et faible, à ce touriste flâneur que n'émouvaient suffisamment ni votre personne ni la mer bleue des sirènes, — à celui qui n'aime pas assez ?

Ah ! comment vous répondrais-je ? Un grand trouble et de contradictoires images se pressent en mon esprit ! Venez, détruisez-les, assistez-moi, peut-être aimerai-je moins celui qui me désole, et dès que l'on aime moins on aime tellement moins ! Alors, de quoi pourriez-vous être jaloux, ami connu et

inconnu encore, ô mon expérience nouvelle ? Il n'y a point d'usurpation et de vol envers celui qui n'avait pas de propriété, mais, en revanche, que peut-on imaginer de plus trahi sur la terre que l'homme que soudain l'on commence à moins aimer ?

C'est par excès d'amour triste que j'ai entrepris de vous écrire cette lettre ; je souhaite, vous le sentez bien, guérir de ma passion, et que ce soit en votre faveur ; mais puis-je en guérir sans l'avoir épuisée ? Et dois-je me reconnaître le droit de désigner un terme, une borne, à la tendresse de celui qui, sans m'aimer assez, m'aime selon lui-même, pauvrement, aux limites de sa plus grande générosité ? Puissiez-vous être sensible à mes arguments raisonnables, à cette sagesse méconnue du « compagnon dont le cœur n'est pas sûr », mais qui deviendrait pour vous transparent et secourable si vous l'autorisiez à l'humble franchise ! Oui, venez, aidez-moi, soutenez-moi, – ne me privez pas tout de suite de celui que je vous ai dénoncé, que j'ai livré à votre vindicte, assurément généreuse ! Songez à l'âme multiple des femmes, à leurs nombreuses vérités dont chacune est inéluctable et sincère ; la vérité chez elles vit en troupeau, mais qui peut soupçonner l'agneau de ne pas être un agneau parce que ses compagnons entassés dans l'herbage ne diffèrent de lui que légèrement, affirment, les uns comme les autres, leurs fantaisies individuelles, leur façon de mordre la verdure, de se diriger vers la source, de goûter le repos ou l'espiègle danse effrénée ?

Ah ! certes le caractère des femmes est un mystère qu'elles-mêmes jugent avec sévérité ; mues par le besoin d'échapper habilement à leur tristesse poignante, elles acceptent mais n'estiment pas leur ingénieux instinct. Il faut le reconnaître, l'écharpe fameuse qu'Yseult agite dans la direction de Tristan, sous les tilleuls du jardin nocturne, les femmes ne cessent jamais de la faire mouvoir en gestes d'appel pour obtenir l'appui, le secours, l'espérance, la pitié des hommes. Ennemie désolée de ses plus nobles vertus, dès qu'une femme aime et souffre elle jette un regard d'accueil vers celui qu'elle pourrait moins aimer, qui la rassurerait.

Dans son bonheur anxieux plus encore que dans la douleur la femme souhaite d'être consolée !

Mais aussi quel homme seul prétendrait assumer le fardeau de toute la nécessité spirituelle d'une femme ? La diversité de ses impressions, sa sensibilité suraiguë et haletante, qui la mettent souvent en danger de mort, son aptitude maternelle à aimer et à utiliser plusieurs êtres dont la variété s'adapte aux palpitantes mosaïques de son cœur, l'inclinent à la tendre multiplicité.

Sans doute l'homme ne le sait-il pas assez, sans doute ne pourra-t-il jamais le comprendre, mais la vie des femmes étant, par leur âme et par leur corps délicat, mille fois en péril, il faut, peut-être, beaucoup d'hommes pour qu'une femme vive... »

UNE ÉTUDE SUR LA PASSION

Ce grand cri de douleur qui clôt tous les amours.

Aug. Angellier.

« La passion de l'amour, dans le sens mystique et pourtant emporté où bien des femmes l'entendent, – me disait l'abbé de T***, – est si forte dans leur jeunesse, que je l'ai toujours vue chez elles à l'état guerrier, héroïque, et souvent téméraire... »

Les paroles que je transcris furent le début d'un entretien dont je reproduirai exactement les termes, quand j'aurai fait connaître mon interlocuteur.

C'est dans une villa de Sorrente où je m'étais arrêtée au mois de mai chez des amis, que je rencontrai ce prêtre, leur hôte également. D'aspect si noble, grave et dur, il semblait receler entre les plis de ses lèvres aux paroles modérées, comme dans une cassette aux ferrures de bronze rouillées, des secrets indicibles.

Les soirs de Sorrente, – quand, à perte de vue, sur les jardins des collines, l'oranger succombant sur l'oranger étale un pathétique aveu de faiblesse et semble exhaler, comme un suprême accablement, son excessif parfum, – m'emplissaient d'une mélancolie songeuse et taciturne. La beauté des paysages, la chaleureuse abondance des fleurs et des aromes, le rond roucoulement d'un peuple de colombes abattu et comprimé par

l'atmosphère aux compactes parois, l'heure gonflée d'or du crépuscule, captive dans les lacets du soleil, tant de séductions enfin reportaient l'esprit à cet Éden perdu où l'amour et son ivresse amère furent révélés aux premiers humains.

Le désert du bonheur, éclairé par le jubilant azur, m'oppressait mortellement.

Chaque jour, à ces moments du couchant, mes hôtes et moi nous quittions la fraîche demeure de granit cramoisi, aux dalles de porcelaine, où nous avions somnolé, un livre à la main, une partie de l'après-midi, et nous allions contempler l'embrasement de la mer, en nous appuyant aux balustres d'une pergola, dont les glycines allongées et entassées faisaient une toiture plus pesante encore par les senteurs épaisses que par les ombres violettes.

Nous parlions peu devant cette illumination quotidienne qui avait la solennelle et méthodique splendeur d'une grande pompe religieuse. Enfin, le puissant soleil s'abîmait tout entier dans la mer, qui le contenait un instant, s'enflammait de lui, puis reprenait sa sereine nuance, lentement assombrie. Le soleil disparu, nous nous taisions encore, pour honorer l'âme invisible et le secret écho de l'astre magnifique, comme dans ces salles de concert où viennent de s'élanter les derniers chants d'un oratorio, dont l'évanouissement emplit encore l'assistance de respect. Et puis, rompant ce commun silence, le prêtre au pur visage, élevant peu à peu la voix, louait la nature, sa prodigue et régulière splendeur.

La chasteté d'une telle existence, vouée à la contemplation dans un décor dont la magie était plus aiguë et pressante conseillère que le serpent même dans les bosquets du paradis, donnait au cœur matière à rêver longuement.

Pour apprécier la qualité de noblesse et de sévérité qu'offrait le caractère de ce prêtre, il faut, en effet, se bien souvenir de ces soirs italiens, mêlés déjà d'Ionie : soirs exaltants par la piquante allégresse marine, et amollissants par les tièdes bouffées de la terre, – car, depuis les odorants gazons imbibés d'essences vives, jusqu'au dôme brasillant des nuits, aussi comblé d'odeur que d'étoiles, tout suscite et enjôle la rêverie des sens.

Avec l'abbé de T***, la conversation, quelque varié qu'en fût l'objet, devenait nette, délimitée, sans halo. Il ne craignait point d'aborder, en particulier surtout, le sujet des passions. Résolu comme un médecin qui renseigne pour préserver, il y insistait au contraire, traitant de l'âme avec une connaissance fine et brutale, car ce confesseur savait bien que le poison de l'amour est dans l'âme, que c'est ainsi qu'il règne sur le monde, ennoblit jusqu'au sublime le barbare et primitif attrait, et par là même offense le Dieu jaloux.

Le silence et la couleur du soir sont plus saisissants qu'ailleurs dans ces climats du sud, animés tout le jour par la plus active lumière. Privée du tumultueux épanchement du soleil, la petite ville de Sorrente, avec sa population paysanne, s'endort tôt, d'un sommeil animal. Tout ce qui veille ensuite est comme dépaysé et frappé d'engourdissement. Mes hôtes, leurs convives et moi ne prolongions guère notre réunion d'après-dîner ; elle prenait fin, d'ordinaire, sur une courte promenade dans le jardin déformé par les ténèbres, obstrué d'aromes, et peu à peu possédé par ce frémissement pudique et voluptueux auquel il semble que le monde végétal s'abandonne dès qu'il plonge plus avant dans les sécurités de la nuit, et qu'il élague la présence des hommes. Ainsi l'oiseau-lyre, sur les rivages de la Nouvelle-Guinée, ne consent-il à jeter vers sa compagne son cri d'amoureux appel qu'aux approches des froides heures qui précèdent l'aube.

Je percevais bien tous ces tendres mystères, qui attachaient à mon cœur un fardeau de poésie.

L'esprit troublé, je regagnais ma chambre dans la villa fantasque, d'allure sarrasine. Le parfum des œillets, des citronniers, des roses d'Idumée, montait avec moi l'escalier, rampait, s'insinuait, se suspendait le long des antiques faïences de ma chambre arabe, établissait autour de moi une présence tenace, gluante, – bizarre composé de miel et de benzine. J'avais hâte de refermer mes croisées sur le suave et dangereux laboratoire des nuits ; alors, souvent, je voyais le prêtre s'accouder au balcon de la pièce voisine qu'il occupait, et, paisible sous cet assaut des forces invisibles, insidieuses, il adressait aux cieux un large et reconnaissant regard.

On n'attend pas qu'une figure si secrète livre souvent le fruit de sa consciencieuse expérience. Pourtant, un jour que je m'entretenais avec l'abbé de T*** de la puissance du cœur féminin, de son intrépidité, de sa bravoure, de ce goût naturel de l'héroïque, plus rare chez les hommes, alors surtout que le but de leurs vœux semble compromis ou différé, il énonça la phrase que j'ai rapportée au début de ce récit.

Je l'interrogeai alors sur le point de savoir, si, à sa connaissance, la passion tendre l'emportait, chez les femmes, sur la résolution, l'énergie, la dissimulation. C'est au cours de mes perplexités qu'il se décida à me donner un témoignage qu'il jugeait significatif.

Bien qu'il ne nommât personne, et que je fusse complètement une étrangère dans cette région de Naples, je sentais bien qu'il situait, par discrétion, les événements qu'il me narrait dans un autre lieu que celui où il les avait observés. Mais ceci n'a d'importance que pour signaler la forte armure morale qui recouvrait cet homme, et qu'il ne dépouillait jamais, même quand son récit répandait volontairement la lumière.

— Vous connaissez peut-être, me dit l'abbé de T***, — cette vallée qui s'étend au pied du Vésuve, jusqu'à la petite ville de Torre-Annunziata...

Je sentis qu'il voulait, par une feinte précision, égarer mes recherches. Pour lui être agréable et acquiescer au pieux mensonge qu'il nous imposait, je lui répondis, comme c'était exact, que j'avais visité la semaine précédente cette étrange ville aux larges chaussées, aux palais espagnols, couchée entre la lave, la verte montagne et la mer, — du bleu profond des golfes.

Elle m'avait frappée en effet, cette belle ville délaissée, blanche, sale, torride, somptueuse inutilement, et qui se décompose sous le soleil comme une litière de tubéreuses écrasées. L'odeur de goudron d'un petit port, où un beau navire solitaire tournait vers le couchant son fier mât de beaupré qui semblait en prière, se mêlait à un parfum fade et cuisant : celui de la pâte des blonds macaronis que l'on fabrique dans ces contrées, et dont les larges nappes farineuses sèchent en plein air, comme une lessive d'or, sur des baguettes tendues pour les recevoir.

L'abbé de T*** poursuivit :

— Dans les environs de cette ville venait loger en été, et jusqu'en novembre, une famille illustre de la Lombardie, dont les ascendants, depuis un siècle déjà, avaient quitté Milan et les jardins du lac de Côme, pour s'établir soit à Rome en hiver soit, comme je vous le disais, dans leur villa de Torre-Annunziata.

J'avais connu cette famille à Rome lorsque j'y étais allé faire des études archéologiques. Elle habitait le vaste étage d'un palais fameux, qu'environnent la fraîcheur et le bruissement d'une des fontaines les plus gracieuses de la cité.

La famille dont je vous entretiens se composait d'un couple de vieilles gens courtois et cérémonieux, âgés d'une soixantaine d'années, d'un fils âgé de trente-cinq ans, vigoureux et beau, ami de la musique, mais passionné davantage pour la chasse au renard, et qui avait épousé une jeune femme dont il avait un enfant. Je rencontrais ce couple à Rome environ une ou deux fois par mois, dans les réunions auxquelles je me voyais contraint d'assister, la société romaine m'ayant fait un accueil dont je devais lui savoir gré.

Bien que je ne prêtasse guère d'attention aux conversations qui concernaient des personnes si peu mêlées à mes études, j'avais surpris plusieurs fois l'assurance verbale que la jeune femme qui nous occupe avait inspiré une passion violente à un cousin de son mari, jeune Romarin particulièrement en vue.

Ce sentiment intriguait la société oisive de Rome, – groupement frivole comme en contiennent toutes les grandes cités, où les combats et les déchirements du cœur donnent lieu, moins à un noble intérêt, qu'à d'indiscrets et vindicatifs paris.

L'époux et le jeune amoureux semblaient inséparables, unis par des liens de famille et par le commun divertissement de la chasse. Cela seul aurait dû plaider en faveur de cette jeune femme, – quand déjà son extrême fierté morale, sa réserve, la tendresse qu'elle portait à son mari ne permettaient point de douter qu'elle fût parfaitement innocente de l'amour qu'elle inspirait sans l'éprouver. Son intelligence, sa bonté, la pitié abondante qu'elle manifestait dans toutes les occasions, indiquaient assez que cette âme se donnait, au delà de l'amour d'un homme, à cette charité universelle et indéterminée que nous appelons amour. Je n'avais jamais pu savoir si elle était d'esprit religieux, au sens strict et catholique du mot, bien que je l'eusse vue plusieurs fois assister à des cérémonies du culte, où son attitude de piété surpassait même celle de ses voisines. Mais c'était, certes, une âme religieuse, si, comme je le pense, ces mots peuvent définir la propension à tout aimer qui éclatait en elle, et qui

surprit souvent l'ami des paysages et le vieil archéologue que je suis.

Elle possédait ce don de rêverie par lequel les âmes, prolongeant à l'infini leur incompatibilité avec la terre, vont à Dieu.

Je me souviens qu'un jour un petit groupe de Français, passant par Rome, fut convié, avec moi et quelques membres de la société romaine, à visiter une de ces villas renommées des environs, dont l'aristocratie italienne, qui les possède, se réserve jalousement le privilège. C'était un matin des premiers jours d'avril. Nous visitâmes, guidés par un hôte aussi hospitalier en l'occurrence qu'il était réservé à l'ordinaire, cette demeure pompeuse et secrète qu'il habitait avec une farouche grandeur, comme le lion loge entre les rochers.

Le repas de midi fut servi dans le verger ; les cerisiers, en fleur à cette époque, couvraient tout l'espace de leurs prodigieuses fusées de blancs flocons.

Occupés à nous entretenir avec les jeunes Français, qui partaient le soir même pour Athènes, de leurs projets et de leurs travaux, nous négligions la compagnie féminine, lorsque je fus touché de la manière dont la créature qui nous intéresse goûtait une journée de printemps.

La religieuse ravie qui pendant trois cents ans écouta, dit la légende, le chant du rossignol, et quelques peintures du couvent de Saint-Marc à Florence, ont autant de pureté éblouie. Un des futurs élèves de l'école d'Athènes se plut à renseigner la jeune femme dans sa contemplation, en la documentant sur ses chers cerisiers, qu'un général romain, lui dit-il, vainqueur de Mithridate, avait importés solennellement à Rome, de Cérasos, la ville asiatique.

C'est le souvenir le plus précis que m'ait laissé en ce temps-là cette personne rêveuse. Quelques années se passèrent sans que j'eusse l'occasion de m'entretenir avec elle. Mes déplace-

ments étaient fréquents, parfois lointains. De retour à Rome, où je comptais achever dans la retraite un travail absorbant, j'entendis un jour annoncer qu'elle était fort malade, et qu'elle vivait, depuis plusieurs semaines, retirée dans sa maison de campagne, bien qu'en cette saison, qui était voisine de l'été mais adoucie par des pluies, Rome gardât encore tous ses hôtes. Un matin, je trouvai dans mon courrier une lettre signée de son nom : elle m'écrivait pour la première fois ; ce billet était du ton le plus noble, en même temps que le plus pressant ; elle me demandait, avec une force si appuyée, si suppliante, – je devrais dire plutôt si formelle et pleine de commandement, – de l'aller voir, que je décidai de faire ce long trajet, malgré mes occupations, et de tenter une visite profitable peut-être à cette infortunée, que la maladie ou quelque pire malheur semblait écraser.

Après un voyage accablant de chaleur, j'arrivai à la villa de Torre-Annunziata. C'était une de ces maisons anciennes de l'Italie, vaste, fraîche et sonore comme un vase immense en terre cuite. L'antique pièce presque vide, aux volets fermés, où j'attendis d'abord, semblait aussi comblée du murmure des âges qu'un livre l'est d'aventureux récits.

Bientôt je fus introduit dans la chambre où la malade m'attendait. Je fus immédiatement frappé de l'apparence de cette femme, que j'avais rencontrée si vivace quelques mois auparavant : elle était amaigrie et dévastée, et pourtant si vaillante, si pleine de feu, de dignité et de douleur que je ne puis me représenter autrement la reine Andromaque. Dès le premier abord, je ne doutai point qu'elle fût victime de l'homme frivole, sans délicatesse comme sans perspicacité, qu'elle avait épousé, et qui probablement la délaissait tout en lui imposant cette opprimante séquestration...

Après une pause qui entraînait au loin le regard de mon interlocuteur :

— Les prêtres, continua-t-il, se doivent de n'avoir pitié que des âmes et de ne point se laisser amollir par le spectacle de la

détresse et de l'indigence physiques ; aussi bien, la fermeté ou le désarroi de l'esprit sont-ils le soutien ou la perte de la créature humaine, née pour combattre. Il m'est arrivé, Madame, – poursuivit-il, avec un lointain et plaintif sourire qui révélait l'immensité de sa pitié contenue, – il m'est arrivé plus d'une fois de me détourner du visage d'une femme qui pleurait, afin que la vue de cette âme fondue et dissoute de douleur ne m'incitât pas à l'indulgence, et à affaiblir en elle-même, par ma propre défaillance, la puissance de réaction et d'énergie que le cœur de nos sœurs possède au même degré qu'un soldat, sur le champ de bataille, sait endurer la faim et la mort.

Mais celle-ci, que je voyais étendue, presque exsangue, sur les coussins d'un divan en turquerie, dans sa demeure fastueuse et triste, ne pleurait pas. Elle m'accueillit avec une hâte du regard que je n'ai vue qu'aux mourants lucides, qui implorent un suprême secours ou cherchent à transmettre, d'un clin d'œil, leur dernier vœu ici-bas.

Oui, elle me vit entrer comme on voit arriver son frère d'armes, celui qui va comprendre, qui pense comme nous, qui sait, qui saura bien, qui nous aidera, qui va organiser notre salut.

À peine m'eût-elle prié de m'asseoir, se fût-elle, avec une sincère vivacité, enquisse de ma fatigue, m'eût-elle interrogé sur mon voyage et sur la possibilité de m'offrir quelque nourriture, qu'elle aborda le sujet que je voyais brûler derrière ses yeux. D'un long regard circulaire, elle s'assura que nulle porte ne pouvait être demi-ouverte, que nul être ne pouvait nous observer, et puis, paisible, forte, emplie de ses raisons, reine enfin, elle m'expliqua pourquoi elle m'avait appelé. Elle insista, d'abord, sur ce fait qu'elle me parlait, – elle qui ne s'était point confessée depuis des années, – dans la solitude de cette pièce spacieuse et frémissante d'échos engourdis, comme dans la paix sacrée du confessionnal. Je n'eus qu'à incliner la tête pour l'assurer qu'en effet il en était ainsi, que nous étions bien, elle et moi, ces deux

solitaires dont les traces, les noms et les circonstances, un instant rassemblés, seraient à jamais perdus...

(Je tiens à répéter que l'abbé de T*** s'arrêtait souvent je sentais bien alors que c'était pour mieux emmêler la trame superficielle d'un récit, que par ailleurs il exigeait exact.)

— Voici, poursuivit-il, ce que me confia la femme auprès de laquelle je me trouvais. Depuis plusieurs mois, son mari, sur la prière de ses parents, à l'instigation aussi de plusieurs de ses amis, son mari, dis-je, avait regardé avec hostilité d'abord, avec une irritation croissante ensuite, et bientôt une haine irréductible, l'amitié que lui portait, à elle, son cousin. Amitié passionnée de la part du jeune homme, elle le reconnaissait, elle le déplorait...

Non contents de susciter les soupçons du mari, les beaux-parents de la jeune femme s'étaient ingéniés à aggraver le dissentiment, blessés dans leur vanité et offensés dans leurs rigoureux principes.

Il n'est pas rare de voir que les familles et le proche entourage donnent soudain libre cours, dans les catastrophes du foyer, à ces inimitiés secrètes, ces forces ignorées, instinctives et sans contrôle que les relations journalières engourdissent ou dissimulent. Dès que l'on dispute, — sauf entre quelques âmes élues, — hélas, qui s'aime encore ? qui se comprend ? qui se ménage ? qui s'estime ?

L'indulgence, aboutissement noble et logique de tout raisonnement, et qui devrait servir de base à nos rapports avec nos frères, l'indulgence, spontanée ou réfléchie, est inconnue de certains cœurs. Bien plus, elle est en horreur à tels esprits qui se croient plus vertueux, à moins qu'ils ne soient davantage hypocrites et dédaigneux de l'équité.

— Il m'est arrivé de constater, — affirma tristement l'abbé de T*** — que la douleur d'un des membres d'une famille excitait les autres à le persécuter presque inconsciemment. Je ne sais quelle antique coutume, quel cruel instinct de chasse à courre conduit souvent les individus les plus affinés, comme les plus sommaires, à poursuivre la victime harassée et demi-rendue, et à la menacer de plus près dès qu'ils lui soupçonnent des retours d'énergie. L'homme restera toujours la proie de l'homme.

J'eus l'impression que la créature que j'avais devant les yeux avait dû, soumise à de sévères procédés, beaucoup souffrir.

Le prêtre s'arrêta, réfléchit, comme s'il accueillait dans son silence aux ondes prolongées toutes les âmes que la destinée harcèle.

— Il n'y avait pas chez cette femme, reprit-il, pourtant si violente, et qui parlait avec une libre véhémence que j'appellerais tempétueuse si elle n'eût été ordonnée, — il n'y avait pas, pour ceux qui lui infligeaient un supplice spirituel dont je voyais les effets, la moindre apparence de haine. La nature, ayant dû affaiblir quelque chose dans cette âme, y avait aboli le sentiment de vengeance. Elle jugeait, réprouvait, plaignait ceux qui, en la blessant tant, avaient scandalisé à la fois son esprit et son cœur, mais elle ne savait pas les haïr.

Elle me dévoila donc que son mari, prenant prétexte de l'émotion qu'elle avait ressentie à l'occasion d'un léger accident de chasse survenu à son ami, avait laissé éclater soudain une jalousie frénétique, récente, mal expliquée, d'autant moins autorisée qu'il trahissait sa compagne, et refusait d'entendre ses explications.

Les beaux-parents avaient enflammé la colère de l'époux avec cet aveuglement et cette obstination des vieilles gens dont toute une zone de l'âme est déjà entrée dans les ténèbres.

Enfin, tous trois, ils l'avaient menacée de la séparer de son enfant si elle ne se résolvait à quitter immédiatement Rome, et à se confiner dans cette campagne sans ressources, où la surveillance de son mari, plus encore de ses beaux-parents, s'opposait, à ce qu'elle expédiât ou reçût aucune lettre.

Mais ce n'est point sur ces incidents engloutis, ni sur une secousse non pareille, – qui pourtant laissait à ses traits l'empreinte du martyr, – que la plaideuse s'appesantit.

D'âme alerte et forte comme la vague, si elle conservait dans le regard, comme un sceau funèbre, l'affreuse vision des événements passés, elle allait surtout vers l'avenir.

Oui, cette immobile s'élançait, si je puis dire, tant forts étaient chez elle le projet, l'action.

Ce qu'il fallait à tout prix, ce pourquoi j'étais là, elle me l'exposa et m'en fit juge avec une éloquence qui n'excluait pas la plus poignante sobriété. Elle développait l'essentiel.

Ce qu'elle voulait, ce qu'exigeait sa vie si brusquement désorientée, c'était le retour du quotidien, de l'habitude innocente et chère, devenue invincible.

Ce jeune ami de sa famille, – puisque l'épreuve était faite désormais, par l'accoutumance, que nulle surprise passionnelle ne viendrait corrompre tant d'intimité, – devait-elle accepter de ne plus le reconnaître, alors qu'il avait consenti à une fraternelle union, qui répugne si souvent à l'instinct des hommes ?

D'ailleurs, elle chercherait à le marier.

Vraiment était-il juste qu'on lui supprimât ce compagnon ?

Plaintivement, elle ne me cacha pas que son existence, négligée par son mari, pouvait un jour la laisser sans défense devant des aventures possibles. Le sentiment sans vertige qu'elle éprouvait cette fois-ci ne s'exercerait-il pas avec trouble envers un inconnu moins digne de tant de confiance, et moins soumis ?

Les garanties que lui donnait celui-ci, elle ne les retrouverait pas chez un étranger. En rompant de si rares liens, on la laissait égarée, errante, sans appui, désignée pour le péché...

Tandis qu'elle parlait, je songeais, en effet, que le malheur endossé si âprement, si totalement, telle une tunique brûlante, dégageait je ne sais quelles vapeurs de soufre destinées à se communiquer.

La douleur est la pourvoyeuse éperdue de l'amour violent.

Je regardais cette femme. Comment ne pas craindre pour un être si menacé par ses propres dons ? comment ne pas se souvenir, devant les épouses aux abois, de toutes ces luttes sexuelles et inégales où la pure victime se jette tout à coup dans l'abîme prohibé, — défi suprême, — pour goûter un dernier triomphe ? Car ce n'est pas seulement la vie, c'est aussi l'orgueil qui ne veut pas être réduit en nous.

Ce qu'elle désirait donc, c'était que je présentasse ses raisons et que j'essayasse de les appuyer auprès de son mari, de ses beaux-parents surtout, plus dociles à la voix d'un prêtre.

Ayant ainsi combattu et dépensé sans mesure une force surhumaine, elle se taisait elle attendait que je répondisse.

Ah ! qu'elle avait été convaincante !

Un ambassadeur, pour tout son peuple, implorant devant l'adversaire la trêve d'où dépend le salut de son pays, n'a pas un plus haletant regard...

Assailli d'impressions diverses, je ne discernais plus l'évidence, les probabilités. Un doute étrange, peu net mais angoissant, se faisait jour. Je me consultai en m'efforçant de me contraindre, et puis, avec une brusquerie involontaire à laquelle, bien qu'hésitant, je donnais l'aspect d'une indéniable certitude :

— Je comprends, lui dis-je, à voix basse : cet homme était votre amant...

Je m'attendais bien à une dénégation indignée, à une stupeur qui m'eût immédiatement convaincu. Je l'étais déjà...

Alors, cette femme qui avait tant nié, qui avait affirmé avec une pure et mâle franchise, qui s'était débattue et sortait des embûches comme un athlète attaché brise ses dures cordes, cette femme violente, logique, processive, invincible, soudain éblouie par le seul rappel de son amour, de son coupable et poétique amour, s'arrêta. Je la vis reposer lentement sur son oreiller sa tête jusqu'alors dressée impétueusement, ses bras glissèrent le long de sa robe étendue. Elle pénétrait, immobile, dans une lumineuse extase ; elle rejoignait, ébahie, radieuse, ce bonheur auquel elle ne croyait plus ; elle reconquerrait ce passé, réintégrait cette région ineffable, à jamais compromise à présent. J'étais confondu. Nous nous tûmes. Je me levai pour me retirer. Elle me tendit la main. Des larmes abondantes, silencieuses, coulaient sur son visage sans mouvement, voilant ses yeux singulièrement illuminées.

Elle me remercia, doucement, plusieurs fois, et, puisant dans son cœur noble et juste la certitude que ma mission venait de se terminer, d'une voix résignée et chargée de son immense amour :

— Je ne vous demande plus rien, me dit-elle.

Consterné, la plaignant, coupable, plus encore peut-être que précédemment, je l'exhortai à une vue plus exacte de ses

responsabilités si graves, je l'assurai de mes prières, je me mis à sa disposition pour l'aider à reconquérir l'équilibre et la paix victorieuse.

Elle ne répondit pas.

Ainsi laissai-je cette créature démunie, qui venait de perdre toutes ses chances et, dans une minute de passion, le résultat qu'elle pensait obtenir, me disais-je, de ses longues et puissantes ruses.

Environ six mois après cet entretien, et comme nous étions dans la semaine de Noël, je vis arriver chez moi cette personne, qui demanda à me parler le lendemain, au confessionnal. Je m'y rendis et voici ce que j'entendis.

Elle m'avoua que le sentiment qu'elle avait éprouvé pour son jeune parent, et qu'elle lui avait témoigné, n'avait jamais été au delà des innocentes confidences d'une cruelle journée où sa solitude avec lui, ses pleurs effrénés, leurs mains liées, leur chaste et douloureuse étreinte lui avaient révélé obscurément l'étendue de son désir.

Elle était donc sincère lorsque, m'ayant fait appeler en été, elle m'avait affirmé la pureté de sa conduite vis-à-vis de cet homme, mais alors elle déclara qu'au moment où, dans cette entrevue, je lui adressais une interrogation nette et brutale concernant son amour, elle avait senti sa convoitise combattue devenir si forte, si totale, que la seule vision qu'elle avait eue de l'union coupable que je soupçonnais quand je lui demandais si cet homme était son amant, l'avait précipitée dans une rêverie d'une violence et d'une précision telles, qu'elle n'avait pu ni voulu s'en arracher, qu'elle avait conçu à cet instant-là le souhait et l'accomplissement de l'union désirée, au point d'accepter comme la réalité le véhément mirage qui venait de l'envahir et de la vaincre...

L'abbé de T*** se tut un instant, puis en manière de conclusion, il me dit :

— J'ai bien souvent entendu juger les femmes ; j'ai entendu juger cruellement celles-là surtout qui, tranchant sur la médiocrité à laquelle la nature s'applique, semble-t-il, et qu'elle tend à maintenir, possèdent ce don redoutable et sacré de la passion, le seul pourtant qui soit fertile. La passion dans son sens pur et ardent, mot divin, attaché au souvenir d'une sublime agonie !

— Oui, continua l'abbé de T***, cette femme passionnée avait, dans son faible corps que soutenaient les forces sagaces de la passion, trouvé naturellement le moyen de protéger et de sauver à la fois la sainte dignité des femmes, l'homme qu'elle aimait, le caractère et le renom de son mari, — et jusqu'à cette intime conscience, si scrupuleuse et si subtile, qui lui fit confondre le désir et le consentement moral de la faute avec la faute même. Et tout cela, elle le fit sans calcul d'intérêt, sans haine, sans espérance, mais par passion.

— Je n'ai point rencontré, — acheva mon interlocuteur, — non jamais, de tels sentiments chez un homme.

L'abbé de T*** n'a pas su l'émotion que me causa ce récit, ni le regard dont je suivis ce soir-là sa haute silhouette, dont la sombre robe se mêlait à l'ombre noire des dattiers, sur les étroites allées de ciment rose de la voluptueuse villa. Nous prîmes congé aussi sobrement que de coutume.

On ne félicite pas les grands cœurs, ils n'écoutent point les éloges, et savent écarter jusqu'aux remerciements.

La compassion, la pureté, ces deux noblesses de l'être, qu'elles soient louées en cet homme sans tache ! C'est sans

doute le but du renoncement, et sa divine conquête, d'acquérir le droit souverain de tout comprendre et de tout plaindre.

Peut-être les prêtres et les femmes, pratiquant plus que les hommes le sacrifice, exercent-ils plus naturellement la pitié, celle-là même qui va jusqu'aux excès, – et c'est là leur domaine illimité et leur mystérieux réconfort.

Si quelques créatures, se dépouillant de toute vanité, éloignant toute tentation, ont, avec labeur et sans secours, gravi le chemin désert qui mène aux purs sommets de la contemplation, qu'elles soient des juges selon leur Dieu, c'est-à-dire qu'elles pardonnent, et purifient par leurs pleurs l'immensité de la détresse humaine.

Cette effusion du divin a commencé avec le monde.

Qu'il est beau, le cri antique venu de la Grèce à travers les âges, et que j'écoute sans cesse !

Voici ce que nous dit l'Histoire. Dès que la fuite d'Alcibiade fut connue à Athènes, on le condamna à mort, on confisqua ses biens, et les juges prononcèrent contre lui les malédictions dans la forme consacrée ; à l'approche des ténèbres, le visage tourné vers l'Occident, ils secouaient leurs robes de pourpre, comme pour rejeter le sacrilège du sein de la cité et loin de la protection des dieux. Alors la vierge Théano, hiérophante, joignant ses nobles mains, refusa d'acquiescer au décret :

« Je suis prêtresse, dit-elle, pour bénir, non pour maudire... »

POUR SOUFFRIR MOINS...

... Mon amour, la passion est un désordre auquel on s'adapte si vite, qui est si bien organisé, d'ailleurs, parce qu'il semble que des lois et des chances mystérieuses se réunissent pour le servir, que je n'ai pensé à rien d'autre depuis des semaines qu'à l'étonnement que tu me causes et à la nécessité où je suis de ne pouvoir respirer qu'en tournant mon visage vers ta lumière.

Mais voici que ce soir je m'accorde un instant de réflexion ; je lève les yeux vers la nuit obscure au souffle léger, et je me blâme de ne percevoir ces espaces inconcevables que comme une route aérienne dont la longueur recouvre au loin ta présence, et ainsi m'unit à toi plus qu'elle ne m'en sépare. Songe que l'énigme des nuits me conduisait jadis à une altitude solitaire où j'ai goûté l'accointance de la pure pensée, l'épanouissement aigu d'une science voilée mais absolue, un climat fait pour mon orgueil paisible et mon éternité ; et à présent je cherche seulement sous quelle latitude est la place étroite où tes deux pieds posent à terre. Je pense à ce morceau de terre où sont posés tes pieds, comme l'explorateur du pôle, enfoncé dans la neige des routes, médite avec passion la chaîne et l'ancre qui tiennent, sur un point, son bateau fixé dans les glaces. Peut-être t'imagines-tu que l'on est heureux de tant aimer, et me crois-tu satisfaite de cette ardeur qui me fait te rencontrer à tout instant, me heurter à toi en tous sens par l'imagination, – car si tu n'es, au loin, qu'un faible humain qui promène ses paroles, ses actes

ou sa rêverie, mes longues pensées t'atteignent et te touchent de tous côtés, et je ne me dessais pas plus de toi que la brutale clarté d'un phare n'abandonne sur l'Océan une portion de flots obscurs. – Apprends par cette lettre combien il est douloureux d'aimer !

Ce n'est pas en ce moment le souvenir de notre secret accord qui se présente à mes yeux, car on ne s'habitue pas à posséder ce que l'on aime, la mémoire reste timide, et les instants de bonheur que je te dois, je ne les considère qu'avec une sorte de lucide hésitation, je n'y crois pas, ils ne m'apparaissent pas avec leur chaleur, leur tremblement, leur naturel qui n'étonne pas, ou leur divine invraisemblance : ta personne seule, qui contient tous les baumes, peut m'en restituer l'éblouissante et insatiable assurance, – mais je souffre de t'aimer avec tendresse, et exclusivement ; voilà pourquoi je me trouve tout à coup menacée du sentiment que j'ai le plus craint, dont la connaissance me fut épargnée, auquel je n'eus jamais affaire : la jalousie.

Il n'est pas dans l'usage de déclarer cette appréhension à celui qui en serait l'objet, car les femmes craignent de constater leur inquiétude autant que si, de ce fait, elles éveillaient le mauvais sort. Elles redoutent l'approche de cette ombre sur leur cœur comme étant le début même de leur faiblesse, l'altération légère de leur puissance insouciant : fêlure délicate, mais dont le sournois travail, peut se continuer jusqu'à l'effondrement. Aussi longtemps qu'il est possible, elles cachent cette anxiété offensée à leurs proches amies, et voudraient, avec plus de zèle encore, la laisser ignorer à celui qui pourrait en tirer de la fatuité pour soi-même et de la commisération pour elles. – Mais si c'est à toi que je fais part de cette jalousie admissible, dont je ne ressens pas encore les atteintes, c'est que je souhaite, ou, plus exactement, que mon instinct veut, de toutes ses forces, échapper aux formes régulières que prend cette grande maladie de l'âme.

Que je sois jalouse à cause de toi déjà, avec imprécision et d'une manière vaste et légère, c'est certain, et cela n'est pas pénible. Un extrême amour est tel. Ta vie, sans laquelle pourtant je ne saurais exister, ne me fait pas plaisir. Il ne peut pas me plaire que pour moi tu embaumes l'espace et colores le ciel ; cette teinte unique, ce seul arôme, par lesquels tu convertis l'univers en une forme infinie et diffuse de toi-même, c'est la négation de mon être multiple et de ma fantaisie créatrice.

Tout ce qui te séduit ou te distrait, fût-ce un livre, une promenade, fût-ce la bulle d'air que détache à la surface d'un étang un poisson soupirant de paresse, tout ce qui me montre ton visage sans hantise, sans étroite obsession, sans fatigue tendre, sans suave promesse de la mort, m'emplit d'une mélancolie dont le poids semble m'attirer et m'enliser dans la terre. Cet aveu va te surprendre, toi qui sais qu'il m'est non seulement impossible de te contrarier, mais aussi que je préviens tous tes désirs, et que lâchement, bravement, abandonnant la route aisée qui aime mes pas, je creuse de droite, de gauche, le chemin où il te plaît de diriger ta raison ou ton désordre.

Mais entre cette bonté vigilante, efficace, absolue, qui ne peut cesser, et le chant perfide qui, dans mon âme, m'entretient des souhaits les plus bas et les plus destructeurs, il n'y a nulle incompatibilité ; on ne s'abolit pas entièrement, et la part de moi qui te veut libre et content ne fait que dominer d'une hauteur de pur sommet cet abîme secret de l'âme où je te suis nuisible.

Si donc je regarde avec défiance et tristesse tout ce qui ne rivalise avec moi que faiblement et dans un genre acceptable, qu'éprouverai-je si je te vois soudain poser sur un autre visage féminin ce regard ingénieux, profond, résolu, par lequel nous sommes choisis, ce regard où sont inclus toutes les obstinations, tous les projets et les fatalités du désir ? Je ne te parle même pas d'amour, de passion, mais d'un choix futile et vif, car cette minute d'élection souvent bafouée, et qui peut n'être qu'un

vain prélude, n'en comporte pas moins, en son ardente spontanéité, tout le poids de volonté qui conquiert les amants célèbres, et, par de progressifs hasards, les conduisit parfois du plaisir jusqu'au meurtre. L'attraction est le naturel début de tout attachement ; le pacte sacré du désir conclu, c'est à l'un des deux amants qu'incombe ensuite le travail sublime et triste de la passion prolongée, de la sainte habitude, de la difficile durée. Si je vois qu'un être te plaît, – et tu sais de quel œil rapide je porte à mon cœur toute vérité, toute évidence, – je connaîtrai cette jalousie qui mes semblait un monstre étranger, et dont je ne prévois pas encore la minutieuse horreur. Mais c'est là que je différerai des autres femmes. Je ne chercherai ni à t'épier, ni à te dissuader, ni à te prouver aucune chose que tu ne sentes ; je m'épargnerai cet atroce ahanement ; tout effort qui est inutile retombe sur celui qui s'efforce, et le rejette à terre. Je soutiendrai de mes vœux tes souhaits, je mêlerai mon empressement secret à ta hâte, j'aurai l'excitation de ta fièvre, car, en accompagnant ainsi tes goûts, je participerai encore de ta vie, tandis qu'en m'arrêtant à la place où s'est arrêté mon bonheur, je verrais s'éloigner de moi ce moi-même que tu t'es approprié, et que je ne puis ressaisir que par lambeaux inutiles. Là où toutes les femmes disent : « Demeure, renonce, souffre, dissimule, épargne-moi ! » – je te dirai : « Va, mon amour, vers la femme qui te plaît, à l'heure déterminée par le destin où l'effluve de l'air, l'inquiétant printemps, la musique, une salle de spectacle chauffée d'arômes et de lumières, ou bien seulement, sur les terrasses d'été, les basses romances des légers orchestres qui font s'humecter l'âme de vile tendresse physique, t'auront désigné pour ce choix involontaire. »

Que ce que tu convoites s'accomplisse ! Ne crains pas les obstacles, ne sois pas faible, ne sois pas triste ; attends, persévère ; il faut obtenir ce que l'on souhaite ; peut-être ton plaisir sera-t-il déçu, ou de courte durée, – insignifiant, néfaste, qu'importe ? Du moins auras-tu senti ta liberté, et, ce qui est un surcroît de liberté, le mal que tu faisais au cœur passionné que, de toute nécessité, tu sacrifiais. – Quel bonheur pour une âme fière

d'être sacrifiée, de n'avoir pas été ménagée, engourdie, jugée propre à inspirer la pitié ! Pas de bandeau sur les yeux divinateurs, adaptés à l'amplitude, et qui se sont gorgés de sincérité ; pas de pas prudents et amortis autour de la créature que l'on croit endormie, et dont les os eux-mêmes veillent, soupçonneux et clairvoyants, dans les ténèbres du corps. – Et cette jalousie que tu m'inspirerais, la mettrais-je au compte de tes fautes, te l'imputerais-je à tort ? Non, cher innocent, je la connaissais, je l'avais étudiée instinctivement, elle était inscrite dans le pacte de mes charges quand j'ai approché de toi mon cœur, toujours loyal et sans scrupules, qui a tant voulu, tant prélevé, tant obtenu !

Cette jalousie, d'un dessin net et délié tel qu'en trace la mine de plomb fixant la rondeur des pétales sur un papier complaisant, elle était incluse en moi comme la mort de la rose est déjà dans la rose.

Je ne t'ai jamais regardé sans me dire : puisque ce que j'aime est vivant je ne possède rien qui m'appartienne ; je retiens un voyageur en qui la vie déroule ses anneaux de puissant reptile qui ne peut se mouvoir qu'en avançant, qu'en entraînant ce que je chéris hors de mes forces et de mon pouvoir, comme les mouvements et la course du jour privent soudain de soleil la vallée, où frissonne aussitôt le craintif vignoble...

— Choses mélangées, choses immobiles, fougères séculaires encloses dans le cristal des roches, insectes incorporés à la pierre, antiques enlacements, quelle envie vous m'inspirez !

Mais toi, mon amour, il était nécessaire à mon raisonnable orgueil que tu fusses libre. Cette liberté qui t'embarrasserait aujourd'hui, tu me ferais un grief de te l'octroyer, tant est épanoui en ce moment ton nonchalant bonheur. Pourtant j'ai préféré te

prévoir quand tu ne te prévois pas encore ! Crois bien que j'ai beaucoup souffert en m'infligeant sans cause ce brisement intérieur ; mais c'est parce que j'y ai par avance consenti, que je te fais ce présent, à la fois humble et dédaigneux, d'imaginer, sans pour cela comploter ta perte et la mienne, la diversité de ton désir.

L'instinct de l'être souhaite si fortement éloigner de soi la dégradation et la mort, que l'on n'exige pas tout de celui que l'on préfère ! Il n'est pas de passion profonde sans une part douloureuse de modestie, établie en un point quelconque de soi-même, et qui, si absurde, si imméritée soit-elle, admet que parfois l'être capitule. On n'ose pas imposer à ce que l'on aime la loi d'absolu, qu'il semble déborder par l'infini dont il s'enveloppe.

C'est ainsi, chère âme ignorante et triomphatrice, qu'en t'approchant pour la première fois je te concédais, sans raison et malgré ton amour, l'infidélité ; je m'accommodais de toi, de ce que tu deviendrais, de façon à ne pas ressentir ton envollement, et à déplacer en moi les cibles naturelles que frappe toujours un logique destin. Sois-en sûr, l'on est bien prudent, bien réfléchi, quand l'instinct passionné précipite une part de nous-même dans le péril inévitable !

Lorsqu'un sentiment, un groupe de sensations ne font qu'irriter et exciter la puissance de l'individu, l'on est sans tolérance ; on exagère la suspicion ; on espère bien utiliser toutes les ressources de l'adresse, de la ruse, de la vengeance, et affirmer ainsi l'implacable supériorité ; – mais si la douleur envisagée est de force à nous tuer, on se soumet à elle, on fait avec elle un traité sans résistance et sans honneur, par quoi la vie est à l'abri. Si l'on obtient de soi-même, et avant d'en avoir l'usage, le consentement à des tortures que l'on considérait ne pouvoir endurer, si l'on parvient à cette nonchalance cadavérique qui, semblable à la nature patiente préparant dans le morne hiver sa résurrection, a le pressentiment de sa sauvegarde, le destin est désarmé.

Les étapes du sacrifice sont meurtrissantes, mais que d'un bond l'on franchisse les degrés, et il y a quelque puissance et quelque calme dans ce terrible essoufflement ! – En toute chose il faut avoir atteint au sommet. Et puis, si j'ai d'avance acquiescé, de quoi serais-je lésée ? Tu ne pourrais me frustrer d'un bien que je viens précisément de t'offrir. Et puis encore, que donnerais-tu de toi que je n'aie connu, que je n'aie augmenté ? Il m'est loisible de poursuivre la délectation de ta personne jusqu'en ces naturelles et misérables unions que j'ai haïes au point de souhaiter vivre sur un globe désert et stérile. À présent, peux-tu me priver de ma mémoire, nourricière et réjouissante ? – Tu n'es plus mystérieux pour moi, voilà pourquoi je ne puis plus périr par ta faute. Le mystère seul, la tentation inexplorée, ce que l'on a rêvé et imaginé sans le pouvoir connaître, sont capables de rendre intolérable le terrestre séjour, où s'est refusé à nous un bien unique, amplifié par la convoitise à mesure qu'il échappait...

Mais si j'ai, dans la souffrance studieuse, habile et contenue, recueilli sur toi-même une amère sagesse que je ne te divulgue pas, voici que se produit un miracle qui m'inonde de force et de repos : c'est moi, mon amour, qui deviens pour toi énigmatique ; ma douceur, ma complaisance t'intriguent ; ma patience, ô toi qui me connaissais, t'effraye ; ma soumission t'est suspecte. Par mon abnégation, qui n'a pas encore son emploi, mais qui s'affirme insidieusement et sans que tu en comprennes les manœuvres, je t'apparais aussi redoutable, aussi inquiétante que ce silence épais qui, dans la tragédie chinoise, alterne avec des cris de menace et de terreur, et ne se différencie plus d'eux. Tout drame est composé de paisible suspension des choses autant que de vacarme. – C'est devant la clôture non encore fracturée, et quand il retient son souffle, que le voleur est si effrayant à supposer ; dans la maison, ce n'est plus qu'un homme traqué.

Qui le nierait ? savoir, c'est être rassuré. Tu ne peux rien savoir. Tu souffres ; en vain tentes-tu de déchiffrer ce peuple lé-

ger d'ombres et de signes qui se meut en moi et me détermine : de la profondeur de ma vie des parcelles instinctives de mon être sont venues à mon secours...

Ah ! chère créature, ce jeu terrible que j'avais entrepris sous les auspices du danger, cette dure partie d'amour que je jouais avec toi et que tout menaçait, se pourrait-il, mon amour, se pourrait-il vraiment que ce fût moi qui l'eusse gagnée ?...

ÉCLAIRCISSEMENT

(LE SECRET)

Je songe que peut-être tu liras ce livre, toi que j'aime, à qui je suis chère, et sans doute penseras-tu avec effroi, en méditant sur ces femmes intrépides, prudentes, habiles : « Comment sont-elles, grand Dieu ! Et surtout combien sont-elles dans le cœur unique que je m'étais réservé ? »

Je pourrai te répondre, et déjà tu le sais, qu'elles sont toutes, ces créatures si sensibles et qui se sauvent de mourir par des expédients du cœur, des victimes de l'inévitable et dur amour. Elles souffrent et ne font pas souffrir, tu l'as remarqué. Le drame de la passion, elles le renferment en elles seules, et s'appliquent à laisser leur compagnon toujours aimé, toujours épargné, dans la portion claire du plaisir et du temps.

Mais tu peux répliquer qu'il te semble horrible que les femmes ne puissent pas se borner à aimer simplement, et sans réfléchir, l'homme qui les aime, ni se résoudre à l'aimer sans détresse, tel qu'il est.

C'est vrai, mon chéri, qu'elles aiment trop, que c'est toute l'affaire de leur vie, quand ce n'est qu'un fragment noble et loyal de la vôtre. Elles rêvent aussi, alors que vous vous occupez davantage ; elles jettent sur l'espace un filet aérien qui ramène les étoiles, les climats, les parfums, et, imprégnées de l'univers,

elles vous en font bénéficier. Ne serait-ce pas, crois-tu, parce qu'elles sont nourries d'astres et de zéphyr que ces âmes vous semblent plus attrayantes, plus savoureuses ? Ainsi de délicats oiseaux plaisent à votre goût par un arôme mystérieux de genièvre et de muscat.

Mais dans ces grands voyages que les femmes songeuses font, par poésie, à travers l'immense éther, il leur arrive de rencontrer les dieux, de souhaiter s'unir à la genèse et à l'éternité du désir ; de se confondre avec la perfection de l'infini, de l'absolu ; de s'allier à ce qui ne décline ni ne meurt. Leur grand pouvoir de rendre réelles leurs imaginations, leur grand besoin de n'être pas limitées ni désabusées leur donnent le privilège d'animer leurs pensées, de rendre nombreuse leur solitude. Jamais elles ne détournent de toi, mon amour, leur regard ; mais dans ce plein ciel où parfois elles habitent, leurs yeux qui s'abaissent te voient soudain plus petit ; c'est leur seule tendre vengeance dans l'absurdité qu'elles ont de tant aimer ! Dis-moi si vraiment tu peux être jaloux de ces escapades célestes, de ces coquetteries tristes de jeunes filles toujours recrées, de ces turbulences d'enfants innocentes ? Non, tu ne peux pas prendre ombrage de la fréquentation des dieux invisibles ; depuis bien des siècles déjà, dans leurs rencontres avec les mortelles, les dieux sont chastes.

Mais peut-être ces confidences, ce franc aveu ne te satisfont pas. Je ferai davantage pour toi. Infidèle au pacte de silence que les femmes observent toutes ensemble envers l'homme, je te livrerai leur secret. Sache-le, si hautaines d'aspect qu'elles soient, si fringantes souvent, depuis leurs souliers lustrés qui les arment de sombres éclairs, jusqu'à leur tête haussée de plumage et de fleurs, elles ne possèdent rien sans toi, elles attendent tout de toi. Le secret que je t'ai promis et qui trahit les femmes, le voici, mon amour : S'il te plaît de t'assurer de leur passion, de leur attachement, retire-leur un instant ton cœur, tourmente-les, rends-les jalouses, infuse en elles le doute, fais-les souffrir, fût-ce un peu, fût-ce à peine, et ces fronts contents et fiers ploie-

ront sans force sous le joug affreux de la confiance perdue, et des pleurs calmes et stupéfaits descendront sur ces beaux visages, et tu ne verra, plus devant toi que l'Ève lamentable qui est née humblement du corps généreux d'Adam.

N'abuse pas du secret que je t'ai livré ; sois bon. Aime comme tu peux, pauvre homme, toi si ardent mais si pauvre en amour, et laisse-toi aimer selon la sagesse des femmes, dont « l'instinct de puissance est un instinct de protection », comme l'eût pensé Pascal, et songe qu'elles donneraient leur vie avec une véhémence allègre pour ne jamais voir, même quand tu as tort, sur ton visage digne d'orgueil, l'expression décontenancée de la confusion, de la tristesse, et les larmes du petit garçon que tu fus...

FIN

Ce livre numérique

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en juin 2014.

— **Élaboration :**

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

— **Sources :**

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Comtesse de Noailles, *Les Innocentes ou la Sagesse des Femmes*, Paris, Fayard, 1923. D'autres éditions ont pu être consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page, *Chardons*, a été prise par Anne Van de Perre, le 20.07.2013.

— **Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (travail d'établissement du texte, mise en page, notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation des Bour-

lapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Elle participe à un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks gratuits et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://www.chineancienne.fr>
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://www.rousseauonline.ch/>,
[Mobile Read Roger 64](http://www.mobile-read.com),
<http://fr.wikisource.org>
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>.